# IMPACT

51




# AMICALEMENT VÔTRE :

**le GUIDE de tous les ÉPISODES**

## Les ENRAGÉS du cinéma américain :

**Quentin TARANTINO & Roger AVARY sortent les flingues et montrent les crocs !**

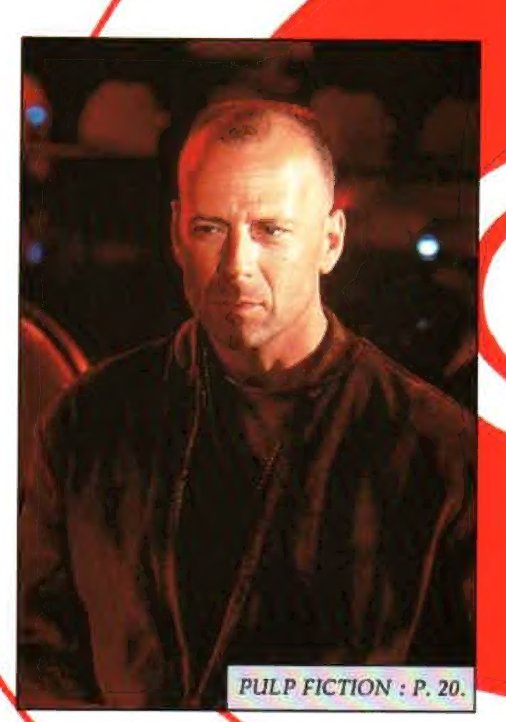
M 3226 - 51 - 20,00 F-RD

Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F
Canada : $ 5,75 - RCI : 2300 CFA
Espagne : 550 Pts

# SOMMAIRE







*PULP FICTION : P. 20.*


**IMPACT 51**, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4, rue Mansart, 75009 Paris**

**directeur de la publication** Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Danièle Parra - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier **maquette** Vincent Guignebert

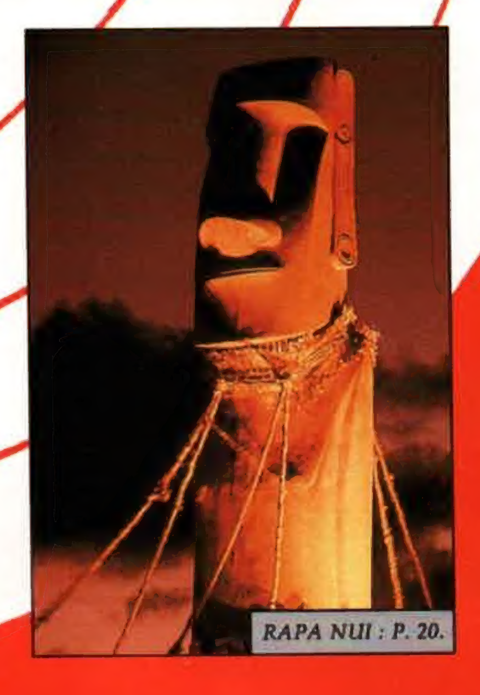
**composition** The Enraged from Mansart Street **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépôt légal** Juin 1994 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°51** tiré à 60 000 exemplaires

**remerciements** Sophie Brassier - Michel Burstein - Michel Camus - Marianne Capian - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - DDA - Laurent Erre - Edith Filipacchi - François Frey - François Guerrar - Sandrine Lamantowicz - Nichole Lambert - Laurence Laurelut - Etienne Lerbrey - Christine Nicolay - Serge Samson - Jean-Pierre Vincent

AMICALEMENT VOTRE : P. 10.



KILLING ZOE : P. 26.



RAPA NUI : P. 20.

# ÉDITO

"Le cinéma français ne s'exporte plus" se plaignent les producteurs. Pourquoi ? Parce que le cinéma français a depuis longtemps abandonné le film de genre, le cinéma d'évasion. Durant les sixties fleurissaient allègrement les films de cape et d'épée avec Jean Marais, Gérard Barray et Michelle Mercier. On ne comptait plus les **Pardaillan**, les **Surcouf**, les adaptations plus ou moins fiables d'Alexandre Dumas. Pullulaient aussi les **Coplan**, les **Rocambole**, les polars avec Jean-Paul Belmondo et Alain Delon, les **Gorille** avec Lino Ventura... Bien sûr, personne n'ira soutenir que ces films sont des incunables de notre patrimoine cinématographique, mais leur existence contribuait pour beaucoup à l'éclectisme de la production. Disparu tout ça, évanouie depuis belle lurette cette production à destination des salles de quartier. Même constatation pour les productions italiennes, anglaises et espagnoles. Les Américains ont raflé toutes les parts de marché, récupéré tous les genres. Aujourd'hui, même le film kung fu de base en provenance de Hong Kong pâtit de la concurrence américaine ; les kickboxers californiens éjectent peu délicatement du ring du box-office vidéo les distributeurs chinois de coups de tatane. Sam Raimi vient de produire deux **Hercule** pour la télévision américaine. Où sont donc les artisans italiens du genre, grand pourvoyeurs d'aventures mythologiques et bodybuildées ? Depuis peu de temps, c'est dans le marché des petits films érotiques soft qu'une poignée d'entrepreneurs yankees ont planté les dents. Exit les spécialistes italiens du genre à qui il ne reste plus guère que ce gros cochon de Tinto Brass pour sauver la fesse transalpine de l'impérialisme silliconé d'outre Atlantique ! Allons y carrément : depuis que les **Police Academy**, les **Porky's** s'ébrouent aux quatre coins de la planète, les comiques locaux ont pris un sacré coup dans l'aile ! Chez nous, patrie des plaisanteries à fort tonnage, les bidasseries ne flatulent plus qu'à travers des diffusions TV. Ce n'est pas demain qu'un **Mon Curé** avec Paul Préboist pointera du goupillon dans les salles obscures ! Trêve de nostalgie d'une certaine série B que les Etats-Unis ont adroitement su récupérer à leur profit, pourfendons *TF1*, un sport fastidieux mais nécessaire. Surtout lorsque la chaîne-béton programme **Le Jour le plus Long** recadré et colorisé. L'horreur ! La super-production de Darryl Zanuck, diffusée le 5 juin, perdait dans le reformatage la moitié de ses figurants, de ses blindés, de ses avions. Dur d'admettre qu'il s'agissait de l'Opération Overlord dûment reconstituée. Difficile aussi de se satisfaire de l'odieux coloriage, très Ripolin, effectué sur la copie. On aurait dit que la totalité de ce casting très viril avait été barbouillée d'un fond de teint de qualité contestable. A ce niveau, ce n'était plus **Le Jour le plus Long** mais **La Cage aux Folles** !

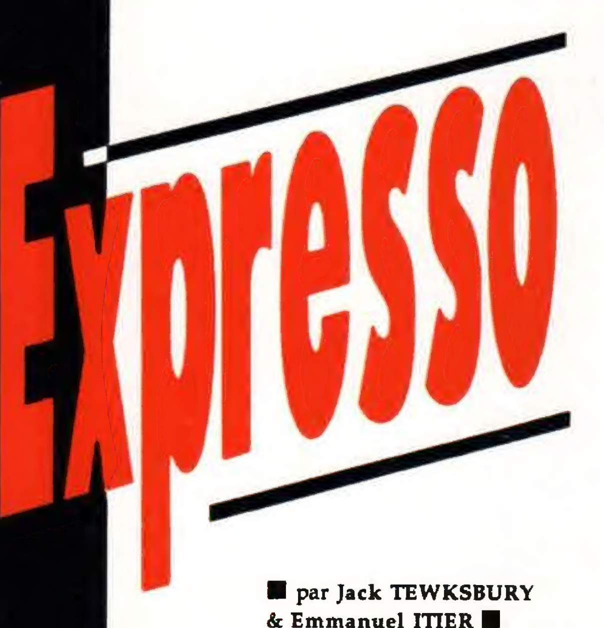
Le tripatouillage des films de cinéma est maintenant devenu monnaie courante. Dans une optique purement mercantile, *TF1* remonte le **Backtrack** de Dennis Hopper, pour "Hollywood Nights", afin de le rendre plus accrocheur avant même le générique ! *France 2* et *France 3*, jadis respectueux de l'intégrité des films, coupent désormais net les génériques de fin pour grapiller quelques précieuses secondes. *M6*, pour ses dimanches soirs cochons, vous proposera bientôt, si elle persévère dans cette voie, les aventures de **Josélito, L'Enfant à la Voix d'Or** et de **Heïdi, La Petite Fille des Alpages**. Ce n'est pas l'envie qui nous manque d'assister aux ébats intimes du petit andalou et de la bavaroise aux boucles d'or, mais là, quand même, sucrer tout le cul des films de cul, c'est dur à avaler ! Pour ceux qui se pourlèchent les babines de l'érotisme *Vivagel*, il y a toujours Marlène dont on se régalerait d'un débat avec Lova Moor. Avec Jacques Pradel et un Chippendale au centre, pour rehausser le niveau des échanges ! Faute d'un remake de **Mon Curé chez les Nudistes**, c'est une expérience qui devrait être tentée !

**Marc TOULLEC**

■ *Chuck Norris et son équipier poilu dans TOP DOG* ■

## Un flic très chien

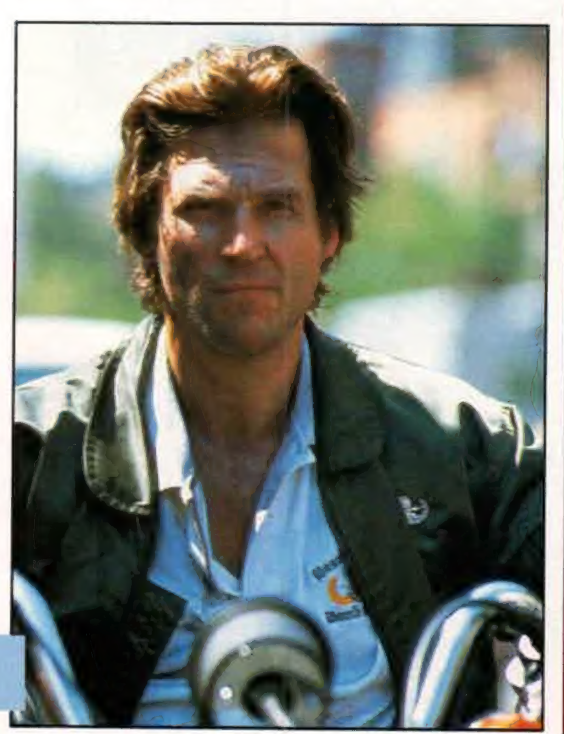
● Il y a eu Rintintin, **Chien de Flic** avec James Belushi, **Turner & Hooch** avec Tom Hanks... Aujourd'hui, voici **Top Dog**, un buddy-movie partagé entre le chenil et le panier à salade. Deux cabots se partagent l'affiche : le flic de San Diego Jake Slater (Chuck Norris) et Reno, un brave toutou plus malin que son maître. Une fois encore dirigé par son petit frère Aaron (après, notamment, **Delta Force 2, Portés Disparus 3** et **Sidekicks**), Chuck Norris adoucit son registre traditionnel de méchant redresseur de torts à la Bronson pour un public familial branché **Un Flic à la Maternelle**. Flanqué d'un chien pas chien du tout, rusé, plus humain et sentimental que lui, un dur de dur au cœur de pierre, Chuck Norris incarne donc un flic sur la piste d'une bande de criminels ourdissant un sombre complot pour rayer les Etats-Unis de la carte. Grâce au Rintintin des années 90, et à une partenaire féminine du nom de Savannah (une donzelle à la poigne d'acier façon Renée Russo dans **L'Arme Fatale 3**), le roi de la savate pileuse vient à bout des terroristes. La patte musclée d'Aaron Norris devrait assurer à ce buddy-movie un confort digne d'une niche trois étoiles. ■




■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

## La bombe humaine

● Jeff Bridges n'est pas forcément le comédien que l'on attend pour incarner un as du déminage. Le miraculé d'**Etat Second** prend pourtant dans **Blown Away** la tête d'une équipe de flics spécialisés dans les obus et explosifs de toutes sortes. Un beau jour, dans sa bonne ville de Boston, notre artificier de choc se heurte à un adversaire de taille, un maniaque du plastique et des bombes particulièrement ingénieux (Tommy Lee Jones). Secondé par un nouvel équipier (Forest Whitaker) et conseillé par son mentor (Lloyd Bridges, le propre père de Jeff), l'expert tente de stopper le dingue dont les charges explosives mettent la cité à feu et à sang...
Réalisé par Stephen Hopkins (**Predator 2**), **Blown Away** devrait permettre à *MGM*, son producteur-distributeur, de retrouver une santé financière. Heureusement que **The Specialist**, projet concurrent basé sur un scénario voisin, avec Stallone dans un rôle semblable à celui de Jeff Bridges, est prévu seulement pour la fin de l'année.



■ *Jeff Bridges dans BLOWN AWAY* ■

## EXPRESSIMO

○ Une heureuse nouvelle : Michael Caine reprend son rôle de **Ipcress Danger Immédiat**, **Mes Funérailles à Berlin** et d'**Un Cerveau d'un Milliard de Dollars**, à savoir celui de l'espion Harry Palmer. Anti-James Bond des seventies, flegmatique, rusé, Harry Palmer reprend donc du service dans **Bullet to Beijing** du canadien George Mihalka et dans **Midnight in Moscow**. Les deux films, qui seront directement diffusés sur le câble aux Etats-Unis, se tourneront en Russie et en Chine. Jason Connery y sera le partenaire de Michael Caine, un apprenti barbouze du nom de Kim Philby.

● Alors que Harry Palmer conserve son interprète attitré depuis des lustres, les tergiversations se poursuivent concernant l'identité du prochain James Bond. Timothy Dalton reprenant le rôle de Red Buttler dans la série ***Scarlet***, séquelle télévisuelle de **Autant en Emporte le Vent**, Barbara Broccoli, héritière d'un Albert toujours vivant, hésite dans le plus grand secret. Deux visages se détachent du lot : celui de Ralph Fiennes (le commandant nazi Amon Goeth de **La Liste de Schindler**) et celui de Hugh Grant, remarqué dans la comédie **Quatre Mariages et un Enterrement**. Le méchant de l'histoire, rédigée par Michael France (**Cliffhanger**), serait toujours Anthony Hopkins.

● Les espions sont décidément dans le vent ces temps-ci. Le producteur-distributeur américain *Miramax* débourse 20 millions de dollars pour une adaptation de la bande dessinée "Modesty Blaise" déjà portée à l'écran par Joseph Losey en 1966, avec Monica Vitti dans les toilettes sexy et délirantes de la super espionne britannique. Quentin Tarantino serait impliqué dans le projet depuis le début du tournage de **Pulp Fiction**. D'ailleurs, pour cligner de l'œil aux spectateurs regardants sur les détails, il met dans les mains de John Travolta, alors que celui-ci tarde aux toilettes dans le même **Pulp Fiction**, un exemplaire de "Modesty Blaise" !



● Quentin Tarantino, encore, renvoie l'ascenseur à Monte Hellman, qui l'avait bien aidé dans le montage de **Reservoir Dogs**, en produisant **Red Rain** d'après un scénario de D.B. Smith. Ce dernier, un ancien détenu, aurait commencé à rédiger le script de ce polar dans les marges d'une Bible lorsqu'il se trouvait confiné dans les combles de la prison de Saint Quentin.

● Malgré l'échec de **Géronimo**, Walter Hill se remet au western avec **Wild Bill**, biographie épique de Buffalo Bill. Le réalisateur de **Long Riders**, **Le Gang des Frères James** promet de ne pas cirer les bottes à l'une des fripouilles les plus mythiques du Far West. Jeff Bridges arbore les postiches de son personnage tandis que Ellen Barkin se prépare à enfiler les bottes de Calamity Jane. John Hurt fait également partie du casting.

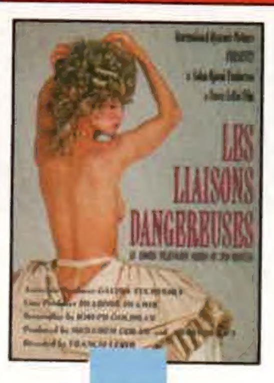
● Après avoir généreusement montré ses fesses dans **Pulp Fiction** et **Color of the Night**, Bruce Willis posera ce même postérieur sur une selle dans **Dollar for the Dead**, un western orienté spaghetti et Sergio Leone. Mitonné par Gene Quintano (scénariste de **Police Academy**, des **Mines du Roi Salomon** avec Richard Chamberlain et réalisateur d'**Alarme Fatale 1**), **Dollar for the Dead** raconte une chasse au trésor partant de l'assemblage des quatre morceaux d'une même carte. Le puzzle reconstitué localise une mine d'or. Les producteurs semblent croire fermement à ce projet puisque que *Disney*, *20th Century Fox* et *Paramount* ont bataillé pour se l'attribuer. Le personnage de Bruce Willis serait aussi de la même étoffe (cousue d'or) que Indiana Jones et John McClane.

● John Woo s'impatiente. Tandis que son **Shadow War** semble stationner sur une voie de garage, huit autres projets se développent à divers stades pour étancher sa soif de tourner. Parmi ceux qui planchent pour lui : Michael Cimino en personne. Dans la troupe se détache le script de Roger Avary (réalisateur du très sulfureux **Killing Zoé** et co-scénariste de **Pulp Fiction**), racontant l'enquête d'un shérif de Floride infiltré dans un réseau de trafiquants de drogue. C'est *New Line*, donc Ted Turner, qui produit. Devrait également se débloquer dans les semaines à venir **Tears of the Sun**, "survival" contant les aventures de quatre jeunes Américains au plus profond de la forêt amazonienne. Le film se tournera pour la *20th Century Fox* dès l'automne prochain sur les lieux mêmes de l'action. Il semble, toujours au sujet de John Woo, que celui-ci se soit définitivement écarté de **Die Hard 3**, John McTiernan l'ayant remplacé au pied levé.

● C'est le Néo-Zélandais Geoff Murphy (**Utu**, **Freejack**, **Young Guns 2**) qui essaiera de diriger Steven Seagal dans **Under Siege 2**, séquelle de **Piège en Haute Mer**. Malheureux après le succès très relatif de **Terrain Miné**, le grand (au sens propre) Steven a besoin de se requinquer au box-office. Il sera cette fois prisonnier d'un train lancé à grande vitesse et contenant une ogive nucléaire.

● C'en est vraiment fini de **Company of Angels** que devait tourner Kathryn Bigelow sur la vie passionnée de Jeanne d'Arc, avec Winona Ryder et Sean Connery. La réalisatrice abandonne le projet face au film concurrent mené par Joel Silver, **In Nomine Dei**, doté paraît-il d'un scénario exceptionnel. Pas d'autres informations à ce jour sur l'identité de cette Jeanne d'Arc mise en selle par le mogul de **Demolition Man** bien embêté par l'échec commercial du **Grand Saut**. Ironie du sort : Ted Turner lui aussi prépare sa version de la vie de Jeanne d'Arc, une biographie épique que mettra en images Ron Maxwell, réalisateur du monumental **Gettysburg**.

● Les finances de l'acteur Denzel Washington se portent bien. L'interprète de **Malcolm X** doit encaisser quelque six millions de dollars pour **Crimson Tide**, un suspense amphibie dont il partage l'affiche avec Gene Hackman. Mis en images par Tony Scott, **Crimson Tide** se déroule entièrement dans un sous-marin nucléaire.




● Alors que la Censure sévit méchamment, surtout à la télévision, des producteurs prennent paradoxalement des initiatives cochonnes. Ainsi voit-on Roger Corman et Alain Siritzky s'associer pour lancer deux séries TV. Ce sont ***Emmanuelle*** (avec ou sans les fadasses Zara White et Marcella Walerstein ?) et ***Justine*** (l'ingénue perverse du Marquis de Sade) dont quelques épisodes sont signés Brian Clemens, qui participa à la création de **Amicalement Vôtre** et de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**. De son côté, Menahem Golan, jamais en reste, annonce une série de 7 téléfilms d'une heure trente, ***Les Liaisons Dangereuses***, cochonnerie soft à laquelle Francis Leroi (intronisé maître du hard classieux et branché après les deux **Rêves de Cuir**) apporte son expérience de la fesse. Sylvia Kristel et Joe Lara (un Tarzan très éphémère pour la télévision) y batifoleront dans le plus simple appareil.



■ *Jackie Chan dans DRUNKEN MASTER 2* ■

## Super Jackie !

Jusqu'où s'arrêtera-t'il ? Vraiment, Jackie Chan joue la surenchère en matière de combats, d'arts martiaux. Dans **Drunken Master 2**, il place la barre très haut en incarnant le héros national, Wong Fei-Hung, déjà protagoniste des quatre **Once Upon a Time in China** produits par Tsui Hark. Là, sous la direction du vénérable Lau Kar Leung (alias Liu Chia-Liang), légende vivante du kung fu, Jackie Chan se jette de longues secondes, dilatées par un ralenti douloureux, sur un tapis de braises ardentes. A peine sorti du brasier, il poursuit un combat dont dire qu'il est anthologique est un doux euphémisme. Son adversaire : un athlétique chinois binoclard à la solde de trafiquants d'objets d'art. Soucieux de préserver le patrimoine national, Wong Fei-Hung et quelques partisans se heurtent violemment à ces bandits qui sont, par ailleurs, d'immondes capitalistes. Grandement aidé par l'absorption d'alcool, ou, faute de mieux, d'un breuvage industriel qui lui fait cracher des flammes, le héros repousse, par exemple, plus de cent adversaires investissant un restaurant transformé en forteresse assiégée. Tour à tour violent et drôle, somptueusement mis en images, également incarné par Ti Lung (dans le rôle du très sage père de Jackie Chan) et Anita Mui (sa mère), **Drunken Master 2** atteint les sommets du genre, défie les lois de la pesanteur et de la résistance physique.

## Les flics ont la vie dure

Les câblés sont vernis. A partir du 26 juin, *Canal Jimmy* diffusera les 44 premiers épisodes de la série à controverse produite par Steven Bochco : ***NYPD Blue***. Petit rappel des faits : avant même que ne commence la diffusion de la série aux USA, les ligues morales ont innondé les bureaux d'*ABC* de lettres de protestation. Tout ça parce que Bochco avait déclaré avoir envie de parler franc, de ne pas occulter la réalité sordide de la vie d'un flic dans sa nouvelle série policière. Menacée de disparition avant même d'avoir existé, ***NYPD Blue*** a résisté. Bochco et *ABC* n'ont pas tenu compte de la vindicte moraliste et ont mis sur pied une série policière franchement originale, la première véritablement en phase avec les années 90. Fortement inspiré du plus gros succès de Bochco ***Hill Street Blues*** (***Capitaine Furillo*** sur *France 3*), ***NYPD Blue*** observe à la loupe la vie de deux flics new-yorkais, les inspecteurs Andy Sipkowicz (Dennis Franz déjà vu dans ***Hill Street Blues***) et John Kelly (David Caruso, génial dans **Mad Dog and Glory**). On les suit dans les rues de la Grosse Pomme mais aussi dans leur vie privée devenue un vrai foutoir du fait de leur boulot. Une série sans concession au look particulier (image filtrée, mouvements de caméra saccadés, gros plan appuyés) qui s'est affirmée d'épisode en épisode comme un des gros succès de la saison américaine. La preuve : ***NYPD Blue*** est reconduite pour une nouvelle année. A voir sur *Jimmy* le dimanche à 20 h 30, et en version originale s'il vous plaît.



■ *David Caruso & Dennis Franz dans* NYPD BLUE ■

● *Eon Productions*, la maison de production des **James Bond**, mitonne en ce moment une fresque guerrière commémorative, **Shadow over Babylon**, concernant un commando américain infiltré derrière les lignes iraniennes. Mais il ne s'agit pas, loin s'en faut, du seul film sur le sujet. Se préparent également **Rapid Face of Battle** (que pourrait porter à l'écran Jonathan Demme) et **Live from Bagdad** (inspiré des bulletins d'information de *CNN*), auquel semblent sérieusement attelés Barry Levinson à la mise en scène, et Jeff Goldblum et Dustin Hoffman dans les principaux rôles. Curieux que ces productions aient attendu que les bétonneurs occidentaux investissent dans la reconstruction de l'Irak pour prendre leur envol.

● Alors que son **TimeCop** est repoussé à novembre prochain que ce soit en France ou aux Etats-Unis, Van Damme ne chôme pas. Le producteur Edward Pressman lui offre huit millions de dollars pour tenir le haut de l'affiche de **Streetfighter, The Battle for Shadaloo** inspiré du jeu vidéo "Street Fighter 2". Dirigé et écrit par Steven DeSouza (scénariste de **Commando et Piège de Cristal**), cette production dont le tournage débute ces jours-ci inclut dans sa distribution Raul Julia (dans le rôle du vilain), Joan Chen et Wes Studi. Les prises de vues promèneront Van Damme d'Australie en Thaïlande. Le Belge se baladera aussi pas mal à l'occasion de **The Quest**, projet annoncé l'année dernière. En plus de la Thaïlande et de la Chine où, pour la première fois, l'équipe aura accès à des temples et des sites historiques indispensables à la reconstitution du siècle dernier, **The Quest** passera par la France. Mis en scène et interprété par Van Damme, le film bénéficie d'un script de Gene Quintano. Roger Moore devrait quitter sa villa de la Côte d'Azur pour y jouer le méchant de service.

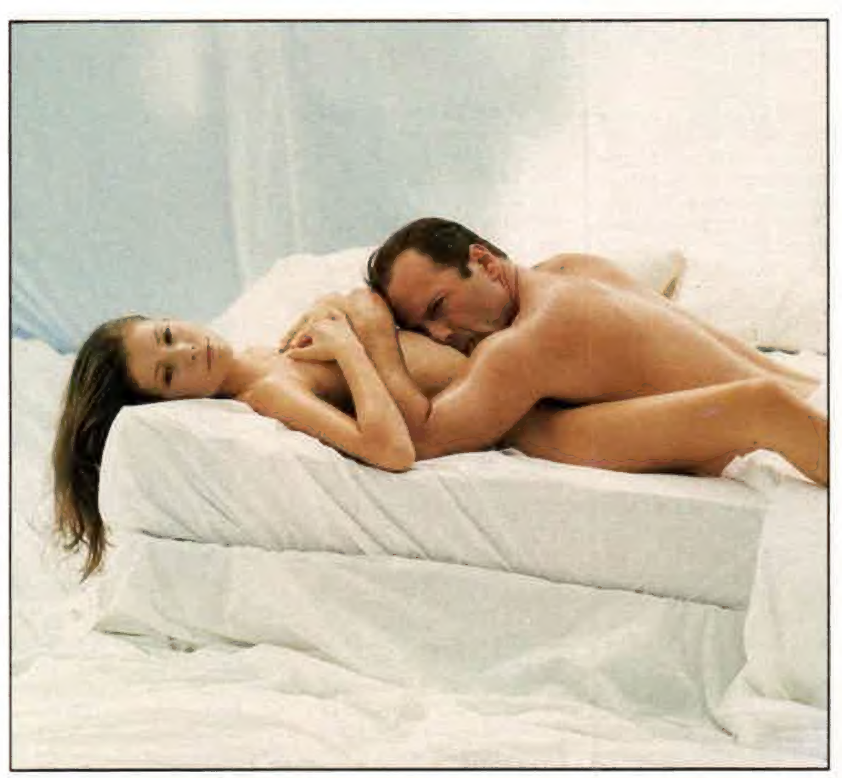
● A Hollywood, il est de plus en plus question d'une séquelle aux **Blues Brothers**. John Landis retrouve son poste de metteur en scène, Dan Aykroyd le strict complet noir d'Elwood Blues, même si quelques vingt kilos supplémentaires mettront le tissu à rude épreuve. Comment remplacer John Belushi? La production recrute dans ce but un autre comédien de poids, John Goodman (**Barton Fink**).




# Albert le speed

Incroyablement productif le réalisateur Albert Pyun, dont viennent de sortir coup sur coup en vidéo **Captain America**, **Kickboxer 4**, **Nemesis** et **Knights**. Quant à **Brain Smasher** et **Arcade** ils ne sauraient tarder. Ces six derniers mois, Pyun a rondement mis en boîte trois nouveaux titres, trois séries B habilement ficelées. Ce sont **Ravenhawk**, **Hong Kong 1997** et **Spitfire**. Avec, à chaque fois, les félicitations des producteurs. Selon eux, Albert Pyun est le réalisateur parfait, toujours en avance sur le calendrier, toujours en deça du budget, techniquement compétent quoiqu'un peu faible sur les scripts. Ainsi, celui de **Ravenhawk** ne brille pas par son originalité. Une indienne évadée d'un établissement psychiatrique de haute sécurité s'acharne à la perte des hommes qui ont exterminé ses parents. A leur tête : l'industriel Philip Thorne, principal responsable d'une usine de retraitement de déchets nucléaires sur la terre de ses ancêtres. Très athlétique puisque interprétée par la jolie culturiste Rachel McLish (la seule attraction de **Aigle de Fer 3**), la peu bavarde sauvageonne décanille tous ses agresseurs, manière Steven Seagal dans **Terrain Miné**. Même topo dans **Spitfire** où Albert Pyun suit à perdre haleine la championne de gymnastique Charlie Case, désireuse de venger l'assassinat de sa mère par des dissidents de la CIA eux-mêmes en quête d'une précieuse disquette d'ordinateur. Albert Pyun entoure l'héroïne Kristie Phillips (une vraie championne de gym) de gueules aussi incontournables que celles de Lance Henriksen, Tim Thomerson et Sarah Douglas. Dans **Hong Kong 1997**, Albert Pyun pille ouvertement John Woo et **The Killer**. Il habille Robert Patrick (**Terminator 2**) manière Chow Yun-Fat d'un long manteau et, selon toute logique, en fait un tueur à la solde de Sherwood Industries. Ainsi, Reg Cameron, abat un général de l'Armée Rouge le jour du retour de l'enclave britannique dans le giron de Pékin. Du coup, il se met à dos les exécuteurs des Triades, la troupe et même son propre commanditaire. Merci John Woo d'avoir si méticuleusement balisé le terrain où s'amuse Albert Pyun, par ailleurs en pleine préparation de **Nemesis 2**.

# Basic instinct 2 ?



■ *Bruce Willis & Jane March dans COLOR OF NIGHT* ■

Avec **Color of Night**, Bruce Willis marche vraiment sur les traces de Michael Douglas dans **Basic Instinct**. Comme lui, il montre ses fesses, expose son anatomie dans des séquences très chaudes avec la jeune Jane March (**L'Amant**), laquelle, dans le rôle de la richissime Rose, aurait tendance à se prendre pour Sharon Stone. Elle se jette dans les bras du psychiatre Bill Capa, endeuillé par le suicide très spectaculaire d'une patiente. C'est la première mort de ce thriller cochon, suivie du meurtre d'un collègue et ami... Suspense, érotisme... **Color of Night** ne peut guère dissimuler sa parenté avec le film de Paul Verhoeven. En matière de suspense, Richard Rush décide d'aller plus loin avec une chute du vingtième étage hallucinante, des cadavres pendouillant la tête en bas façon série B horrifique, une poursuite automobile... Même surenchère au niveau de l'érotisme, avec, surtout, une amorce de cunnilingus aquatique. Voilà donc un plan diantrement salé que les censeurs américains ne manqueront pas de sucrer des copies. Malgré ses millions de dollars, ses stars, **Color of Night**, plus que **Basic Instinct**, s'apparente au giallo italien, thriller horrifique qui faisait sensation dans les seventies.

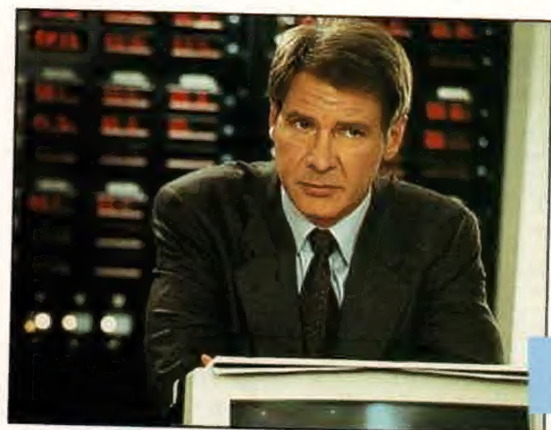
# Blonde comme Hitchcock !

Trop rare sur les écrans la Sarah Connor des **Terminator**, Linda Hamilton, sans doute plus préoccupée à mijoter des petits plats à son tendre et cher, James Cameron. Elle quitte aujourd'hui son doux foyer le temps d'un tournage, celui de **Separate Lives** de David Madden, ancien vice-président de *Fox* et de *Paramount*. Spécialiste du thriller à l'intention des familles (il est aussi producteur de **La Main sur le Berceau**), David Madden met en scène Linda Hamildon dans le double rôle de Lauren Porter et de Lena. La première, un très respectable professeur de psychologie, demande au détective Tom Beckwith (James Belushi) de la surveiller. Requête surprenante, mais le privé ne tarde pas à découvrir les motivations de sa patronne. Enfant, celle-ci, après le meurtre de sa mère et de son beau-père, a subit un grave traumatisme. Résultat : elle se métamorphose aujourd'hui en une créature sexy, ambiguë, Lena. Tandis que Tom Beckwith et Lauren Potter commencent à filer le grand amour, un magistrat ayant décidé de réouvrir le dossier de la tuerie de la famille Porter est assassiné. La douce Lauren est-elle coupable ? A moins que ce soit son double maléfique...

Telle est la question posée par **Separate Lives**, un suspense qui revendique sa filiation avec Alfred Hitchcock, un lieu commun propre à tous les thrillers depuis **Liaison Fatale**. Ce n'est donc pas par hasard que la blondeur de Linda Hamilton évoque celle de Kim Novak dans **Sueurs Froides**.

■ *Linda Hamilton dans SEPARATE LIVES* ■

# De l'IRA au cartel...



■ *Harrison Ford dans CLEAR AND PRESENT DANGER* ■

Harrison Ford et Jack Ryan, l'analyste de la CIA, ne font désormais plus qu'un, Alec Baldwin, interprète du personnage dans **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, étant curieusement passé aux oubliettes. Ainsi, après **Jeux de Guerre**, le comédien plonge à nouveau dans le monde de Tom Clancy, maître du roman d'espionnage moderne. Une immersion non sans difficultés car le bouquin a posé d'insolubles problèmes d'adaptation. Il a fallu une bonne dizaine de versions de l'histoire et la participation de John Milius pour aboutir à un manuscrit satisfaisant.

Dans **Clear and Present Danger**, Jack Ryan est promu, nommé à un grade supérieur. A ce titre, il doit mettre le nez dans la guerre des stupéfiants engagée par le gouvernement américain. Ryan ne tarde pas à découvrir d'étroites connexions entre les cartels colombiens de la drogue et certains hauts fonctionnaires en place à la Maison Blanche. Le danger n'est pas seulement dans les rues de Bogota, mais également à Washington où des pontes de la CIA trempent dans l'affaire. Le big boss du trafic serait même un proche du Président des Etats-Unis...

Réalisateur de l'inepte **Sliver**, Phillip Noyce, comme Harrison Ford, reprend du service, clamant toutefois que si **Jeux de Guerre** est un film à la gloire de la CIA, il n'en est rien concernant **Clear and Present Danger**, où Willem Dafoe joue le fourbe de service. ■

# La garce des garces !

Au dernier Festival du Film Policier de Cognac, les femmes fatales ne manquaient pas : Assumpta Serna, l'intrigante du **Maître d'Escrime**, Nicole Kidman, l'épouse à priori fragile de **Malice**, Nadia Fares, la mante religieuse de **Elles n'Oublient Jamais**... Mais la palme revient sans problème à Linda Fiorentino dans le très noir, très caustique et très jouissif **The Last Seduction** de John Dahl (**Kill me Again, Red Rock West**), récompensé du Prix de la Critique. Jusqu'à présent cantonnée dans des rôles transparents, Linda Fiorentino fait désormais passer la Sharon Stone de **Basic Instinct** pour une première communiante. Elle n'affiche aucun remords, utilise les hommes comme du bétail, manipule, allume, vole, tue avec un détachement, une froideur glaciale, use d'un humour tranchant. Après avoir piqué un million de dollars à son mari, elle se terre dans un trou perdu, trouve un boulot et un mec, un bellâtre du coin qui essaie d'en savoir plus sur elle. A peine a-t-il amorcé son enquête qu'un détective privé déboule, et que la belle lui propose une affaire rentable : dégommer les compagnons gênants de femmes brimées pour empocher la thune des assurances...

Un bonheur de série noire, sèche, précise, huilée à la perfection, totalement amorale et anti-machiste ! ■



■ *Linda Fiorentino dans THE LAST SEDUCTION* ■

## TV

○ On connaît déjà la grille de programme de la rentrée sur les networks américains. Evénements notables, la fin de deux séries mythiques : ***La Loi de Los Angeles***, victime de taux d'audience défaillants, et ***Star Trek : The Next Generation***. Après 7 ans de service au sein de la Fédération, le capitaine Picard et son équipage délaissent le petit écran pour pouvoir mieux se consacrer à la confection du long métrage mettant en scène leurs personnages. Mais ***Star Trek*** est toujours présent sur les chaînes US avec ***Deep Space Nine***, en attendant ***Star Trek : The Voyager*** en 95.
Côté nouveautés, trois gros morceaux à signaler :

- ***Earth 2***, une nouvelle production de science-fiction signée Spielberg. L'histoire d'un groupe de colons venus s'installer sur une planète que tous croyaient déserte.
- ***M.A.N.T.I.S.***, la première série à mettre en scène un super-héros black. Gage de qualité, ***M.A.N.T.I.S*** est produite par Sam Raimi et écrite par Sam Hamm (**Batman, Darkman**).
- ***Uptown Undercover***, version hard de ***Deux flics à Miami***. Classique duo de flics, un black et un latino, qui travaillent "undercover" dans les bas-fond de New-York. Bill Duke (**Rage in Harlem**) a réalisé le pilote.

○ En France, l'automne télévisuel ne sera pas mal non plus puisque deux séries renommées sont déjà annoncées : ***Babylon 5*** (*Canal +*), une sorte de ***Star Trek*** revisité, et surtout ***Les Aventures de Brisco County Jr.*** (*M6*), une série à mi-chemin entre **Indiana Jones** et ***Les Mystères de L'Ouest*** avec l'hilarant Bruce Campbell.

○ A partir du 17 juin, rediffusion sur *Canal Jimmy* de la série culte de David Lynch et Mark Frost ***Twin Peaks***. On retrouvera Dale Cooper tous les vendredis à 20 h 30. A noter que le premier épisode sera suivi d'une "édition spéciale ***Twin Peaks***" de l'excellente émission *Destination Séries*.

○ Hulk Hogan héros d'une série télé. Le célèbre catcheur joue les justiciers sur les plages du Pacifique dans ***Thunder in Paradise***, un série d'action destinée aux chaînes câblées.

○ Diffusion sur *M6* à partir du 12 juin, et tous les dimanches à 19 h, de ***Aux Frontières du Réel***. Sous ce titre français se cache **The X-Files**, l'un des gros succès de la saison aux USA, une série qui mêle policier et fantastique. Une section du FBI est chargée de résoudre tous les dossiers étranges que reçoit le bureau. Une série à l'atmosphère bien flippante dont on vous reparlera en détails dans le prochain numéro de *Mad Movies*.

# Quand mon coeur fait R

**Les castagneurs, les cogneurs, les artistes martiaux tiennent encore le haut du pavé au rayon de l'action de série B. Ils auraient dû, selon toute logique, crever d'épuisement faute d'un apport de sang neuf. Non. Les vieilles recettes fonctionnent encore, motivent producteurs et réalisateurs, prompts à raconter les mêmes histoires de vengeance en variant à peine les ingrédients. Le dernier Marché du Film cannois a montré à quel point les descendants de Van Damme continuaient à affluer, se livrant une lutte acharnée pour la conquête d'un public friand de bastons et de gros pectoraux...**

Les kickboxers, karatékas et autres ténors du coup de savate tiennent bon la rampe sur les marchés du film. Malgré des scripts mille fois moulinés à base de tournois clandestins, de vengeances et de trafiquants de drogue, les producteurs, très sollicités, continuent à pourvoir à la demande des acheteurs vidéo. Cela dure depuis les premiers Van Damme, cela fait trois ans que nous annonçons l'épuisement du filon, faute d'idées neuves, de grandes vedettes et de réalisateurs capables, mais le flot des cogneurs, des gros bras redresseurs de torts semble aujourd'hui intarissable.

## The Golan's touch

Producteur de **Bloodsport**, des films de Chuck Norris, Menahem Golan est l'un des principaux initiateurs du genre depuis une bonne dizaine d'années maintenant. Sous la bannière de sa nouvelle boîte, *Dynamic*, ce vieux briscard de la production constelle son catalogue des indispensables films d'arts martiaux. Il ressort des oubliettes le Belge Emmanuel Kerwyn (dont les projets antérieurs avortèrent pour des raisons bien mystérieuses) dans **PrizeFighter** d'Eamon Kelly, traditionnelle histoire d'un flic kickboxer connaissant l'enfer des joutes organisées dans les combles des casinos de Las Vegas. Emmanuel Kerwin n'est pas le seul que Menahem Golan tient à imposer sur le marché. D'une salle de gym et de gonflette, il extirpe un nommé Kely McClung qu'il propulse à l'affiche de **StickFighter** et de **SuperNinja**, tout deux signés B.J. Davis. Rien que du réchauffé dans le premier : un ancien flic, spécialiste des arts martiaux, écume les rues de Los Angeles pour mettre hors d'état de nuire un gros bonnet de la Mafia. Quant au second, son producteur le définit déjà comme "*l'ultime super-héros des années 90*". Bigre ! Du scénariste-comédien karatéka George Saunders, Golan désire faire le nouveau Van Damme. Dirigé par Jonathan Winfrey, son **Killing Game** sera-t-il assez convaincant pour le hisser sur le même podium ? On doute à la lecture du script : "Avec six mois à vivre et rien à perdre, un ancien flic traque les criminels les plus endurcis de Los Angeles". Plus sûres, même si mineures, sont les valeurs Evan Lurie (dans **Armstrong** de Jeno Hodi) et le couple Cynthia Rothrock/Loren Avedon (réunis dans **Deadly Dragon** d'Eamon Kelly). Pour le premier, un **Rambo** kickboxer, il s'agit d'empêcher une explosion nucléaire ; pour le second, une compétition mortelle de kickboxing. Lassant à force. Pas pour Menahem Golan qui promet également pour bientôt **American Ninja VI, American Samouraï II** et **Ninja Showdown** avec Sho Kosugi... Les amateurs s'en pourlèchent les babines.

## On prend les mêmes...

Chez Roger Corman aussi, pas question d'abandonner le filon de la castagne. L'incontournable Don "The Dragon" Wilson lève donc pour la énième fois la jambe dans **Bloodfist VI, Ground Zero** de Rick Jacobson, une séquelle plus ambitieuse que ses prédécesseurs puisqu'elle se place dans la mouvance de **Piège de Cristal** et **Piège en Haute Mer**, le tout sur fond de chantage nucléaire mené par des terroristes s'en allant faire péter New York. Toujours chez Roger Corman, **Angel of Destruction** de Charles Phillip Moore mise plus bas en démarquant **Bodyguard**. Une star du rock est menacée par un fan cinglé. Après qu'une femme flic ait été dégommée par le serial killer, sa petite sœur strip-teaseuse (et également douée pour le kickboxing) prend la relève. Détail rigolo : la comédienne principale, Maria Ford, n'entendait rien aux arts martiaux avant de mettre les pieds sur le plateau ! S'adressant à la même clientèle, la firme *PM Entertainment* continue allègrement de pourvoir au marché de la branlée martiale, même si ses patrons élargissent leur terrain de chasse en produisant de la science-fiction musclée à grand renfort de cyborgs et de féeries plagiées sur **L'Histoire sans Fin**. Derniers rejetons *PM* : un Don "The Dragon" Wilson of course, un Gary Daniels, un Steven Vincent Leigh (dix fois aperçu dans les séries B *PM*). Mon premier, dans **Lion Strike** de Richard Pepin, affronte des mercenaires s'en allant s'entraîner en haute montagne où il espérait couler des vacances paisibles (merci **Cliffhanger**). Mon deuxième, dans **Deadly Target** de Charla Driver, dérouille les Triades à Los Angeles et sur un paquebot à quai (pour rappeler **Piège en Haute Mer**). Mon dernier, dans **Sword of Honor** de Robert Tiffe, venge l'assassinat de son partenaire flic en compagnie de sa sœur Vicky (Sophia Crawford, championne européenne de kickboxing), le tout à Las Vegas. Bien routinier tout ça. Mais les pontes de *PM Entertainment* savent depuis les débuts qu'il ne faut surtout pas bousculer les habitudes. Ce raisonnement a fait leur fortune !

## Les vieux de la vieille

Le succès de *PM Entertainment* fait des envieux. *US Film Corporation* par exemple, jeune firme qui propose **Death Match** de Joe Coppoletta et **Fists of Iron** de Richard W. Munchkin (réalisateur de quelques *PM* movies). Deux titres sans surprise aucune. Dans **Death Match**, un champion vole au secours de son meilleur pote, contraint de se battre dans un tournoi clandestin de kickboxing organisé par un trafiquant de drogue. Le générique est au diapason de l'intrigue, bourré de gueules bien connues des inconditionnels du genre (Ian Jacklin, Martin Kove, Matthias Hues, Steven Vincent Leigh, Benny "The Jet" Urquidez). Même topo pour **Fists of Iron** : des tronches familières (Michael Worth, Sam Jones, Matthias Hues, Eric Lee) et un scénario aussi éprouvé qu'éprouvant (un bagarreur venge le meurtre de son ami sur un ring par une armoire à glace blonde). Le *Monde Entertainment* (!) brigue tout autant les lingots de *PM Entertainment*. Sa vedette maison : l'Indonésien Jalal Merhi, héros des trois films en vente. **Fearless Tiger** de Ron Hulme, où suite à la mort de son frère, un homme d'affaires laisse tomber le business et sa fiancée, apprend la baston à Hong Kong et fait avaler aux vilains leur extrait de naissance. Avec en guest-star Bolo Yeung, du bon côté de la barrière. Jalal Merhi rebelote dans **Opération Golden Phoenix** dont il porte également la responsabilité de la mise en scène. Aux côtés de Loren Avedon, James Hong et Karen Sheperd, il incarne un convoyeur d'objets d'arts dépossédé de son chargement par des bandits. Accusé, cet ancien de la CIA devra retrouver les malfrats pour prouver son innocence. Rien à signaler. Enfin, dans **Expect no Mercy**, le bon Jalal Merhi débusque un semblant d'originalité puisqu'il combat dans un programme de réalité virtuelle où s'entraînent des assassins d'élite. Une jolie idée, mais le résultat sera-t-il à la hauteur ? Pendant ce temps, chez *Shapiro-Glickenhaus* dont Jalal Merhi fut l'un des gagne-pain, on donne dans le Billy Blanks tout azimut. Billy Blanks (**Talons of the Eagle, TC 2000**), ce féroce kickboxer black est à l'affiche de quatre nouveautés, dont trois en association avec l'ancien catcheur Roddy Piper. Ce sont d'abord **Back in Action** de Frank Isaac et **Back in Action 2** de Steve DiMarco où, dans la peau de Dragon, Billy Blanks exprime son attachement à une justice très vigoureuse, immédiate. Dans **Tough and Deadly** de Steven Cohen, les deux hommes changent de personnages (Blanks devient privé et Piper agent de la CIA souffrant d'amnésie), mais la recette du buddy-movie élémentaire ne bouge pas d'un iota. En solo, Billy Blanks, instructeur dans les Forces Spéciales, règle son compte aux assassins de son père dans **Stand Alone**.

## Un souffle nouveau

Chez *Mark Damon Productions*, on vise un tantinet plus haut avec **Savate** d'Isaac Florentine et **Viper** de Tibor Takacs. D'abord parce que leurs stars s'appellent respectivement Olivier Gruner et Lorenzo Lamas, deux vedettes sur lesquelles on peut construire des films plus solides qu'un **Bloodfist** quelconque. Ainsi, **Savate** donne à la vedette d'**Angel Town** et de **Nemesis** la possibilité d'interpréter Joseph Charlemont, officier français qui dérouille les pistoleros avec les pieds dans le Texas de 1865. Une bouffée d'air frais versant western. Très énergiquement réalisé, très violent, **Viper** se satisfait pour sa part d'une revanche, celle de Travis Blackstone au terme de cinq années de prison où son salopard de frère l'a envoyé pour lui piquer sa petite amie. Scénario de base, mais la confection fait la différence. Pas mécontent de cette expérience chez *Mark Damon* (dont les effectifs incluent également Van Damme, Jeff Speakman et Dolph Lundgren), Lorenzo Lamas reconduit son contrat sur deux autres titres, **Hwarang-Do** et **Bazak**. De son côté, *Moonstone* exploite les compétences physiques de Jeff Wincott qui fut longtemps sous contrat avec la firme *Image Organization* (**Police Parallèle**). Dans **The Killing Machine** de David Mitchell et **Law of the Jungle** de Damian Lee, Wincott joue les durs, d'abord un tueur à la solde d'une agence gouvernementale, puis un paisible citoyen rattrapé par un passé tumultueux. Le contrat du comédien prévoit un troisième titre. Pas de *Moonstone* sans un petit nouveau à la série **Kickboxer**, en l'occurrence **Kickboxer 5, The Redemption**. Toujours à bord, Sasha Mitchell, s'en allant cette fois en Thaïlande démolir, lors d'un tournoi, le gang d'affreux responsables de la mort de son meilleur ami. Une étrange impression de déjà vu avant même que le tournage ne soit commencé. Rayon séquelles rentables, *Movie Group* ne pouvait pas se priver de **Best of the Best 3**, sans Eric Roberts toutefois. C'est donc son partenaire des deux premiers, Phillip Rhee, qui prend la relève, devant et derrière la caméra. Il retrouve son

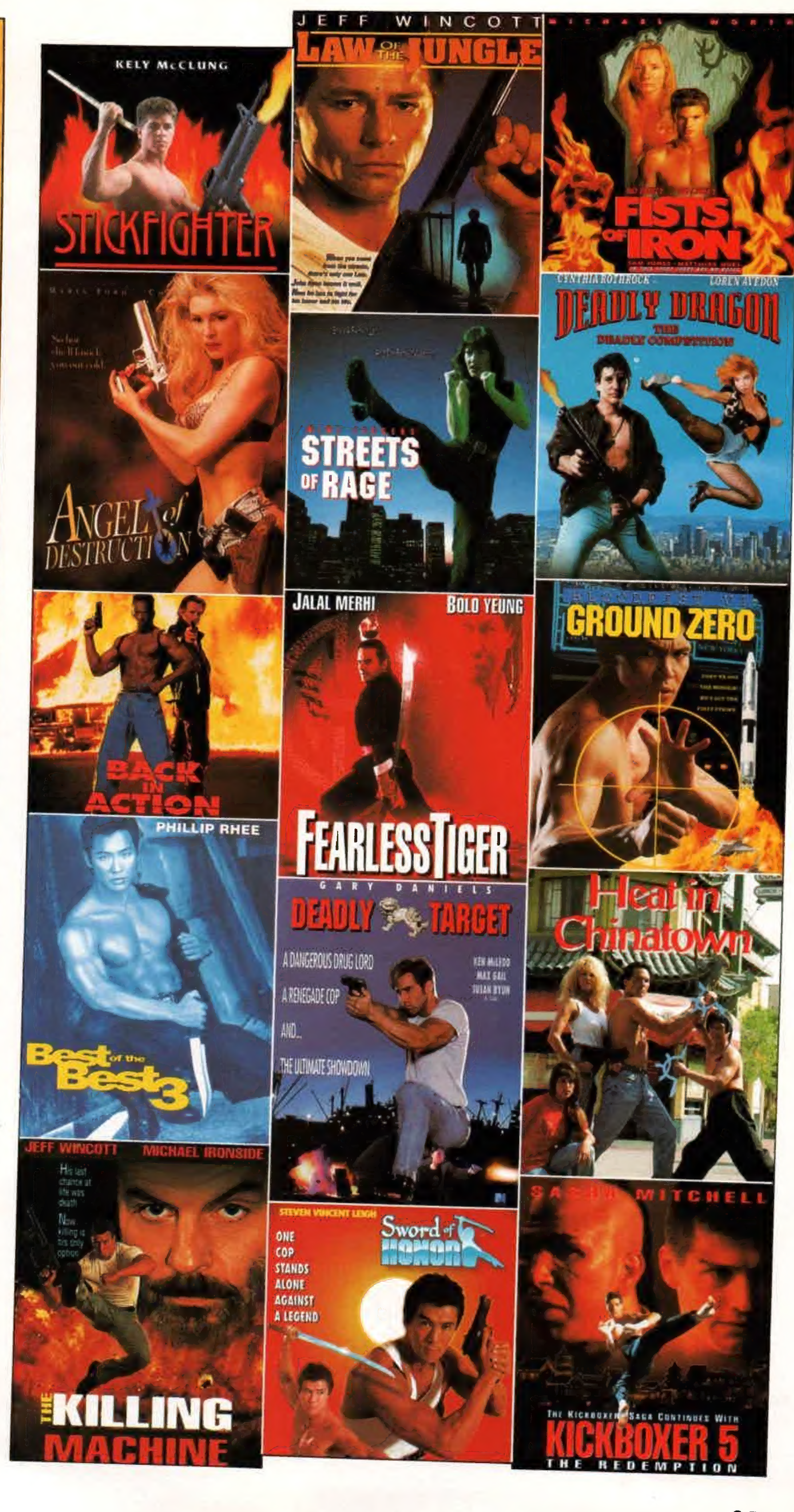
# ...NG !

personnage, Tommy Lee, exterminant de ses poings une bande de néo-nazis règnant sur une petite ville des Etats-Unis. La castagne pour endiguer le fascisme : beau message pacifiste !

## Le fond du panier

Auprès de *Mark Damon Production*, *Dynamic* et *Moonstone*, d'autres compagnies, nettement plus modestes, proposent des produits sans envergure, souvent de catégorie Z. *Peacock Films* apporte **Invitation to Die** de Mike Tristano & Jorgo Ognenovski (champion tchèque de kickboxing) avec le dit Ognevoski, Ian Jacklin, Richard Lynch et Jorge Rivero. L'action tourne une fois de plus autour d'un tournoi d'arts martiaux dont les jeunes athlètes vaincus servent à fournir en organes frais un odieux trafic.
*Gun for Hire* envoie sur le ring **Blind Vengeance** de Stephen Lieb, intersection de tous les clichés du genre : le tournoi, l'apprentissage, les écoles rivales, la vengeance... **Heat in Chinatown** de chez *Select Pictures* se montre très discret malgré la signature de Sam Firstenberg, réalisateur chevronné de quelques **Ninja** et **American Warrior** pour la défunte *Cannon*. Avec le revenant Bruce Ly, Richard Lynch, Robert Foster et Sonny Landham, **Heat of Chinatown** narre la découverte par une épouse des activités de mafiosi de son mari. Pour protéger les siens, elle recrute Jake Woo, expert en kickboxing, garde du corps à la retraite... Refrain connu, mais le métier de Sam Firstenberg devrait conférer un certain tonus à cette bande qu'on croirait téléportée de la fin des seventies.
Les pontes de *Showcase Entertainment* misent gros sur leur jument, Mimi Lesseos, vedette de **Streets of Rage** de Aristide Sumatra. Confortée par le succès (relatif) de son premier film, **Kumité : Le Ring de la Mort**, cette catcheuse passée aux arts martiaux joue les reporters, ancienne des Forces Spéciales, enquêtant sur le trafic de drogue dans les rues d'Hollywood. Cuisses d'acier, poigne de fer, Mimi cogne aussi dur que les bêtes de ring de sexe mâle. Paradoxalement, elle contribue au machisme ambiant. Le kickoxing ne souffre pas les gonzesses, les chochottes, surtout si ce sont des femmes !

Marc TOULLEC





# AMICALEMENT VÔTRE
## l'union sacrée !

**Danny Wilde et Brett Sinclair : deux noms rentrées dans le lexique des grands héros de la télévision. Un Américain et un Anglais : un couple antagoniste et complice dans 24 épisodes d'une série quasiment programmée en boucle depuis 1971. Malgré quelques rides, le parfum rétro-kitsch des seventies et quelques accoutrements psychédéliques,** Amicalement Vôtre **reste une série en béton, née du désir de faire travailler la star du** Saint, **d'ironiser sur la condition de Lord british et de milliardaire yankee...**

Au début des années 70, Roger Moore n'est pas encore James Bond tandis que Tony Curtis déplore le décrochage de son étoile hollywoodienne. Mais les deux hommes sont néanmoins des stars, le premier pour avoir enchaîné triomphe sur triomphe via des séries télé (*Ivanhoé, Le Saint*), le second pour avoir été l'une des coqueluches du Hollywood des années 50/60, un jeune premier plein d'avenir. L'idée de les rassembler ne vient pas immédiatement à Robert S. Baker, le père-fondateur de *Amicalement Vôtre*. Roger Moore, Baker le connaît bien pour avoir longtemps travaillé avec lui sur *Le Saint* dont il est le producteur. C'est d'ailleurs à l'occasion d'un épisode de cette série fameuse, **Le Roi**, que l'idée lui vient d'opposer Simon Templar à un milliardaire texan, un magnat du pétrole. **Le Roi** est plus qu'un brouillon d'*Amicalement Vôtre* à ce titre ; les prémices de la future série y sont l'évidence même. On y relève un cadre cher à Danny Wilde et Brett Sinclair (la Côte d'Azur), des décors communs (un casino), une jeune femme prisonnière sur un yacht, de sculpturales beautés... Tout *Amicalement Vôtre* tient dans cet épisode du *Saint*, mais aussi dans la volonté de Robert S. Baker de démarquer quelques succès du cinéma américain, de reprendre une formule payante, efficace, celle de deux acolytes comme chien et chat au départ et qui en arrivent à une solide amitié pimentée de vannes un rien vaches.

En cherchant à monter une nouvelle série avec Roger Moore après que le personnage de Leslie Charteris se soit retiré des petits écrans, Robert S. Baker se souvient donc du **Roi** et de quelques triomphes commerciaux hollywoodiens comme **Butch Cassidy et le Kid** avec les duettistes Paul Newman/Robert Redford. Roger Moore accepte sa proposition. Ne manque plus que le partenaire idéal. Le producteur songe à Rock Hudson, trop cher. Puis à Glenn Ford, occupé. En passant en revue les noms d'une liste, un responsable de casting mentionne à haute voix Tony Curtis. Illico, Robert S. Baker s'envole pour Los Angeles. Tony Curtis donne immédiatement son feu vert. Sachant que le comédien ne serait guère crédible en roi texan du pétrole, le producteur adapte le concept de *Amicalement Vôtre* à son nouvel interprète ; il en fait un gosse des rues du Bronx, issu d'un milieu modeste voire carrément défavorisé. A priori, rien ne le relie à Brett Sinclair, un Lord. Autant Danny Wilde est un autodidacte, un self-made man dont la réussite sociale est



**Brett Sinclair (Roger Moore) & Danny Wilde (Tony Curtis) : un duo gagnant.**

affaire d'audace, de talent et de ruse, autant Brett Sinclair symbolise une certaine imagerie d'Epinal de l'aristocratie british. Brett Sinclair naît une cuillère en argent dans la bouche, fréquente les meilleures écoles, fait plusieurs fois le tour du monde, apprend neuf langues, se lance dans les courses automobiles, s'essaie à différents sports, se targue d'une réputation d'amateur éclairé de gastronomie et de jeunes femmes. Un humour tout en ironie complète le portrait de cet héritier d'une lignée illustre, quoiqu'un tantinet dégénérée. Une poignée d'épisodes se chargeront de la mise en bière de cette portion de noblesse décadente. Danny Wilde, lui, est l'héritier de la rue, du système D, de la débrouille. Il sort de l'école publique, de la Navy. Sa réussite, il ne la doit qu'à lui-même. Pas à un titre, à un héritage séculaire.

Lord Brett Sinclair/Daniel Wilde : ces types-là ne sont pas du même monde. Point commun : l'oisiveté. Les deux hommes passent le plus clair de leur temps à minauder sur leurs lauriers, à conter fleurette, à dilapider leur fortune dans des casinos. "L'un comme l'autre, vous n'êtes que des parasites pour l'humanité" leur envoie le Juge Fulton, l'instigateur de leur rencontre. La vérité fait mal. Mais la vindicte du vieux magistrat à la retraite n'est pas gratuite ; il soupçonne fort une alchimie possible, une complémentarité entre l'Amerloque et le British qui n'en finissent pas dans un premier temps de se chamailler, de se tirer dans les pattes. D'accord, Fulton leur force un peu la main en les menaçant de quelque 75 jours de prison s'ils n'en viennent pas à des sentiments plus amicaux, mais l'agressivité dérive d'elle-même vers la complicité. Danny Wilde et Brett Sinclair se découvrent un idéal commun : ils ne supportent pas les fripouilles, les malandrins, les bandits... Que le crime demeure impuni, que les malfrats prospèrent en toute impunité. Le Juge Fulton n'intervient que pour les réunir sous ce précepte justicier.

Le concept d'*Amicalement Vôtre*, imaginé par Robert S. Baker, puis poli par les scénaristes Brian Clemens et Terry Nation, fonctionne immédiatement, du moins en Europe et en Australie. Un succès phénoménal. Mais aux Etats-Unis, les taux d'audience sont médiocres, notamment du fait de la concurrence de *Mission : Impossible* sur le même créneau horaire. Ce ne sont toutefois pas Peter Graves et ses super espions qui portent le chapeau du faible audimat des aventures de Brett Sinclair et Danny Wilde lors de la première programmation de la série, c'est le ton, l'ironie permanente, et la confrontation de deux pays à travers deux personnalités. Si les Anglais ont fait depuis longtemps un sport national de l'auto-dérision, même acerbe, les Américains admettent mal que Brett Sinclair plaisante, narquois, sur le statut d'ancienne colonie des Etats-Unis d'Amérique. La Guerre d'Indépendance n'est pas si lointaine après tout, à peine deux siècles ! Pas assez pour prendre le recul nécessaire et de rire à l'humour pince-sans-rire d'un Lord.

Si Robert S. Baker ne donne pas suite à *Amicalement Vôtre* après le tournage d'une première saison de 24 épisodes (un an de travail, le bouclage d'une unité demandant deux semaines), ce n'est pas du fait de la contre-performance américaine, ou de la prétendue mauvaise entente entre ses deux vedettes. Alors qu'une deuxième saison de la série est en pleine préparation, le producteur Albert Broccoli contacte Roger Moore afin que celui-ci remplace au pied levé George Lazenby, le successeur de Sean Connery dans le rôle de James Bond. Et Roger Moore de signer le contrat, abandonnant du coup Brett Sinclair et *Amicalement Vôtre*. Robert S. Baker songe un temps à continuer, mais la tentative tombe à l'eau, faute d'avoir trouvé un partenaire à Tony Curtis qui soit aussi convaincant que le précédent. Aujourd'hui, Robert S. Baker, heureux de constater que les diffusions d'*Amicalement Vôtre* rééditent constamment leur succès, y compris aux Etats-Unis, pense très sérieusement à la production de *The New Persuaders*, *The Persuaders* étant le titre original de cette série inestimable, moins sophistiquée qu'un *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* dont elle partage nombre de scénaristes et réalisateurs, mais durablement intégrée au patrimoine télévisuel.

■ Marc TOULLEC ■

# Le GUIDE de tous les EPISODES

### PREMIER CONTACT

Le premier épisode, la naissance d'un mythe, ou plutôt d'un duo mythique, celui formé par Danny Wilde et Lord Brett Sinclair sous l'impulsion du Juge Fulton. Ce dernier, à la retraite, désire poursuivre ses activités en chassant les criminels que le temps et des dossiers incomplets ont rendu presque intouchables. Pour travailler sur le terrain, il recrute parmi de nombreuses personnalités Danny Wilde, un Américain arriviste qui a bâti un empire industriel à partir de rien, et Brett Sinclair, un Lord anglais bien dans la tradition. Les deux hommes, invités à une mystérieuse soirée à Monte Carlo, ne tardent pas à se frotter l'un à l'autre, comme prévu par le Juge Fulton. Joueurs et frimeurs, Brett et Danny se livrent d'abord à une course de voiture spontanée puis, à l'hôtel, à une discussion animée autour des ingrédients d'un cocktail : la bagarre qui s'ensuit sonne comme une victoire pour Fulton. Arrêtés par la police, Brett et Danny sont conduits chez le Juge qui leur explique ses conditions : soit deux mois et demi de prison pour trouble de l'ordre public, soit un travail d'identification sur la personne d'une certaine Maria Lorenzo. Après avoir été traités par Fulton de "parasites pour l'humanité" en raison de leur richesse et de leur paresse, Brett et Danny acceptent la mission qui les conduira finalement à confondre Robert Dupont, un gros bonnet de la pègre supposé mort depuis deux ans et qui amorce son retour sous une nouvelle identité.

La première enquête d'*Amicalement Vôtre* n'est pas d'un intérêt reluisant, le but étant surtout ici de présenter la rivalité naturelle (qui est le plus fort ? qui est le meilleur séducteur ? qui est le plus malin ?), puis la complicité naissante entre les héros (on s'envoie des vannes parce qu'on s'estime). Liés par le Juge Fulton qui met beaucoup d'espoir dans ce duo explosif, le millionnaire et le Lord trouvent rapidement l'un dans l'autre un compagnon capable de remplir le vide de leur existence. Alors que le choix se présente pour eux, dans **Premier Contact**, de se séparer à l'amiable et de retrouver leurs occupations respectives, Brett Sinclair et Danny Wilde décident, devant le plaisir enfantin qu'ils ont pris à enquêter, de faire un bout de chemin ensemble. La série peut donc continuer !



Premier Contact, **premier épisode, et premier accostage réusal pour Lord Brett Sinclair : le charme peu discret de l'aristocratie !**

### 2 - LE COUREUR DE DOT

Dans cet épisode, Wilde et Sinclair jouent les moralistes. En vacances sur la Costa Brava, ils rencontrent Shelley Masterson, une riche et jolie héritière. Celle-ci est la proie de Foster, un redoutable coureur de dot habitué du détroussage de veuve richissime et autre jeune fille de famille. Ils mettent en garde la jolie demoiselle devant les intentions de son dangereux séducteur mais celle-ci, éperdument amoureuse, ne veut rien entendre. Seule solution pour la faire changer d'avis, séduire la pauvre petite fille riche. Les deux compères se portant tous deux candidats à ce dur labeur, le cœur de Shelley devient l'enjeu d'un pari entre Brett et Danny.

**Le Coureur de Dot** n'a pas grand chose d'une enquête policière. Ici, on joue à fond la carte de la compétition entre les deux camarades. Et c'est assez amusant. On les entend, en voix-off, nous décrire tour à tour leur tactique de séduction, alors qu'à l'image, on voit celles-ci s'écrouler lamentablement. Chacun utilise les stratagèmes les plus fous pour débarquer au moment ou l'autre va conclure. Résultat : tout deux échouent et se retrouvent victimes d'un couple d'escrocs très imaginatifs. L'oisiveté des personnages d'*Amicalement Vôtre* n'a jamais paru aussi évidente que dans cet épisode. C'en est presque indécent. Ils passent leur temps à se demander s'ils vont emmener l'objet de leur convoitise faire du cheval, danser le Flamenco ou se bronzer sur un yacht. Ah, ces riches !

### 3 - MINUIT MOINS HUIT KILOMETRES

Frank Rocco, un grand criminel, est sous le coup d'une condamnation aux Etats-Unis pour transfert illicite de fonds à l'étranger. Ce qui n'arrange rien, il a le meurtre récent d'un mafioso sur la conscience. Poursuivi par la police italienne et la mafia, Frank Rocco accepte la proposition du Juge Fulton : se rendre aux autorités américaines et obtenir une réduction de peine en échange d'informations pouvant porter un coup fatal aux organisations du crime. Mais pour cela, il faut franchir la frontière italienne. Brett Sinclair et Danny Wilde, assistés de Sidonie (Joan Collins), une photographe, sont chargés de convoyés le criminel à bord d'une camionnette.Piège tendu par un aristocrate en rapport avec "la pieuvre", début d'idylle entre Brett et Sidonie, séquence doux frissons avec les compères prisonniers d'une bicoque assiégée... De cette longue course-poursuite à travers l'Italie, sur fond de musique traditionnelle, on retiendra surtout que, dans la péninsule, la mafia est bien plus maligne que la police !



**Danny Wilde à la table du financier sans scrupule Coady (Harold Innocent), au bord de la piscine d'un hôtel de luxe de la Costa Brava** (Le Coureur de Dot).



**Sinclair en mauvaise posture. Mais le "sang bleu" sait aussi voir rouge et se servir de ses poings** (Un **Ami** d'Enfance).



**Une brochette de beautés typées seventies, dont** Amicalement **Vôtre se repaissait goulument à l'époque** (La Danseuse).

## 4 - UN AMI D'ENFANCE

**Le pré-générique d'Un Ami d'Enfance** a l'air **tout droit sorti** d'un épisode du ***Saint***. Au Casino du Palm Beach, à Cannes, Sinclair sauve la vie d'un témoin capital à un procès anti-mafia. Il se retrouve dans le jardin du casino, la caméra s'arrête sur son visage et on entend "C'est Lord Brett Sinclair". On attendrait presque l'auréole et la musique du ***Saint***. Mais la comparaison s'arrête là. L'ami d'enfance du titre, celui avec lequel Danny a grandi dans les rues du Bronx, s'appelle Angie. Quand Danny le retrouve dans une boîte branchée (à cette époque, on disait "hip") de la côte d'Azur, il ne sait pas à quel point leur trajectoire a été différente. Dans le même temps, le juge Fulton demande à Sinclair et Wilde de retrouver celui qui a tenté de tuer le témoin. Brett est persuadé que le meurtrier et l'ami d'enfance ne sont qu'une seule et même personne, alors que Danny refuse de voir les choses en face et protège Angie...

**Un ami d'Enfance** tire très fort sur la corde sensible. Les flashes-back de l'enfance de Danny et Angie dans les rues du Bronx, l'émouvante scène de retrouvailles et l'éprouvant affrontement final soulignent le coté mélodramatique de l'histoire. La nostalgie est en vedette mais elle n'est pas de règle. A chaque fois où les deux copains d'enfance se remémorent leurs plus beaux souvenirs, Sinclair est là pour ajouter un petit mot sur le fait que les gens ne restent jamais les mêmes et que leurs sentiments et leur personnalité évoluent. Le final lui donne raison. Autre discours de Brett remarquable dans cet épisode : un court monologue d'un anti-américanisme assez affolant. Il déclare que les Américains se sont contentés de tout voler aux Anglais. Et ce le plus sérieusement du monde. Après ça, allez vous étonner qu'***Amicalement Vôtre*** se soit planté aux USA.

## 5 - LA DANSEUSE

Alors qu'ils font du ski nautique (image générique), Brett et Danny butent contre un cadavre. Il s'agit de Julie Blake, une danseuse. Alors que la police conclut à un accident, les compères ont tout lieu de croire qu'il s'agit d'un meurtre. En compagnie de la belle Pekoe, officiant dans la même troupe que la défunte, Brett et Danny mènent l'enquête qui les conduit dans la demeure de Lanning Koestler, un homme d'affaire à la fortune colossale qui avoue une liaison passée avec Julie Blake, laquelle, à la veille de sa mort, désirait de l'argent en échange de son silence. Que savait-elle exactement sur Koestler et sa femme Lisa, c'est ce que les héros vont découvrir assez vite.

Bien étrange construction que celle de **La Danseuse**. Alors que tous les éléments sont réunis pour tenir le téléspectateur en haleine, le scénariste crache le morceau au milieu de l'épisode : Koestler est mort il y a deux ans, sa femme payant un sosie pour faire croire à son existence et mener à bien des transactions lui assurant la succession des affaires de son mari. La deuxième partie de l'épisode est donc d'une banalité absolue : héros piégés, évasion, poursuite... Et une victoire que savourent Brett et Danny en entamant un remake de **La Fièvre du Samedi Soir** !



**Danny attend les ordres de l'imperturbable Juge Fulton (Laurence Naismith) dans** Les Pièces d'Or.

## 6 - LES PIECES D'OR

Alors que Danny joue les galant homme auprès d'une jolie fille à l'aéroport de Nice, un homme-grenouille venu de la mer s'arme d'un fusil. Le coup de feu blesse succintement la donzelle, mais à qui la balle était-elle vraiment destinée ? C'est pour répondre à cette question que Danny se rend au chevet de la malade, Michelle, nièce de Maurice Devigne, l'un des plus grands bijoutiers de la région. Alors que Brett pense que Danny a bel et bien été victime d'une tentative d'assassinat, le Juge Fulton aiguille les compères vers une affaire de trafic d'or via des contrefaçons de pièces, des Napoléon de 100 francs. Pendant ce temps, dans le clan des trafiquants, on discute de la marche à suivre pour ne pas se faire piéger : détourner les soupçons sur Danny Wilde en le tuant semble encore la meilleure solution...

Roger Moore et Tony Curtis se volent un peu la vedette dans cet épisode mineur, mais plutôt bien réalisé par Roy Ward Baker. Ainsi, pour cuisiner Maurice Devigne sur ses activités, Brett Sinclair se fait passer pour un Allemand ayant en sa possession 39 lingots d'or provenant d'un trésor de guerre nazi, prouvant que le flegme britannique et l'autorité allemande ont des points communs. Quant à Danny Wilde, il s'introduit dans la fonderie des trafiquants par le toit, intrusion qui permet à Tony Curtis de montrer qu'il peut faire ses cascades lui-même. Mieux réalisé que



**Lord Sinclair s'adonne à son péché mignon au casino du Palm Beach, à Cannes. Mais entre deux plaques, il sauvera la vie d'un homme important** (Un Ami d'Enfance).

■■■

## Roy Ward Baker, Peter Medak, Sidney Hayers : LA FINE ÉQUIPE

Comme toute série mythique qui se respecte, *Amicalement Vôtre* ne pouvait être mis en scène par des cinéastes sous-doués. Réalisateur lui-même, Robert S. Baker s'entoure de professionnels de la vieille école, des talents confirmés, souvent au cinéma par ailleurs. Des artisans solides que l'on retrouve souvent au générique de séries comme *Le Saint* et *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*. Le plus illustre, le plus talentueux : Roy Ward Baker, un routier qui s'est particulièrement illustré dans le domaine du fantastique (**Dr. Jekyll & Sister Hyde**, **Les Cicatrices de Dracula**). Roy Ward Baker signe 4 épisodes de *Amicalement Vôtre*, sans atteindre le niveau de son travail sur *Chapeau Melon*... Il est vrai que les aventures de Danny Wilde et Brett Sinclair n'autorisent pas les mêmes débordements baroques que les enquêtes démentes de John Steed et Emma Peel.

Leslie Norman, de la même génération, est certainement le réalisateur le plus productif avec pas moins de 5 épisodes dont le meilleur demeure sans contexte **Le Mot de Passe**, pastiche du film d'espionnage habité par des espions du KGB d'une grande cocasserie prolétarienne. Au cinéma, Leslie Norman connaît sa plus grande réussite avec **La Patrouille Egarée** en 1961, parcours laborieux d'un commando britannique traqué par les Japonais dans la jungle birmane. Arrive en troisième position Basil Dearden, remarquable cinéaste décédé en 1971 dans un accident de la route. Spécialisé dans le polar (**La Femme de Paille**, **Scotland Yard contre X**, **Hold-up à Londres**...), il excelle également dans la super-production colonialiste **Khartoum** qui oppose Charlton Heston à Laurence Olivier. Avec deux épisodes mis en scène et le scénario d'un troisième, Val Guest s'inscrit dans la même tradition, bien qu'**Un Ami d'Enfance** joue avec insistance, plus qu'aucun autre épisode, sur la corde sensible. Au cinéma, Val Guest brille dans trois classiques très angoissants de la science-fiction britannique (**La Marque**, **Le Monstre**, **Le Jour où la Terre Prit Feu**). En revanche, dans le même registre, il rate **L'Abominable Homme des Neiges** et cède au kitsch préhistorique de **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde**.

Sidney Hayers, lui, peut se targuer de la responsabilité de l'épisode le plus vénéré de la série, **Regrets Eternels**, petit chef-d'œuvre d'humour noir. Par contre, sa carrière cinématographique est placée sous le signe de l'anonymat, à l'exception d'un **Cirque des Horreurs** mixant sexe et sang. Sidney Hayers est surtout un réalisateur de télévision, dont les plus nobles travaux appartiennent à *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*. Aujourd'hui encore, il travaille pour les grands networks américains. Régulier du *Saint*, de *Chapeau Melon*..., James Hill bénéficie d'un script particulièrement riche, cocasse et drôle (**Un Petit Coin Tranquille**) pour son unique contribution à **Amicalement Vôtre**. Au cinéma, il se distingue particulièrement avec **Vivre Libre** (chef-d'œuvre de l'écologie familiale avec la lionne Elsa) et le très gothique, le très abouti **Sherlock Holmes contre Jack l'Eventreur**. Un épisode également pour Peter Hunt (réalisateur des séquences d'action pour de nombreux **James Bond**, avant de décrocher la parenté totale mais ingrate d'**Au Service Secret de sa Majesté** avec George Lazenby), pour Gerald Mayer (fils du mogul Louis Mayer et dont l'activité principale tient dans la confection de nombreuses séries), David Greene (devenu un vieux routier de la télévision après une médiocre carrière cinéma. Et enfin, ô surprise, Peter Medak, ancien assistant de Terence Fisher qui révèlera un vrai tempérament de cinéaste dans **Les Frères Krays** et **Romeo is Bleeding**. **Une Rancune Tenace**, sa contribution à *Amicalement Vôtre*, ne laissait pas présager de telles dispositions.

■ M.T. ■

■■■

la moyenne par Roy Ward Baker, **Les Pièces d'Or** se clôt par une course-poursuite avare en péripéties qui stoppe à la frontière franco-italienne la cargaison des trafiquants.

## 7 - DROLE D'OISEAU

Pivot de cet épisode : une statuette représentant l'aigle du IIIème Reich, signée par Hitler, et qui constitue une contre-preuve pour l'Histoire. L'objet pourrait disculper feu Marquis de Villeigne, dont la fille Suzy est une amie de Danny, d'avoir vendu la France aux Allemands, et accuser le Comte Marceau, toujours en vie et bien sûr désireux de s'approprier la statuette pour la détruire. Danny, photographié alors qu'il tenait accidentellement la statuette dans les mains, devient la cible des tueurs du Comte Marceau. En compagnie de Brett, qui lui sauve la vie, et de Suzy, qui aimerait laver la mémoire de son père, Danny tente d'éclaircir l'affaire de la statuette.
Un épisode riche en rebondissements. Parmi les nombreux seconds rôles surnage le personnage du Comte Marceau, grand nostalgique du IIIème Reich, se repassant avec émotion sur son phonographe les discours d'Hitler, et ne pouvant se résoudre à détruire la statuette durement acquise, ce qui le mènera à sa perte. L'enquête de Brett et Danny, toujours menée avec légèreté, est ici perturbée par des situations vaudevillesques à rallonge, le mari de Suzy s'imaginant des "choses".



**Sinclair dans la tenue que les Lords endossent à l'Assemblée. Un bon sujet de moquerie pour Danny dans** Sept Millions de Livres.

## 8 - SEPT MILLIONS DE LIVRES

L'un des suspenses les plus réussis de la série. Le pré-générique montre un jeune homme déposant des fleurs sur la tombe de ses parents. Il se fait appeler Mark Lindley, héritier de la fortune d'une riche famille britannique. Tout le monde croyait Mark mort depuis longtemps, faisant de sa soeur Jenny, seule et unique descendante encore en vie de la famille, l'unique héritière. Alors qu'il vient réclamer sa part et que la justice lui en reconnaît le droit, Jenny est persuadée que Mark est un imposteur. Elle demande à son ami, le juge Fulton, de prouver l'imposture. Fulton met Wilde et Sinclair sur l'affaire. L'intrigue prend le pas sur les relations entre Wilde et Sinclair ("pour une fois" seraient tentées de dire les mauvaises langues), Terry Nation signant une histoire policière vraiment étonnante, sorte de **Retour de Martin Guerre** avant la lettre où les bons et les méchants changent de camps au gré des rebondissements, nombreux, d'un scénario très riche. Danny et Brett agissent comme de vrais détectives, et font même appel à un indic, certes plus "british" que "Huggy les bons tuyaux". Il s'appelle Le Fermier, et en sait autant sur l'agriculture que sur la pègre londonnienne ! Un personnage étonnant qu'on aurait aimé revoir dans la série.

## 9 - QUELQU'UN DANS MON GENRE

**Quelqu'un dans mon Genre** fait partie des épisodes-phares de la série. Sinclair y est enlevé et on pratique sur lui un radical lavage de cerveau pour qu'il assassine un de

ses meilleurs ami, le milliardaire Sam Millford (Bernard Lee, M dans les **James Bond**). Un mot-clé (San Luca De Bernada, ben oui), et il devient la marionnette de ses kidnappeurs. Mais Wilde devine le stratagème et met tout en œuvre pour que son ami échappe à leur contrôle.
Les liens affectifs qui unissent Brett et Danny apparaissent évidents dans cet épisode parfois émouvant, notamment quand Sinclair ne sait plus trop où il en est et se demande vraiment si c'est lui ou un sosie qui a tenté de tuer Wilde. Le petit côté psychédélique du look n'est pas sans rappeler l'esprit d'autres séries ITC comme ***Le Prisonnier*** ou ***Les Champions***. Un épisode sérieux au scénario sophistiqué qui se termine quand même par un gag. L'explication d'une des plus foireuses méthodes de drague : le truc de l'œuf. Une méthode très salissante et pas vraiment efficace.

## 10 - UN ENCHAINEMENT DE CIRCONSTANCES

Jeu de mots dans le titre puisque c'est l'enchaînement malencontreux d'un mystérieux attaché-case au poignet de Danny qui provoquera une tonne de circonstances détonnantes. Danny et Brett picniquent dans la campagne anglaise. Chacun à sa façon : Wilde dort à la dure à même le sol tandis que Sinclair est confortablement installé dans une tente tout confort. La classe ! Préférant la pêche à un luxueux petit déjeuner offert par Brett, Wilde part au petit matin au bord du lac. Il rencontre sur son chemin un agent secret à l'agonie. Avant de s'éteindre, l'espion lui enchaîne au poignet avec des menottes un attaché-case contenant d'importants documents. Les services britanniques sont prêts à tout pour récupérer la mallette. De même qu'un certain Franz Schubert (sic) dont les intentions sont beaucoup moins pacifiques. Une gigantesque chasse à l'homme s'organise pour retrouver Danny qui ne sait pas encore que le contenu de la mallette est tout ce qu'il y a d'explosif.
On nage en plein **James Bond**. D'ailleurs pour bien appuyer la référence, les scénaristes dissimulent dans une fausse mallette retrouvée par les agents britanniques toute la collection des aventures de 007 en édition de poche. Un des épisodes les plus riches et les plus drôles de la série, où Danny Wilde passe même pour l'ennemi public numéro 1. Astucieusement écrit par Terry Nation, le ressort du récit est basé sur le contenu de l'attaché-case. Le public sait qu'il contient une bombe capable de se déclencher à tout moment mais pas Danny. D'où des situations à la fois très tendues et cocasses où l'Américain martyrise la mallette, la balance, la frappe à terre, lui parle et prend même une douche avec elle. De là à parler d'idylle...

## 11 - UN RÔLE EN OR

Un épisode qui se déroule presqu'essentiellement dans l'une des demeures de Lord Brett Sinclair, le domaine de Grands Feuillages. L'Anglais découvre au hasard d'une facture que des inconnus se sont introduits dans la propriété laissée à l'abandon depuis plusieurs années pour la retaper et s'y installer, et, en se rendant discrètement sur place, qu'ils sont à la recherche d'un sosie de Brett Sinclair. Evidemment, le Lord court à l'agence de casting et n'a aucun mal à se faire embaucher. Contraint de jouer son propre rôle dans sa propre maison, Sinclair lève progressivement le voile sur les intentions de John Hassocks et Melanie Sadler, les intrus. Ceux-ci ont invité le premier ministre de la Zandie, intime de Brett, pour lui soutirer l'exploitation nationale des mines de nickel. Pendant que Brett s'applique à imiter les tics de l'aristocratie (une belle auto-caricature), Danny fait le con, comme toujours, et réussit à lui voler la vedette en endossant la défroque de Gregor, un majordome d'origine hongroise. Ses ruses pour échapper aux sbires du méchant Hassocks sont assez impayables. La confrontation finale débouche sur une bagarre où les armes familiales (épées, hallebarde) remplacent les coups de poings dans la face et de genou dans les parties généralement d'usage. A noter que Brett parvient pour une fois à se débarrasser de Danny pour trinquer au coin du feu avec la belle Mélanie.





**Pour aider Brett, Danny se métamorphose en Gregor, un majordome hongrois (Un Rôle en Or).**

**Ci-Contre : Melanie Sadler (Rosemary Nicols) s'interroge dans Un Rôle en Or : ce sosie ne serait-il pas le vrai Lord Brett Sinclair ?**

## 12 - L'HÉRITAGE OZEROV

Genève est le lieu d'une rencontre insolite, celle des héros avec la Duchesse Ozerov, une dame âgée, noble russe, à qui les autorités contestent la possession d'un coffret de bijoux à la valeur inestimable. Pour sauver ses richesses, elle doit prouver qu'elle s'est mariée, il y a longtemps, la petite bourgade de Godinska avec le prince Ozerov. Le professeur William Ganguin, historien de la famille Ozerov, a établit un lien mystérieux entre le nom de la duchesse et celui de Brett, qui permettrait à Sinclair de témoigner. Mais Ganguin est assassiné alors qu'il se rend au château des Ozerov, muni des documents nécessaires. Brett et Danny reprennent l'enquête à zéro, ou presque. Car Sergei, le neveu de la duchesse, se montre hostile à leur égard...
Un personnage émouvant, une belle histoire, les décors grandioses du château... D'une bonne tenue technique, **L'Héritage Ozerov** n'en traverse pas moins de longs tunnels dialogués où Brett et Danny jouent les utilités. En fait, cet épisode est surtout l'occasion pour Tony Curtis de prouver qu'il manie bien l'épée, puisqu'il croise le fer par deux fois avec Sergei, et sans doublure. On imagine que ce n'est pas une idée des scénaristes, mais bel et bien un caprice de la star !

■■■



**Pour une fois sérieux, concentré et appliqué, Danny croise le fer avec le méchant Sergei dans L'Héritage Ozerov.**

## ROBERT S. BAKER : le père-fondateur

Robert S. Baker mène parallèlement deux carrières : l'une à la télévision, l'autre au cinéma. A la télévision, il triomphe en produisant les 71 épisodes en noir et blanc, et en en réalisant quatre, de la série *Le Saint* dans laquelle Roger Moore incarne l'illustre boy-scout de Leslie Charterie, Simon Templar. Associé avec sa vedette au sein de la société *Bamore*, il enchaîne sur 47 autres épisodes en couleurs. C'est en croisant le grand manitou de la télévision britannique dans une soirée que Robert S. Baker vend le projet d'*Amicalement Vôtre*. Le lendemain de cette rencontre, il se trouve dans le bureau du vénérable entrepreneur d'images, un gros dossier sous le bras. *Le Saint* étant un triomphe, Robert S. Baker n'éprouve aucune difficulté à convaincre ce même interlocuteur de financer *Amicalement Vôtre* à la production duquel Roger Moore s'associe sous la bannière de la firme *Tribune Productions*. Egalement initiateur de la série *The Gideon's Way*, Robert S. Baker se taille une belle réputation de spécialiste éclairé du fantastique gothique en plein âge du genre dans les sixties. En compagnie de Monty Berman, qu'il rencontra du temps de sa présence au service cinématographique des armées durant la Deuxième Guerre Mondiale, il produit d'abord deux œuvres majeures, réputées, à l'époque, pour leur violence et leur caractère macabre. Ce sont **Le Sang du Vampire** (1958) d'Henry Cass, et **L'Impasse aux Violences** (1959) de John Gilling. Dans le premier, le docteur Callistratus, un faux vampire en fait atteint d'une maladie du sang, règne sur un asile d'aliénés criminels et se livre à des opérations plus proches de la torture que de la recherche médicale. Dans le deuxième, des voleurs de cadavres vident des sépultures pour alimenter les expériences d'un médecin avant-gardiste. Fort du succès international de ces deux films et de leur sulfureuse réputation, Robert S. Baker et Monty Berman se lancent eux-mêmes dans la mise en scène d'un film fantastique. Il s'agit de **Jack l'Eventreur** (1959), l'une des meilleures reconstitutions à l'écran des meurtres de prostituées qui ensanglantèrent Whitechapel au début de ce siècle. Ce **Jack l'Eventreur** acquiert rapidement l'aura d'un film culte, d'autant que les deux cinéastes n'y vont pas avec le dos de la cuillère dans la description graphique des assassinats. Dans un registre éloigné, le film d'aventures, Robert S. Baker et Monty Berman exposèrent un goût pour la violence identique, pimentée d'une solide dose d'érotisme, d'une séquence orgiaque censurée dans de nombreux pays.

L'association de Monty Berman/Robert S. Baker se traduit par une poignée d'autres titres, généralement des polars et des films d'aventures de facture classique (**Blackout, 13 East Street, L'Ennemi invisible, Le Secret de Monte-Christo**...). Aujourd'hui, Robert S. Baker, âgé de 78 ans, n'entend pas prendre une retraite méritée. Du *Saint*, il compte tirer un film de long métrage après avoir déjà préalablement exhumé Simon Templar sous les traits falots de Ian Ogilvy dans la série. Et *Amicalement Vôtre* pourrait bien repartir sous forme de série télé. Sans Roger Moore, ni Tony Curtis.

■ M.T. ■

■■■

### 13 - LE LENDEMAIN MATIN

Petit voyage en Suède. Sinclair se réveille avec une gueule de bois monstrueuse dans un hôtel luxueux de Stockholm et ne se souvient pas trop de ce qu'il a fait la veille. Le problème, c'est qu'il ouvre les yeux avec une alliance à son doigt et une belle Suédoise à ses côtés. Danny arrive en catastrophe à Stockholm pour constater les dégâts. Mais, même s'il subodore l'arnaque, il n'y peut rien, son pote est bel et bien marié. Enfin, c'est ce qu'affirment les papiers de la mairie de Stockholm. Qui est Kristin, l'épouse de Brett ? Que cherche-t-elle ? Sinclair est-il réellement tombé amoureux ? Ou est-il victime d'une gigantesque escroquerie ?
Un épisode mineur qui joue sur le romantisme. L'histoire d'amour de Sinclair avec sa belle Suédoise paraît crédible. Mais on retiendra surtout de ce **Lendemain Matin** une belle poursuite voiture/avion, la veste en croco brillante bien kitsch de Wilde et l'étonnante détermination de ce dernier à vouloir préserver le célibat de son ami. A noter aussi la participation de Catherine Schell qui interprète Kristin Hansen, la femme de Sinclair. Schell sera plus tard Maya, l'extraterrestre caméléon de *Cosmos 1999*.

### 14 - UN RISQUE CALCULE

A peine arrivé à l'aéroport de Londres, une jolie blonde se précipite sur Danny Wilde pour l'embrasser goulûment. Elle se trompe d'homme. Confondu avec un certain Lomax, malfaiteur de haut standing, Danny doit jouer le jeu, sous peine d'être mis hors circuit par un homme particulièrement suspicieux. Pendant ce temps, des policiers questionnent le vrai Lomax. Heureusement pour l'usurpateur involontaire d'identité, le chef du gang, heureux de collaborer avec un malfrat de ce calibre, se montre assez crédule. Malgré ses ruses, Danny ne parvient jamais à se défaire de ses "complices". Lui et Brett Sinclair sont même contraints de participer à l'attaque d'un avion chargé d'or sur une base militaire américaine...
Morale de cet épisode mis en images par Gerald Mayer : les militaires US sont des crétins, les grandes blondes dansant dans les boîtes de nuit des imbéciles (la Sophie qui craque sur Danny gobe tout, y compris le fait qu'il est l'auteur de "Guerre et Paix") et les jumelles des coquines raffolant des hommes mûrs. A défaut de Danny, l'une d'elles se contenterait d'ailleurs du juge Fulton, très flatté...



Danny se prépare comme il peut pour dévaler les pistes suisses, mais une Duchesse russe le privera bientôt de vacances (L'Héritage Ozerov).

### 15 - UNE RANCUNE TENACE

Brett Sinclair se relance dans la Formule 1. Après quelques tours de circuit, lors des essais, il échappe une première fois à la mort. Les tentatives d'assassinat se multiplient ainsi que les menaces à base de petit cercueil et de couronne mortuaire. Danny joue les gardes du corps alors qu'une journaliste lui colle au train, avertie par une lettre anonyme d'un prochain championnat truqué... Qui est derrière tout ça ? Un certain Jenkins, soucieux de venger son frère, coureur automobile, atrocement brûlé dans un accident voici quelques années. Le vengeur tient Brett Sinclair pour responsable de l'état végétatif de son jumeau...
Réalisé par Peter Medak (**Romeo is Bleeding**), **Une Rancune Tenace** s'offre une étonnante séquence noir & blanc de bagarre, parodie des bastons de films muets menée au rythme trépidant d'un piano de bastringue ! Parmi les seconds rôles, un homme de main très maladroit, parfumé à l'eau de cologne bon marché et royalement rétribué 20 livres sterling pour casser un ou deux os à Brett Sinclair !

### 16 - LE MOT DE PASSE

Une satire des films d'espionnage qui fleurissent à l'époque. Pour avoir involontairement prononcé un mot de passe durant son entrée au casino de Brighton, Danny gagne 50.000 livres sterling, argent qui devait servir à payer des taupes soviétiques en activité sur le territoire britannique. Il est aussitôt pris en chasse, sa chambre d'hôtel dynamitée tandis que Brett succombe... à l'effet d'un puissant somnifère ! L'Intelligence Service lui offre de collaborer alors que la ravissante "Section 9" l'emmène dans un train pour un rassemblement d'espions particulièrement typés... Au finish, on se croirait dans **To Be or not to Be** d'Ernst Lubitsch ou dans un Marx Brothers, avec des "Camarades !" généreusement scandés par Danny afin de stimuler le patriotisme de ses interlocuteurs et, surtout, masquer la méprise ! Un épisode drôle d'un bout à l'autre, surtout lorsque Brett Sinclair, déguisé en laveur de carreaux, bassine ses ravisseurs avec d'interminables histoires de famille, et que Section 9 partage la souffrance de Danny Wilde à fréquenter des palaces, conduire des voitures de sport, porter des vêtements coûteux... Une vraie torture morale pour un agent du KGB digne de ce nom !

### 17 - LE COMPLOT

Un épisode politiquement très engagé, libéral. Face aux mouvements contestataires qui gagnent le pays et à la faiblesse du gouvernement, Lord Croxley organise un coup d'état au cours d'une soirée politique télévisée où, sous prétexte de l'assassinat du premier ministre, des mesures autoritaires seraient aussitôt prises par les fascistes. Danny Wilde et Brett Sinclair découvrent le pot aux roses après être tombés sur le cadavre d'un



Brett grimé en laveur de carreaux et Danny dans le petit monde de l'espionnage (Le Mot de Passe).

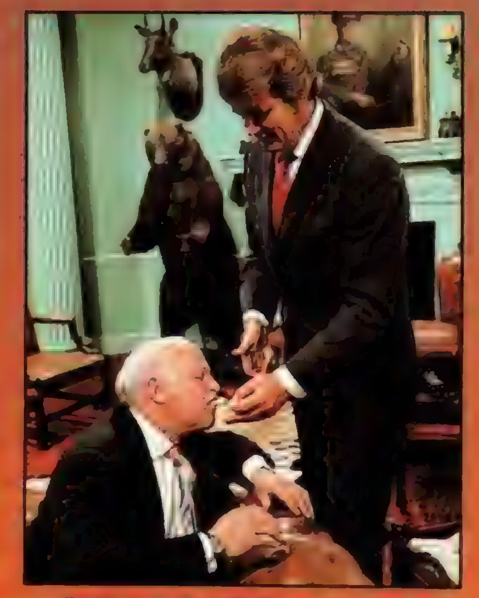


**Danny Wilde sonné comme souvent il l'est dans une série généreuse en bosses** (Le Complot).

journaliste réputé. En cas de succès, Lord Croxley, entouré de son gouvernement virtuel, mènerait une politique répressive, surtout à l'encontre des étudiants et autres beatniks...
Devant et derrière la caméra, malgré les rebondissements d'un scénario feuilletonnesque où les deux héros se cachent sous la table, derrière les rideaux, Roger Moore prend position. Il laisse la démocratie s'exprimer, ce qui vaut à Danny, en guise de happy-end, un brunch copieux et traditionnel avec le "prime minister". Mais les sandwichs aux concombres ne flattent pas vraiment sa panse d'américain.

## 18 - FORMULE À VENDRE

La découverte du squelette d'un scientifique dans son avion met Brett Sinclair et Danny Wilde dans une situation délicate ; ils sont désormais en possession d'une formule très convoitée. Celle d'un carburant à très bas prix capable de se substituer à l'essence du jour au lendemain. Un trust pétrolier fait une offre aux deux amis, suivis de peu par un industriel concurrent, ancien associé du défunt et une poignée d'agents soviétiques selon lesquels le disparu aurait promis sa découverte au monde communiste. Mais l'un des candidats use de moyens peu orthodoxes en kidnappant Danny. Toutes les manœuvres sont bonnes afin de faire main basse sur la formule, y compris d'envoyer à Wilde et Sinclair de fausses filles du scientifique, jusqu'au moment où débarque de Paris la vraie (et jolie) Carla Wilkes.
Morale de **Formule à Vendre** : les industriels sont des bandits pour qui tous les coups sont permis. Pourchassant les ravisseurs de Danny, Brett use d'un véhicule qui aurait fait fureur dans un épisode de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** : une fusée publicitaire conduite prudemment (à 10 km/h) par une délicieuse représentante en savonnette. Une fois de plus, Roger Moore officie devant et derrière la caméra.



**Brett et le Juge Fulton : une pose cigarette avant les étincelles d'usage** (Formule à Vendre).

## 19 - UN PETIT COIN TRANQUILLE

Avec **Regrets Eternels**, l'épisode le plus culte de la série. Mis en scène par James Hill (**Sherlock Holmes contre Jack l'Eventreur**), il donne à Danny Wilde des envies de jours paisibles dans une masure perdue au fin fond de la campagne anglaise, au milieu des terres du châtelain Rupert Hatherway. Ce dernier offre au nouveau propriétaire une forte somme contre la ruine, avant de recourir à des méthodes plus radicales... Hatherway a tout intérêt à ce que la bicoque réputée hantée (un stratagème pour maintenir les autochtones à distance) demeure en l'état car, dans ses combles, se dissimule une fabrique de faux billets...
Un cadavre dans un puits, des souterrains sinistres, des inconnus encagoulés, des lueurs derrière des fenêtres opaques... James Hill la joue décorum fantastique gothique. Mais l'intérêt principal réside dans la confrontation de Danny Wilde, rêvant d'une coquette résidence secondaire, avec la maisonnette de ses rêves qu'il retape de la cave au toit. On croirait Buster Keaton affrontant des éléments qu'il ne peut maîtriser. Dans **Un Petit Coin Tranquille**, une lézarde mesquine ruine les efforts du bricoleur américain.

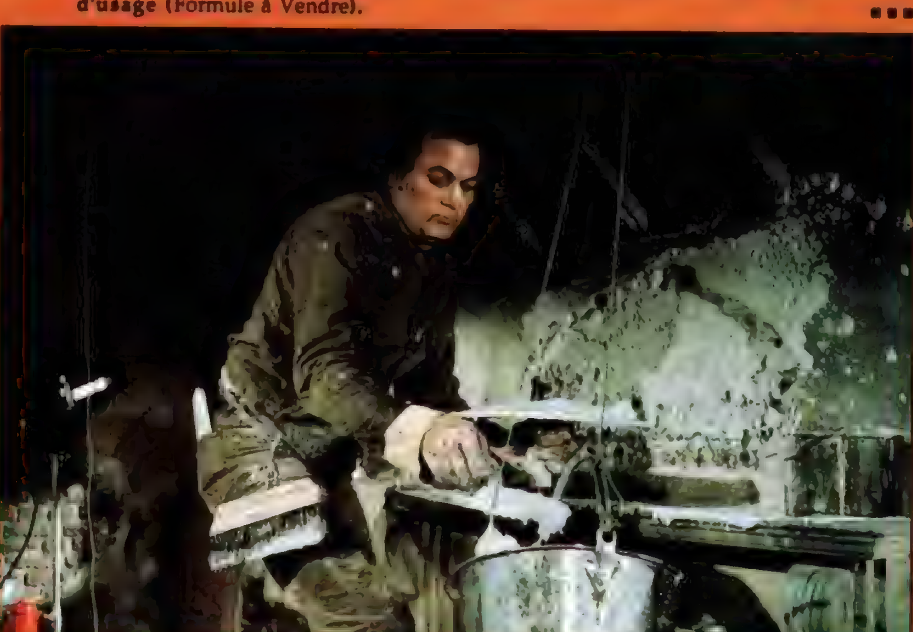
## 20 - L'UN ET L'AUTRE

Pour récupérer une preuve qui permettrait de mettre derrière les barreaux un businessman corrompu, Wilde est obligé de se faire passer pour Sinclair lors d'une vente aux enchères. Débarquant au milieu de la vente, Sinclair est donc contraint de se faire passer pour Wilde. Imbroglio vaudevillesque cocasse pour ce drôlissime épisode. Dommage que l'intrigue, assez basique, ne soit pas à la hauteur. On ne sait pas vraiment après quelle preuve courent les deux compères, ni quels sont les crimes de l'homme d'affaire pourri que cherchent à stopper nos amis. Le scénario privilégie donc l'échange de personnalité. Cela donne à Roger Moore et Tony Curtis l'occasion de s'en donner à cœur joie en s'imitant l'un l'autre. Petite curiosité pour les fans de séries TV, l'un des participants de la vente n'est autre que Patrick Newell, l'inoubliable interprète de Mère Grand dans ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***.

## 21 - DES SECRETS PLEIN LA TÊTE

**Des Secrets plein la Tête** pourrait tout aussi bien s'intituler "Danny et Brett rencontrent le Prisonnier". Felix Meadowes est un des plus vieux amis de Sinclair, ainsi que le meilleur espion du monde. Mais Meadowes a décidé de démissionner et d'écrire ses mémoires. Un ouvrage que Britanniques, Américains et Russes aimeraient vraiment bien s'approprier. Les Anglais demandent à Lord Sinclair de négocier les droits avec son ami d'enfance tandis que la CIA propose à Danny de s'approprier l'œuvre. Les deux amis rivalisent

■■■



**Danny en plein travail de rénovation d'une bicoque sournoise** (Un Petit Coin Tranquille).

## BRETT ET DANNY : amoureusement vôtre ?

Les paires masculines, on connaît. Je ne parle pas d'emblée des couilles, mais j'y viendrai. Laurel et Hardy, Starsky et Hutch, Crockett et Tubbs, Placid et Muzo... La question "homo or not homo ?" plane souvent sur les teams mâles comme l'épée sur la tête de Damoclès : où s'arrête l'amitié, où commence l'amour ? On doute plus ou moins. Et plutôt plus que moins avec **The Persuaders**, dont le titre français cherche à légitimer au nom de l'amitié les rapports parfois suspects entre Danny Wilde et Brett Sinclair. Si le millionnaire américain et le Lord anglais représentent pour beaucoup une image idyllique du séducteur, c'est normal. Parce qu'ils ne désiraient justement pas qu'on s'interroge sur les moeurs des deux héros, les instigateurs de la série ont usé de tous les subterfuges pour en faire des hommes à femmes, pouvant claquer des doigts pour disposer d'une armada de soubrettes et autres hôtesses de l'air. Le fantasme de base de l'hétéro queutard, du dragueur impénitent, relooké multi-dollars et aristocratie. La grande classe !

Mais ce maquillage grossier camoufle mal une relation de dépendance presque maladive. Dans le couple Brett/Danny, la femme est soit un exercice de style (on fait la cour sans lendemain, pour faire comme si), soit un objet de convoitise qui débouche sur des scènes de jalousie. Quand Danny lève une conquête, Brett rapplique et casse le coup : "Danny, rentre à la maison !". Bien sûr, l'inverse se vérifie également. Pire, dans l'épisode **Minuit moins Huit Kilomètres**, Brett flirte au clair de lune avec la photographe Sidonie (Joan Collins). Mais le baiser furtif laisse place à un cri d'angoisse : "Mais où est Danny ?" s'inquiète le Lord. Trouver dans cette réplique un fort relent de culpabilité adultère n'est pas faire preuve de mauvais esprit ! Les épisodes se terminent souvent sur Brett et Danny, plantés là par la guest-star féminine dont le départ brutal n'est jamais choquant : il n'y a pas de place pour une femme entre les deux compères. Les pointilleux trouveront évidemment ce qu'il faut de contre-exemples pour se rassurer sur leur virilité hétéro. Ils n'auront pas les couilles (je l'avais bien dit) d'avouer qu'**Amicalement Vôtre** est l'ancêtre de **L'Amour du Risque**. S'il n'y a pas photo niveau sexe entre Jonathan et Jennifer, on s'interroge sur Brett et Danny : qui est la femme ?



Cherchez la femme !

■ V.G. ■

■ ■ ■

donc pour obtenir le livre de Meadowes. Il sont rejoints par les deux ex-femmes de l'espion, un agent du KGB, un éditeur et un mystérieux tueur, tous également intéressés pas les souvenirs de l'espion. La petite troupe se retrouve dans la propriété de campagne de Sinclair...

Un épisode hésitant entre le vaudeville et l'histoire d'espionnage sérieuse. Le personnage de Meadowes évolue en même temps que l'histoire. Au départ, il a tout du pathétique soldat sur le retour, ecoeuré par la guerre froide ; la fin le montre en requin attiré par le profit. Comme si Peter Yeldham, le scénariste, n'avait pas trop su quoi faire de son idée. A ce propos, l'épilogue est significatif. La conclusion a tout simplement l'air d'une fin bâclée, ajoutée après le tournage. On retiendra donc surtout de cet épisode l'affrontement Sinclair/Wilde qui tourne à l'amicale joute humoristique.



Le cousin Archie (Terry Thomas, au centre), une calamité et un tire-au-flac (Entre Deux Feux).

### 22 - L'ENLEVEMENT DE LISA ZORAKIN

Lord Brett Sinclair et Danny Wilde se heurtent à un étrange enlèvement pour une rançon d'un demi-million de dollars. La kidnappée : Lisa, la fille d'un puissant industriel dénué de tout scrupule, Zorakin. Il s'avère que Lisa est, dans un premier temps, autant complice qu'otage, le cerveau de l'enlèvement étant Michel, l'écrivain fauché avec qui elle souhaite se marier contre l'avis de son père. En fait, Lisa est bernée par son prétendu amoureux ! Pendant ce temps, Danny, soupçonné du rapt par Zorakin, et Brett souffrent le martyre pour convoyer la jeune femme très peu désireuse de retrouver son paternel !

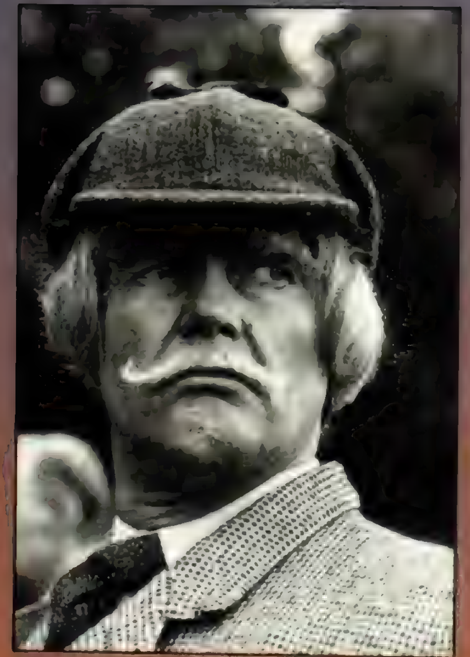
Une histoire à tiroirs mise en images par le vétéran Leslie Norman, une histoire qui permet surtout à une frêle petite jeune femme de malmener les compères à qui elle ne cesse de fausser compagnie et de mettre la vie en danger. Lorsque, dans un monologue enflammé, Zorakin propose successivement la main de son héritière à Danny Wilde et Brett Sinclair, ces derniers se dérobent comme par magie. Le mot "mariage" pousse immanquablement ces deux célibataires invétérés à la fuite.



Danny et l'Oncle Lance (William Rushton) avant que celui-ci ne boive la tasse (Regrets Eternels).

### 23 - REGRETS ETERNELS

L'un des épisodes les plus marquants de la série, un mini-culte à lui seul, celui qui marie le mieux l'humour noir aux facéties de









**Regrets Eternels : un grand show Roger Moore tout à tour grimé en Général Randolph Sinclair Strathers, en Amiral Horathio Sinclair Hawkins et en Lady Agatha. Clin d'œil final : Tony Curtis en Tante Sophie.**

Danny Wilde et Brett Sinclair. Dans la grande tradition british de **Noblesse Oblige**, Roger Moore se prête ici, sous la direction experte de Sidney Hayers, au jeu des postiches. Grimé, il incarne donc l'Amiral Horatio Sinclair Hawkins (au pied très peu marin), Lady Agatha (une vieille fille sourde comme un pot), le Général Randolph Sinclair Strathers (qui aura dynamité une garnison allemande... six mois après la fin de la Guerre !)... Les deux hommes disparaissent dans des circonstances dramatiques. Mais ce sont pas les seuls membres de la famille Sinclair à rejoindre prématurément le caveau des ancêtres : le cousin Onslow grille en grattant sa guitare électrique, le rubicond cousin Lance boit une tasse fatale dans une cuve de vin en cours de fermentation et l'Oncle Auguste, virtuose de la cornemuse et de la panse d'agneau farcie, réceptionne brutalement la lourde porte de son manoir. Le caveau se remplit, le croque-mort se frotte les mains en complotant avec l'assassin, fébrile à l'idée de revêtir l'hermine et la couronne de l'héritier en phase d'intronisation...

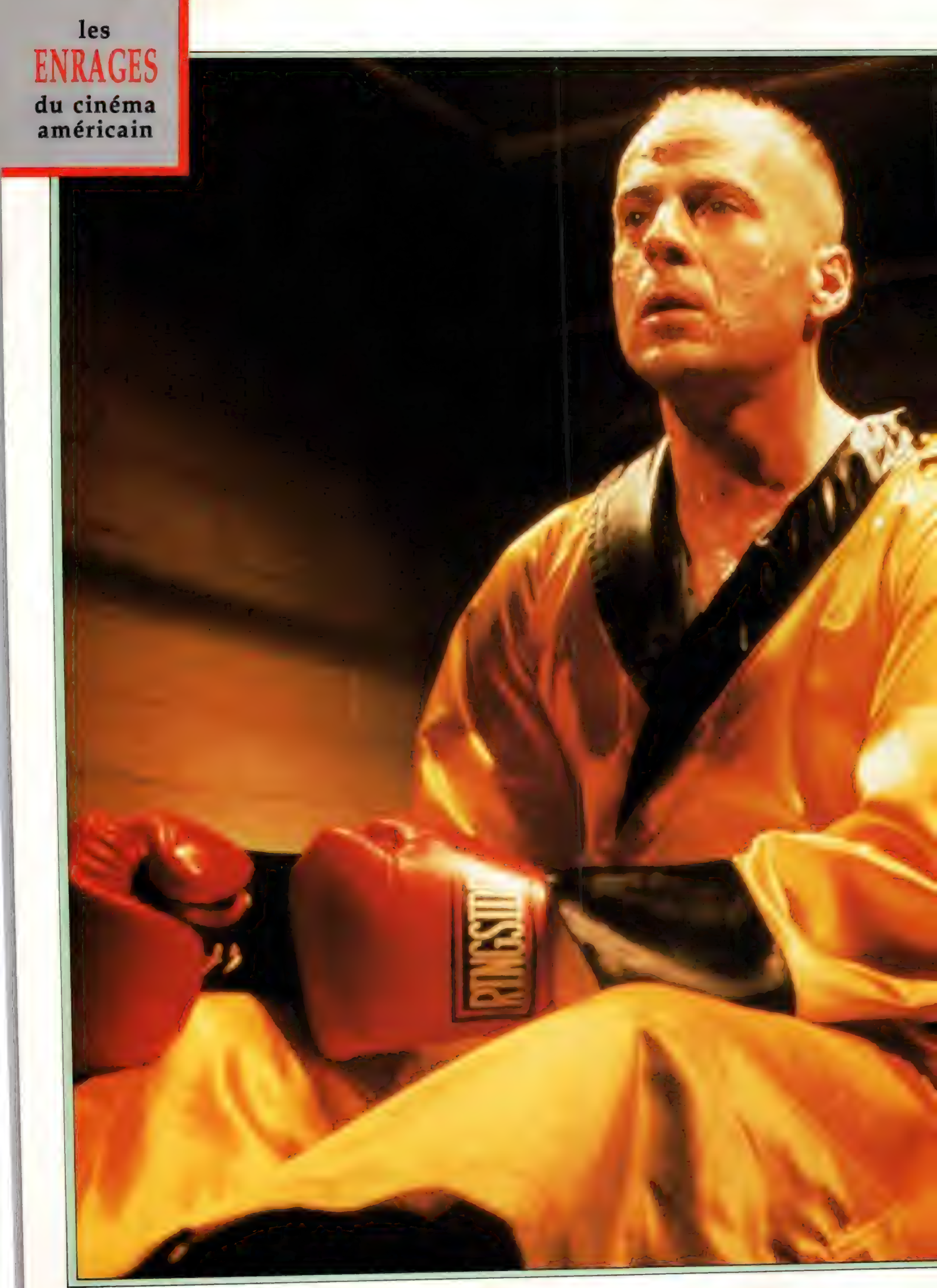
Vibrant portrait de la famille Sinclair : un long chapelet d'excentriques, de fous, de mythomanes sympathiques, un tantinet décadents... La blonde cousine Kate et Brett apportent un trait de normalité à cette cour des miracles aristocratique. On rit beaucoup à **Regrets Eternels**, à ses répliques savoureuses ("Avoir un porte-feuille si gonflé et finir à plat", "J'ai dit que son vin manquait un peu de corps, mais là tout de même" dixit Danny Wilde contemplant le cadavre flottant du cousin Lance...), à un Roger Moore sur les traces de Alec Guiness, le caméléon de **Noblesse Oblige**. Danny Wilde, quant à lui, fait des œillades à la belle cousine Kate.

## 24 - ENTRE DEUX FEUX

L'ultime segment de la série dans lequel Leslie Norman met en scène un des membres les plus facheux de la famille Sinclair : le cousin Archibald Sinclair Beauchamps, alias Archie. Pingre (il offre généreusement une poignée de main au paysan qui l'a transporté avant de lui refiler un ticket de loterie), couard, maladroit, c'est une plaie, une caricature d'aristocrate à laquelle Brett tente de se soustraire. En vain. Lui et Danny doivent donc composer avec Archie dans la poursuite d'un traître des services secrets en passe de vendre les plans du système de défense de l'Otan à une puissance étrangère. Sous la pression du Juge Fulton, Brett doit se faire passer pour la taupe soviétique, ce qui lui vaut d'en découdre avec le KGB, dont les émissaires redoutent le froid de l'hiver sibérien des goulags, et l'Intelligence Service représentée par une jolie blonde. Reste que les méthodes des soviets prennent le contre-pied des tortures décrites par John LeCarré dans ses romans : Brett Sinclair est cuisiné par une belle attachée culturelle usant de champagne et de baisers pour le convertir. Le sauveur Danny a, d'ailleurs, le plus grand mal à arracher son ami des mains de son "bourreau".

Attraction principale d'**Entre Deux Feux** : le cousin Archie interprété par le comique Terry-Thomas. Aussi gauche, radin et pleutre soit-il, Archie tire finalement la couverture à lui. Il empoche l'argent de la transaction et détourne l'espionne Claire, laissant Brett et Danny tétanisés !

■ Cyrille GIRAUD ■



# PULP FICTION

**Les fans de *Reservoir Dogs* n'ont pas à s'en faire. *Pulp Fiction* est bien plus que le film qu'ils attendent. Une expérience hallucinante qui remet en vedette le cinéma de genre, le vrai polar. Pourtant, à Cannes, Tarantino n'a pas rallié tous les suffrages. Il faut dire qu'il n'est pas forcément bien vu de prendre son pied dans les salles cannoises !**

"*Je ne m'attendais pas à gagner la Palme d'Or. Je ne m'attends à gagner aucun prix. Je ne fais pas des films qui réunissent. Je fais des films qui divisent les gens*". Quentin Tarantino ne croyait pas si bien dire en sortant ce petit speech après avoir reçu sa palme. Devant les portes du bunker à Cannes, après les projections de **Pulp Fiction**, c'était la guerre de tranchées entre amateurs et détracteurs du film. Ici même, à *Impact*, la discorde fait encore des dégats. Pourtant, tous, qu'ils aiment ou pas le film, se félicitent de sa victoire à Cannes. Et pas seulement parce que Tarantino est un personnage formidable. **Pulp Fiction** a, comme l'a écrit *Libération*, "réveillé les morts". C'était le seul film à polémique, le seul à donner un vrai plaisir cinématographique immédiat, que même ses plus grands détracteurs ne renient pas, même s'ils s'empresseront d'ajouter que ce n'était que par moments. **Pulp Fiction** est un "putain de film". Personne ne dira le contraire.

Les "Pulp" sont des magazines bon marché qui fleurissaient dans les années 30-40. On y trouvait des tas de nouvelles policières avec des personnages ultra-caricaturaux et des situations foncièrement "cliché". Tarantino est un fan de toujours de ces publications bas de gamme. Avant **Reservoir Dogs**, il envisage d'en faire une série de courts-métrages. Il écrit des scénarios, demande même à son pote Roger Avary d'en pondre un. Mais le projet tombe à l'eau. Quand il refait surface quelques années plus tard, Tarantino décide de fondre les multiples histoires en une seule. De fait, **Pulp Fiction** devient une sorte de point limite du cinéma de genre. Un film forcément référentiel (comment pourrait-il en être autrement puisqu'il a pour titre un genre ?), mais en même temps incroyablement audacieux et novateur. **Pulp Fiction** puise dans tout. Dans le même temps, il ne ressemble à rien que l'on ait déjà vu. Tarantino a divisé son film en plusieurs segments, plusieurs intrigues liées entre elles sans vraiment l'être, plusieurs histoires qui s'imbriquent les unes dans les autres et qui, d'une étrange façon, aboutissent à une improbable unité. Plusieurs récits où le réalisateur laisse se balader des personnages qui se passent un invisible témoin et reprennent successivement le relais d'une linéarité qui n'a rien de logique, mais qui est rendue d'une limpidité infaillible par le phénoménal talent de conteur d'histoires de Tarantino.

Le personnage "fil rouge" du film est Vincent Vega (Travolta), petite frappe stupide mais sympa, qui aurait très bien pu faire partie de la bande des casseurs de **Reservoir Dogs**. Il est le héros de deux des histoires, et se contente d'apparaître dans les autres. Dans la jungle bigarrée qui sert d'univers à **Pulp Fiction**, on trouve un boxeur corrompu au grand cœur, un "nettoyeur" très classe, un parrain et son épouse portée sur la dope, une adepte du piercing, un tueur prêcheur, une mignonne petite française, un commerçant et un "biker" sado-maso, un couple braqueur... Tarantino entraîne toute cette faune dans d'incroyables histoires d'attaché-case mystérieux, de braquage de restaurant, de coup de feu qui part tout seul, de montre en or, de viol de caïd, de cavale meurtrière... Comme **Reservoir Dogs**, **Pulp Fiction** est d'une richesse et d'une densité impressionnantes. A tous les niveaux. Les acteurs s'éclatent, poussant tellement leurs personnages vers la caricature qu'ils en deviennent authentiques et touchants. Les monologues de Vega, Jules, Pumpkin et consort sonnent comme une musique fascinante et franchement drôlatique. La mise en scène est ébouriffante, fourmillante d'hommages, de trouvailles, d'idées neuves. Tarantino a réalisé le premier film de genre prenant racine dans d'autres films culte. Ne se gênant pas pour imposer son propre style : au deuxième film, on reconnaît déjà sa patte. Et ça, même ceux qui détestent **Pulp Fiction** ne peuvent le contester.

■ **Didier ALLOUCH** ■

■ *Butch (Bruce Willis), un boxeur qui vit dangereusement. Il refuse de s'allonger et part avec le magot* ■

# interview : Quentin TARANTINO

En deux films, Tarantino est devenu le chef de file d'une toute nouvelle génération de cinéastes américains, ceux qu'on appelle ici les enragés. Quand on écoute parler Tarantino, on a l'impression d'être dans une des scènes de cafétéria qui ouvrent ses deux premiers films. Il parle de ses acteurs, des *McDonald's* et de Madonna comme Harvey Keitel et sa bande le faisaient dans **Reservoir Dogs**, comme Bunny et Pumpkin discutant de l'opportunité de cambrioler un restaurant dans **Pulp Fiction**. Avec passion. Quatre heures après cet entretien, le plus vieux des enragés d'Hollywood, Clint Eastwood, remettait à Cannes la Palme d'Or à Quentin Tarantino. Et si c'était là un passage de témoin ?



■ *Réalisateur, Quentin Tarantino aime aussi faire l'acteur. Il retrouve dans* ***Pulp Fiction*** *son partenaire de* ***Reservoir Dogs****, Harvey Keitel (dans le rôle de The Wolf)* ■

**Comment est né Pulp Fiction ?**

J'avais deux histoires en tête, et pas vraiment envie de faire un film pour chacune d'elles. Au contraire, je voulais ajouter un autre segment et construire une sorte de triptyque où les histoires s'imbriqueraient les unes dans les autres. Une sorte d'anthologie policière, comme un recueil de nouvelles cinématographiques avec une interactivité entre les histoires. Le but était que les trois histoires se fondent dans un scénario et que les personnages flottent d'un récit à l'autre. J'aurais pu faire trois films avec les trois histoires de **Pulp Fiction**, mais c'était un tel plaisir de jouer à fond sur cette déstructuration du récit. Je me sentais comme un romancier se permettant des tas de libertés avec ses personnages. Un écrivain peut très bien faire réapparaître des personnages qu'il a créés auparavant. Et dans des livres qui n'ont rien à voir avec les précédents. Pour un scénariste, c'est plus difficile. D'abord, il existe un gros problème de droits. Par exemple, on ne peut réutiliser dans un film *Warner* des personnages créés pour un film *Paramount*. C'est pour cela que je me suis assuré la paternité légale de tous les personnages de **Pulp Fiction**. Non pas que j'aie forcément envie de faire un jour un **Pulp Fiction 2**, mais je veux pouvoir me resservir de mes personnages, explorer de nouveaux les univers de Bunny et Pumpkin, ou partir avec Jules et Vincent. Je pourrais même songer à un film entièrement centré sur Mia. Ce serait cool de refaire un bout de chemin avec eux.

**Comment les gens de Miramax, vos producteurs, ont-ils réagi en découvrant la structure étrange du scénario de *Pulp Fiction* ?**

Ils ne m'ont jamais posé le moindre problème. Harvey Weinstein, l'un des deux boss de *Miramax*, a surtout aimé la fin. Il a apprécié le fait que **Pulp Fiction** se termine par une "happy end". J'ai eu beau lui expliquer que ce n'était pas tout à fait exact, rien n'y a fait. Pour mes producteurs, **Pulp Fiction** se termine donc bien ! Weinstein a lu le scénario dans un avion. Il s'est arrêté à la moitié et a appelé un de ses producteurs exécutifs pour lui dire qu'il n'avait jamais rien lu d'aussi drôle et qu'il était prêt à signer. On a donc signé avant même qu'il ait fini de lire le script.

**Vous rendez-vous compte qu'en faisant de *Pulp Fiction* un film largement référenciel, vous vous exposez aux mêmes critiques que celles vous reprochant d'avoir volé des scènes entières au film de Hong Kong *City on Fire* pour *Reservoir Dogs* ?**

Et alors ? J'adore **City on Fire** de Ringo Lam. J'ai le poster du film à mon mur. Tous les cinéastes sont des voleurs. Je m'inspire, je vole tous les films que j'ai vus, tout ce qui fait mon univers cinématographique. Si les gens n'aiment pas ça, tant pis, qu'ils n'aillent pas voir mes films. Mais prétendre que je ne vole pas serait un mensonge éhonté. L'artiste ne rend pas hommage, il vole.

**La séquence de la boutique fait naître chez le spectateur des émotions assez proches de celles ressenties lors de la séquence de torture dans *Reservoir Dogs*. On hésite entre l'effroi total et le rire...**

Sans chercher la confusion, j'aime l'idée du mélange d'émotions, de la succession des sentiments. J'apprécie l'idée que le public puisse rire, et ensuite être effrayé, pour rire encore de nouveau. J'aime surtout l'idée qu'il puisse s'interroger sur ses réactions. En tant que spectateur, c'est ce qui me fascine, ce que je recherche. Je veux être pris par un film, emmené dans une direction et ensuite être complètement dérouté, retourné comme un gant. Je sais que je n'arrive pas à emmener certaines personnes là où je le désirerais, et je n'y peux rien. Le travail de certains réalisateurs, objectivement très bon, ne m'attire pas du tout. Si ce travail est vraiment spécifique, quelle importance que je l'aime ou pas ? L'important, c'est qu'ils fassent ce qu'ils ont envie de faire. Quand on ose faire un film particulier, il ne faut pas avoir peur de la réaction de chacun. Et même si certains n'aiment pas le film, cela n'en fait pas des imbéciles. Ce n'est pas leur truc, c'est tout. Il n'est écrit nul part qu'un film doit être une œuvre universelle.

**Vos plus féroces détracteurs vous ont reproché la violence de *Reservoir Dogs*. Avec *Pulp Fiction*, vous ajoutez de l'eau à leur moulin ?**

Certains font dans le burlesque, d'autres dans la comédie musicale, moi je fais dans la violence. On me demande souvent d'où me viennent ces séquences de violence. Est-ce qu'on demandait à Stanley Donen d'où lui venaient ses scènes musicales ? Bien sûr, la violence dans la vie est une chose catastrophique, un des aspects les plus sombres de la société américaine. Mais sur un écran de cinéma, moi, j'adore ça. Ma mère déteste les comédies burlesques. Un coup de chance que je ne sois pas Stan Laurel !

**Comme dans *Reservoir Dogs*, les personnages de Pulp Fiction agissent un peu comme des gosses stupides...**

Ce n'est qu'en voyant **Reservoir Dogs** que je me suis aperçu que mes personnages étaient comme des gamins avec des gros flingues. Sur **Pulp Fiction**, c'est également venu comme ça, presque de façon organique. Ici aussi mes personnages ont fini par devenir comme des gosses qui font de grosses conneries. Quand j'écris, je ne pense qu'à une chose : raconter mon histoire. Ce n'est qu'ensuite que j'analyse les thèmes et les messages abordés. Ce qui est vraiment cool, c'est quand tous les thèmes sous-jacents et parfois inconscients jaillissent à la vision du film. J'adore les critiques analytiques qui décryptent tout à l'extrême. Certains journalistes

*"Certains font dans le burlesque, d'autres dans la comédie musicale ; moi, je fais dans la violence. On me demande souvent d'où me viennent ces séquences de violence.* EST-CE QU'ON DEMANDAIT À STANLEY DONEN D'OÙ LUI VENAIENT SES SCÈNES MUSICALES ?

**"Je crois qu'il a été facile d'obtenir l'accord des acteurs de Pulp Fiction parce qu'ils ont compris ce que je voulais faire de leur image. JE LEUR AI EXPLIQUE QUE JE N'AVAIS PAS L'INTENTION DE LA DETRUIRE, MAIS QUE JE N'HESITERAI PAS A LA BOUSCULER"**

ont découvert des trucs, des thèmes que je ne soupçonnais même pas dans **Reservoir Dogs**. De toute façon, ce qu'on pense n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce que les gens puisent dans votre œuvre. On me demande souvent ce qu'il y a dans l'attaché-case de **Pulp Fiction**. Pas question que je vous le dise. Chacun y verra ce qu'il voudra, et de ce qu'il imaginera dépendra toute sa vision du film. Un journaliste a écrit un papier sur l'homosexualité latente de **Reservoir Dogs**. En faisant le film, jamais je n'ai désiré la moindre ambiguïté à ce sujet. Je lis donc l'article et je m'aperçois que l'analyse de ce journaliste est sensée, que tout ce qu'il écrit se justifie et débouche bel et bien sur une vision homo de **Reservoir Dogs**. Heureusement, de mon point de vue, il a oublié des trucs !

**Roger Avary est co-scénariste de *Pulp Fiction*. Comment vous êtes-vous partagé le travail ?**

L'idée de **Pulp Fiction** date de l'époque où je bossais au vidéo-club avec Roger : on voulait en faire des courts métrages en 16 mm. J'avais écrit la pemière histoire, et Roger la seconde, celle de Butch et Marsellus. Pour la rédaction finale de **Pulp Fiction**, avec la troisième histoire que j'ai écrite pour l'occasion, j'ai donc repris l'histoire de Roger et je l'ai adaptée à l'univers que je voulais créer. J'avais l'impression que Roger avait écrit un livre et que je l'adaptais à l'écran. J'ai surtout travaillé dans le sens d'une bonne interactivité entre son récit et les miens. J'ai très peu touché à l'histoire. J'ai juste changé la nationalité de la petite copine de Butch - c'était une Américaine, j'en ai fait une Française - ainsi que deux ou trois autres détails de ce genre. Roger et moi avons développé le même sens artistique ensemble. Nous sommes nos premiers lecteurs de scénario respectifs. Je vois ses films dans ma tête depuis toujours. Quand il m'a montré le premier montage de **Killing Zoé**, j'étais estomaqué. Par la qualité du film, bien sûr, mais aussi par la différence de vision que nous avions. Depuis toujours, je voyais ses scripts à travers mes propres yeux. Et cela ne ressemblait en rien à sa vision à lui. C'était la première fois que je réalisais notre différence de point de vue. Elle est pourtant évidente. Regardez mes deux histoires, celle de Vega, et celle de Bunny et Pumpkin. Mon univers est ancré dans la réalité, l'humour découle de l'absurdité de la vie humaine. Je jette mes personnages très typés dans un monde réel, avec des problèmes tout ce qu'il y a de plus authentiques. Dans le segment intitulé **The Bunny Situation**, le coup de feu qui nourrit l'intrigue est accidentel. Et aussi idiots soient-ils, les accidents arrivent. Le coup est donc parti tout seul, la voiture est maintenant pleine de sang : qu'est-ce que ces personnages de fiction vont faire avec ces problèmes bien réels ? La vie est pleine de ces petites merdes qui foutent tout en l'air. Et ce sont ces petites merdes qui me permettent de traiter le genre. Roger, lui, n'a rien à faire de la réalité. Il joue à fond la carte de l'absurdité et de la sauvagerie. Son credo est que chaque événement doit être plus fou que le précédent. C'est en voyant **Killing Zoé** que j'ai su comment traiter l'histoire qu'il avait écrite pour **Pulp Fiction**. J'ai compris qu'il fallait l'installer dans une réalité différente de mes deux récits. Tout en faisant bien attention de ne pas la faire trop sortir de mon propre univers.



■ *Un grand moment d'intimité : Butch (Bruce Willis) roucoule en compagnie de Fabienne (Maria de Medeiros) sa petite femme frenchie* ■

**L'état d'esprit de *Pulp Fiction* est très influencé par les années 70...**

C'est normal, j'ai grandi dans cette période. Toutes les décennies passent, mais celle dans laquelle vous avez été adolescent vous appartient. Attention, je ne dis pas que notre décennie n'a aucun intérêt ; mes films sont situés aujourd'hui. Mais tous les gens qui m'entourent ont mon âge, on connaît les années 70 par cœur, on s'y réfère continuellement. Une des choses les plus intéressantes des seventies, c'était la musique. Elle n'avait plus cette force unificatrice comme dans les sixties ; c'est la télé qui jouait ce rôle dans les années 70. Mais c'était une des plus belles périodes de l'histoire de la Soul. L'époque où Marvin Gaye chantait "What's going on", où la Soul était vraiment progressiste. Et il n'y avait pas de chanteurs dominants à cette époque. Les fifties appartiennent à Elvis, les sixties au Beatles, mais personne n'a écrasé les seventies. Même si on se souvient de Peter Frampton, de Fleetwood Mac ou de Dylan, personne n'a vraiment dominé la musique des années 70. Madonna a dominé les années 80. Vous allez me demander ce que je fais de Michael Jackson. C'était une star, mais pas une force dominante. Il n'a fait que deux ou trois albums qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Madonna, elle, a pris des risques en sortant album sur album. Et puis, pour être une force dominante, il faut déjà être une force !

**Comment c'est, d'être "hot" à Hollywood, de n'avoir qu'à claquer des doigts pour avoir Bruce Willis ou John Travolta dans son film ?**

Claquer des doigts !!!??? J'aimerais bien que ce soit aussi simple ! Les acteurs ont vu **Reservoir Dogs** et ont compris que c'était un film qui reposait entièrement sur la performance de ses interprètes. Ils ont compris que j'aimais les acteurs. La seule école que j'ai faite est une école d'art dramatique. Je comprends l'acteur, sa façon de travailler. Trop de réalisateurs n'ont pas la moindre idée de ce qu'il faut dire à un acteur, parfois ils ne savent même pas quoi en attendre. Le réalisateur est la seule personne qui parle aux acteurs sur un plateau. Il doit donc savoir ce qu'il veut. Vous pouvez toujours



■ *Les tueurs à la petite semaine Vincent Vega (John Travolta) et Jules (Samuel L. Jackson) : le premier est incollable sur les fast food, le deuxième récite la bible* ■

■■■

■ *Complet veston noir, chemise blanche maculée de sang. De Harvey Keitel à John Travolta, de* ***Reservoir Dogs*** *à* ***Pulp Fiction****, le look gangster décalé est resté le même* ■

■ ■ ■

embaucher quelqu'un qui s'occupera de l'éclairage ou d'autres problèmes techniques, mais seul le réalisateur peut s'occuper des acteurs. Je crois aussi qu'il a été facile d'obtenir l'accord des acteurs de **Pulp Fiction** parce qu'ils ont compris ce que je voulais faire de leur image. Je leur ai expliqué que je n'avais pas l'intention de la détruire, mais que je n'hésiterai pas à la bousculer. Je ne suis pas pour le contre-emploi à tout prix. Howard Hawks a dit un jour que celui qui voulait faire un western sans John Wayne était un fieffé idiot. C'est vrai que dès la première apparition de John Wayne dans **Rio Bravo**, on sait tout du passé du personnage, on sait qui il est : c'est John "fucking" Wayne ! Sur **Pulp Fiction**, la démarche est somme doute différente. John Travolta et Bruce Willis ont certes un passé derrière eux que j'ai utilisé, même si, par exemple, la scène où Travolta danse avec Uma Thurman était écrite bien avant l'arrivée de l'acteur sur le projet. En fait, ce qui diffère le plus entre leur personnage dans **Pulp Fiction** et leurs personnages précédents, ce sont les actes dictés par le scénario. John Travolta n'avait jamais buté personne de sang-froid auparavant dans un film, et Bruce Willis n'avait jamais montré un visage aussi intime. Je pense aux scènes avec Fabienne. Ils ont une relation de jeune couple amoureux qui ne se soucie de rien, qui place le spectateur dans une position de voyeur presque gênante. Je crois donc qu'on peut jouer le contre-emploi mais ne pas en faire l'élément principal de la performance de l'acteur. Sinon, cela devient une blague ; on ne construit pas grand-chose sur une blague. Les acteurs savent que je suis conscient de tous ces problèmes, c'est peut-être pour cela qu'ils me font confiance. Cela dit, pour en revenir à votre question, être bien vu à Hollywood, c'est "cool", c'est "terrific". Mais je suis lucide. Preston Sturges a dit un jour que si un écrivain a tout perdu, il lui suffit d'un crayon et d'un morceau de papier pour tout recommencer. Et Lawrence Kasdan a dit qu'être capable d'écrire des rôles pour lesquels les acteurs se battent peut vous sortir de n'importe quelle galère. Même si vous venez de signer le pire des bides !

**Comment vous situez-vous par rapport aux autres cinéastes indépendants ?**

Un Anglais a réalisé un documentaire pour *Channel 4* sur les réalisateurs indépendants américains. Cela s'appelle **Made In USA**. Il a réuni autour d'une table les grands noms du cinéma indépendant américain : Allison Anders, Robert Altman, David Lynch, Hal Hartley, Jim Jarmush... Ils se sont tous mis d'accord sur le fait que le gros problème du cinéaste indépendant est de ne pas pouvoir obtenir ce qu'il désire. Quand Gus Van Sant a avoué qu'il adorerait travailler un jour avec Jack Nicholson, mais que cela ne se ferait probablement jamais parce qu'il ne vivait pas dans le même monde, tous ont acquiescé. Quand ce fut mon tour, j'ai dit : "Moi, je pourrais sans problème travailler avec Nicholson" ! Je ne veux pas m'embarrasser d'un système indépendant restrictif. Si j'avais l'idée de **Reservoir Dogs** demain, je n'en ferais pas un plus gros film, il aurait le même budget. Je veux que tous mes films rapportent de l'argent. Le meilleur moyen pour y arriver est de ne pas avoir la folie des grandeurs. **Pulp Fiction** est un succès. Il a coûté 8 millions de dollars et en a déjà rapporté 11,5 en vente à l'étranger. J'aurais pu dépenser plus, mais dans quel but ? **Pulp Fiction**, ce n'est pas **Les Canons de Navarone** ! Et puis, plus le film est cher, plus la pression est importante. Et avec plus de pression, **Pulp Fiction** n'aurait pas été le même film.


■ *Mia (Uma Thurman), l'épouse du truand Marsellus, avant la scène l'unissant à John Travolta : je danse avec Mia !* ■

**L'histoire de Vincent Vega, globe-trotter qui visite les McDonald's du monde entier, est-ce autobiographique ?**

Complètement. **Reservoir Dogs** m'a permis de voyager à travers le monde et je me suis fait un point d'honneur à visiter le *McDonald's* de chaque ville où je me trouvais. Et c'est vrai qu'ils ont tous une petite différence. Un tuyau : les meilleures frites, on les trouve à Stockholm !

■ Propos recueillis
par **Danièle PARRA**
et **Didier ALLOUCH** ■

*"**Pulp Fiction** est un succès. Il a coûté 8 millions de dollars et en a déjà rapporté 11,5 en vente à l'étranger. J'AURAIS PU DÉPENSER PLUS, MAIS DANS QUEL BUT ? **Pulp Fiction**, ce n'est pas **Les Canons de Navarone** !"*

# NATURAL BORN KILLERS

**Le 21 septembre prochain sortira *Natural Born Killers*, deuxième scénario de Quentin Tarantino après *Reservoir Dogs*, un manuscrit mis en images par Oliver Stone qui semble avoir retrouvé, pour l'occasion, la hargne passée, le désir d'ouvrir grand sa gueule pour hurler quelques vérités à l'Oncle Sam. *Natural Born Killers* : un cas de serial killers stars des médias. Après la ménagère protectionniste de *Serial Mother*, le cinéma américain se penche sur une forme de vedettariat, de merchandising à l'odeur de sang coagulé...**



■ *La boule à zéro, Micky Knox (Woody Harrelson) prend la pose* ■



■ *Les époux Knox (Juliette Lewis et Woody Harrelson), ou quand les tueurs en série sont consacrés stars par les médias* ■

Pas très heureux Quentin Tarantino de voir le scénario de **Natural Born Killers** entre les paluches de Oliver Stone, le réalisateur caractériel de **Platoon** et des **Doors**. Selon Tarantino, il se serait permis de bouleverser son manuscrit. Oliver Stone, pas démonté, plaide la cause d'une narration fluide, d'une histoire que Tarantino ne racontait pas vraiment ; le script n'était qu'uneenfilade de séquences brillantes, dialoguées façon **Reservoir Dogs** et **True Romance**. Manquait l'essentiel : un lien fort entre les morceaux d'anthologie ! Sans donner forcément raison à Oliver Stone, ce genre de boulot, Tony Scott aurait dû s'y atteler sur **True Romance**. Ce travail d'adaptation aurait permis au film de raconter une véritable histoire dont la tension dramatique serait allée crescendo jusqu'au final apocalyptique. Quoi qu'il en soit, Oliver Stone se passionne pour le scénario de **Natural Born Killers**, il le lit d'une traite, en une nuit. Le projet peut dès lors prendre forme, mais cela ne sera pas la petite série B escomptée un temps par Quentin Tarantino. C'est une production de trente millions de dollars, un film très critique vis-à-vis de l'exploitation que le cinéma, la presse et la télévision font des agissements des tueurs en série qui pullulent aux Etats-Unis. Oliver Stone tient avant tout à éviter que **Natural Born Killers** ne soit qu'une description de plus de meurtres abominables, d'une psychose remontant à l'enfance. En optant pour une illustration classique, Oliver Stone ne pourrait qu'aboutir à un remake de **Kalifornia** de Dominique Sena, un film jumeau par bien des aspects. A l'instar de John Waters dans **Serial Mother**, Oliver Stone choisit la satire féroce. Une satire moins burlesque, moins bouffonne que celle du roi du trash yankee.

Plutôt que de plancher sur l'accumulation de meurtres, l'enquête de la police et la cavale des tueurs, Stone s'intéresse au phénomène de mode amené par ses serial killers, le couple composé par Micky et Mallory Knox, (Juliette Lewis, l'adolescente des **Nerfs à Vif** et Woody Harrelson, le mari fauché et cocu de **Proposition Indécente**) deux vagabonds tuant inlassablement lors d'une randonnée sauvage à travers les Etats-Unis. Il y a dix ans, les agissements des amants diaboliques auraient été villipendés par la presse et la télévision. Aujourd'hui, Micky et Mallory sont des vedettes, des célébrités qui se comportent en rock-stars, en rebelles victimes d'un système répressif. Conscients de leur statut, ils ne tuent plus ; ils donnent en pâture au médias des victimes en piteux état, mutilées mais toujours vivantes ! Héros de toute une génération, les serial killers entraînent même dans leur sillage une mode vestimentaire. Leur accoutrement grunge est plagié par des milliers d'adolescents. Ceux-ci les attendent à la sortie du tribunal dans une séquence qui promet de ressembler curieusement aux émeutes de Jim Morrison et des Doors. La notoriété des Knox suscite bien des convoitises. Et celle en particulier de Wayne Gale (Robert Downey Jr.) présentateur de l'émission "American Maniacs". Avoir sur son plateau Micky et Mallory serait le clou de sa carrière. Problème : les Bonnie & Clyde sociopathes purgent leur peine sous les verrous. Mais Wayne Gale, esclave de l'audimat, se montre prêt à toutes les audaces, y compris violer la loi, pour se constituer le plateau de ses rêves...

Manifestement, **Natural Born Killers** ne reprend pas la trame classique des films de tueurs en série. Ecrit juste après **Reservoir Dogs** par Quentin Tarantino, il met le nez de l'Amérique dans les travers abominables de son goût pour le spectacle, l'entertainment. Inspiré par tous les tueurs psychopathes promus vedettes (Ted Bundy, le ténébreux play-boy du genre, et surtout le récemment exécuté John Wayne Gacy, responsable du meurtre de 33 adolescents), Tarantino brosse le tableau d'un pays prêt à s'agenouiller devant la première idole venue, le premier Veau d'Or. Après quelques aménagements du récit en compagnie du scénariste David Veloz, Oliver Stone prend le relais, préservant la violence initiale du script. Une violence que le réalisateur de **Salvador** situe déjà entre le Kubrick de **Orange Mécanique** et Sam Peckinpah. Oliver Stone prévient : **Natural Born Killers** ne sera pas **Maman, J'Ai Raté l'Avion**. Le film va faire des vagues, diviser la critique, choquer l'opinion bien pensante... Une séquence pour exemple, du Tarantino tout craché : un pompiste doué pour la fellation honore de son talent libidineux Mallory, assis sur sa décapotable. Pour le remercier de tant de dévotion, Mallory lui tire une balle de neuf millimètres en pleine tête ! Imaginez la gueule des membres du comité de censure devant pareil excès. En bref, si Oliver Stone ne met pas trop d'eau dans son vin dans le passage obligé du montage castrateur, **Natural Born Killers** sera monstrueux !

■ M.T. ■



# KILLING ZOÉ

**L'histoire de *Killing Zoé* ? Un hold-up qui se termine en bain de sang. Comme *Reservoir Dogs*.**
**Le réalisateur de *Killing Zoé* ? Roger Avary. Un copain de Quentin Tarantino.**
**Mais les comparaisons s'arrêtent là. Car bien au-delà de tout ce qu'on pourra dire sur le film, *Killing Zoé* existe.**
**Présentation du film et interview de Roger Avary. Pour vous préparer à l'électro-choc !**

L'histoire de **Killing Zoé** est décidément trop bête. Jugez par vous-même : Zed, un Américain perceur de coffres, débarque à Paris le 13 juillet à la demande d'un ami français de longue date, et succombe à son hôtel aux charmes de Zoé, une call-girl "pas comme les autres". L'ami français, Eric, veut braquer le lendemain, jour de fête, et en compagnie d'une équipe internationale d'allumés notoires, l'une des plus grosses banques de la capitale. Pour célébrer le hold-up du siècle, le gang entraîne l'Américain dans une longue nuit de défonce. C'est en partie ravagés par la drogue que les braqueurs font irruption dans la banque quelques heures plus tard, marquant le début d'un véritable cauchemar pour Zed : les morts s'accumulent, Eric perd les pédales, et la vie de Zoé, pute la nuit mais employée de banque le jour, est menacée...

**Killing Zoé** est un double choc. Le premier à la vision du film. Pondu en deux semaines, la trame du film ne laisse aucune place aux motivations, aux espoirs, aux sentiments des protagonistes. Avec ses vingt minutes de défonce ininterrompues et ses quarante cinq de braquage hystérique, la chose a tout d'une agression visuelle et sonore qui afficherait comme seule raison d'être sa gratuité maladive. Filmé sans ambages, avec une sensualité poisseuse, balayé par des synthés fiévreux, **Killing Zoé** se soustrait lors de la projection aux notions de bon et de mauvais. Entre série Z et œuvre conceptuelle, le film colle à l'irresponsabilité d'Eric le nihiliste et sa bande : on se défonce (dans la joie), on s'encule (sans capote), on tue (des innocents) et on meurt (comme des cons). Le spectacle proposé par ces parias des années 90 est mis en scène de façon hallucinante par un Roger Avary qui a laissé pour l'occasion sa correction au vestiaire. Comme il le dit si bien dans l'interview qui suit, **Killing Zoé** se déroule à "Junkieland", un parc d'attractions où l'héroïne a remplacé les montagnes russes, et les pétoires la barbe à papa. Jouissif. Et affolant...

Le deuxième choc est moins immédiat, conséquence logique du premier. La gratuité et les provocations de **Killing Zoé** s'estompent à la réflexion, et le film, dont l'urgence est flagrante, trouve progressivement sa place dans la cinématographie actuelle. Entre une histoire belge et une déflagration violente, **Killing Zoé** trace au fusain le portrait d'une génération incapable de s'adapter à ces années 90 "gueule de bois". Le personnage de Zed, l'Américain transparent, témoin d'un massacre, d'un suicide collectif, est bien sûr l'observateur choisi par Roger Avary non pour délivrer un point de vue moral - ce serait trop con, mais justement pour se confronter à cette époque immorale et en évaluer les chances de survie. Vous verrez, elles sont faibles...

Film physique, jusqu'à l'épuisement, et cérébral, jusqu'à la prise de tête, **Killing Zoé** est donc un double choc. Et une double révélation : celle d'un réalisateur à la fois authentiquement brutal et incroyablement lucide. Un réalisateur dont l'art de la destruction consiste à sauver les fondations en vue d'une éventuelle reconstruction. **Killing Zoé**, son premier film, sera le représentant culte des années 90. Comme en son temps **Easy Rider**. C'est dire si on en reparlera !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

■ *La vie d'une vieille vaut-elle son pesant de lingots d'or ? L'hystérique Eric (Jean-Hugues Anglade) n'aime pas les questions* ■

# interview : Roger AVARY

Cool, très cool le père Roger Avary, très pote avec Quentin Tarantino, mordu comme lui de cinéma destroy, féroce. A 13 ans, il se fait les crocs sur de petites choses en super 8. A 16 ans, il décroche un prix très convoité. Puis Roger Avary travaille au montage de quelques séries B produites par Charles Band, intègre une équipe technique de télévision, réalise des spots publicitaires... Une bonne formation sur le tas pour ce surdoué aux idées folles, en quête de l'alchimie parfaite entre humour grinçant et violence décapante. Son cinéma : celui d'une génération sans illusion. Sa personnalité de cinéaste, Roger Avary l'affirme dans Killing Zoé, ce premier film de dope et de sang...



■ *Roger Avary, entre Eric Stoltz et Jean-Hugues Anglade : un tournage aussi décontracté que le film est tendu* ■

**Votre nom est lié à celui de Quentin Tarantino, avec qui vous avez co-écrit les scripts de *Reservoir Dogs, True Romance* et *Pulp Fiction*...**

Quentin Tarantino et moi avons longtemps travaillé dans le même vidéo-club à Manhattan Beach. On passait huit heures par jour à ne rien faire d'autre que de parler cinéma. Dès qu'on se disputait, on avait dix mille titres sous la main pour se mettre d'accord. Quentin et moi pouvons être considérés comme les deux premiers cinéastes de la génération "vidéo-club". C'est dangereux d'en faire partie. Si vous ne faites que bouffer du film et vous gargariser de références, vous pouvez oublier la vraie vie, perdre contact avec la réalité du quotidien. Il faut vivre, sortir, rencontrer des gens pour être capable de parler d'autre chose que de cinéma, pour pouvoir réaliser un film qui ne soit pas un film sur un autre film. Il est capital que je vive quelque chose d'extérieur pour alimenter mes histoires ; ma culture cinématographique intervient essentiellement comme un langage, une syntaxe. Cela fait 27 ans que je veux faire un film, autrement dit depuis le jour de ma naissance. J'y suis parvenu à force de persistance, de régime "pâtes au beurre-purée". La chance compte aussi. Je dois remercier Quentin de m'avoir bien aidé en plaçant à trois reprises mon nom au générique de **Reservoir Dogs**. Mon boulot se limitait à l'écriture des dialogues de fond, ceux que vous entendez à la radio par exemple, de toutes petites choses... En fait, ma collaboration à **Reservoir Dogs** tenait vraiment du service amical. Rien de plus. Ma participation à **Pulp Fiction** est davantage substantielle. Toutefois, bien que Quentin et moi avons des sensibilités proches, nous n'avons pas l'intention de nous imiter l'un l'autre.

**Votre nom figure-t-il au générique de *True Romance* pour les mêmes raisons ?**

Ma tâche sur **True Romance** n'est pas allée très loin non plus. A la demande du producteur, Samuel Hadida, qui m'a engagé par téléphone, j'ai réécrit le final, retouché des blocs de dialogues. Samuel m'a demandé par la même occasion de "polir" quelques scripts. Après, lorsque je suis venu à Cannes pour essayer de trouver un producteur à **Killing Zoé**, je n'avais pas un franc en poche. J'ai dormi sur le palier de la chambre d'hôtel de Monte Hellman (1). A ce festival, j'ai enfin rencontré de visu Samuel Hadida. Nous avons longuement discuté. Il adorait encore plus que moi les films mettant en scène des casses de banques. Je me suis posé la question : "Peut-être rêve-t-il secrètement de braquer une banque ?". Dans la mesure où j'ai la double nationalité américaine/canadienne, j'avais une chance d'obtenir une subvention du gouvernement canadien. Cela n'a pas fonctionné. En vérité, **Killing Zoé** a failli se monter trois fois avant que Samuel Hadida ne le reprenne en mains. Je m'estime très chanceux d'avoir un producteur comme lui ; j'ai été totalement libre sur le plateau, libre de toutes les décisions artistiques. Aux Etats-Unis, c'est inestimable de travailler dans des conditions pareilles.

**Le nom de Quentin Tarantino apparaît au générique de *Killing Zoé*. Quelle a été sa fonction exacte sur le film ?**

Un peu celle de François Truffaut sur le premier Jean-Luc Godard. Lorsque celui-ci a voulu réaliser son premier film, son copain Truffaut, déjà connu, lui a proposé de coller son nom au générique afin de trouver plus aisément un financement. Enfin bon, je ne suis pas Godard !

**Comment est née l'idée à la base de *Killing Zoé* ? Vous n'avez pas craint de réaliser un film de plus sur le casse d'une banque ? Il y en a tellement eu sur le sujet !**

Si j'ai écrit ce scénario, c'est également parce que le producteur Lawrence Bender m'a appelé pour me dire : "Génial ! J'ai dégoté un endroit, une banque, où on peut tourner pour presque rien ! Tu as une histoire de casse en réserve ?". J'ai menti en répondant : "Bien sûr". Et il a donc fallu que je m'attèle aussitôt à l'écriture. J'ai terminé le script de **Killing Zoé** en deux semaines ! J'ai appris plus tard que Paul Schrader avait bouclé le scénario de **Taxi Driver** fièvreusement, en une semaine. Sans me comparer à lui, j'ai pondu **Killing Zoé** dans le même état d'excitation !

***Killing Zoé* se déroule à Paris. Mais vous ne montrez que le miminum de la ville. Généralement, les cinéastes américains cèdent à plus de pittoresque...**

L'action de **Killing Zoé** se situe davantage à "Junkieland" qu'à Paris ! Un drogué à Paris vit dans le même monde qu'un drogué à Los Angeles ou à Rome. L'histoire du film se déroule dans une étrange réalité altérée par la drogue. On ne peut pas dire que le film se déroule réellement à Paris ou aux Etats-Unis. Ce n'est pas important. Durant la scène de virée nocturne du gang, je montre très peu Paris, sinon la façade d'un fast food. L'univers créé est plus important que l'endroit. On perçoit donc Paris à travers des verres fumés, des vapeurs d'alcool, sous l'empire de substances hallucinogènes ! La ville de **Killing Zoé** est irréelle. D'ailleurs, vous en connaissez des banques ouvertes le 14 juillet, constellées de drapeaux pour fêter l'événement ?

**A ce titre, la longue séquence dans le club de jazz souterrain atteint des sommets. On nage en pleine défonce, en plein trip comateux !**

J'ai placé sur l'œil de la caméra des lentilles expérimentales dont les opérateurs se servent généralement pour corriger les défauts de perspectives. Etant persuadé que la caméra doit prolonger la performance des comédiens, j'ai cherché à restituer le plus directe-

*"QUENTIN TARANTINO ET MOI POUVONS ETRE CONSIDERES COMME LES DEUX PREMIERS CINEASTES DE LA GENERATION VIDEO-CLUB, UNE GENERATION DONT IL EST DANGEREUX DE FAIRE PARTIE"*

**"Un drogué à Paris vit dans le même monde qu'un drogué à Los Angeles ou à Rome. L'ACTION DE KILLING ZOE SE SITUE DAVANTAGE A "JUNKIELAND" QU'A PARIS !"**

ment possible leurs sensations, leur mauvais trip ; je tenais à ce que la caméra sente ce que Zed éprouve. Les producteurs étaient terrifiés de me voir expérimenter les objectifs, distordre les perspectives, de constater que nous ne faisions pas le point. Ils pensaient que j'allais foirer la séquence, qu'on ne verrait rien sur la pellicule. Les images filmées, les mouvements d'appareil, tout ça doit être intimement lié aux émotions des protagonistes ; le spectateur doit ressentir ces mêmes émotions. Pour les mêmes raisons, les couleurs comptent beaucoup dans **Killing Zoé**. Ainsi, j'ai attentivement étudié Stanley Kubrick, plus particulièrement **Full Metal Jacket**. Kubrick travaille ses couleurs, sa lumière en fonction de la tension qui s'accroît. La bande sonore du **Point de Non Retour** m'a également inspiré ; la façon dont John Boorman sépare chaque pas, chaque bruit, est vraiment étonnante.



■ *Zed (Eric Stoltz), pris au piège d'un gang d'irresponsables et d'une banque transformée en champ de bataille* ■

**Vous comptiez sur quelle réaction de la part des spectateurs ? Une immersion totale dans l'histoire ?**

J'aime les films dont on sort avec l'impression que le volume sonore a été bloqué au maximum. Ceux de Sam Raimi par exemple. Je suis surtout branché par l'intéraction entre le public et le média, quel qu'il soit. J'apprécie l'idée d'un public actif, qui emporte quelque chose en quittant la salle. J'aime qu'on soit bloqué là, dans son fauteuil, qu'on subisse l'expérience que vivent les personnages. Un bon film se doit de vous hanter très longtemps.

**La performance de Jean-Hugues Anglade dans *Killing Zoé* tient la distance. Dans dix ans, on s'en rappelera encore...**

Lorsque j'ai découvert pour la première Jean-Hugues à l'écran, il n'avait pas les cheveux longs. Quand je l'ai rencontré, c'était le cas et son look m'a frappé ; la coiffure le métamorphosait totalement. Au cinéma, vous le connaissez surtout pour ses personnages de séducteurs. Je voulais prendre le contrepied de cette image. Avec Jean-Hugues, j'étais certain de tenir un comédien charismatique capable de se montrer maléfique en un éclair. S'il n'avait été que maléfique, cela aurait, par contre, été très ennuyeux. Le mal attire, fascine, surtout si la violence, mixée à l'humour, lui emboite le pas.



■ *Un Américain à Paris, ou quand Zed débarque à "Junkieland" !* ■

**Peut-on dire que *Killing Zoé* se résume ainsi : le suicide haut en couleurs, spectaculaire, de Eric, le personnage incarné par Jean-Hugues Anglade ?**

Nous nous suicidons tous à petit feu, quotidiemment. Allumer une cigarette, par exemple, est un geste suicidaire, même inconscient. Eric utilise tout dans un sens suicidaire, à la façon d'un outil de mort, son sida notamment. Il se fout de sortir vivant de la banque. Lui importe seulement de rouler sur l'or dix minutes durant ! C'était en partie l'état d'esprit dominant des années Reagan/Bush aux Etats-Unis ; tout le monde disait en permanence que tout allait bien. Mais il ne suffit pas de dire "ça va" pour que ça aille ! Eric se comporte ainsi dans **Killing Zoé** ; il essaie de contrôler une situation chaotique en clamant sans cesse que tout baigne ! Sa perception de la réalité s'avère totalement décalée ; il la filtre, la masque ! Ecoutez donc tout ceux qui annoncent qu'il n'y a pas de trou dans la couche d'ozone ou qu'elle va se reconstituer d'elle-même. Se mentir à soi-même était une règle sous les gouvernements Bush et Reagan. D'ailleurs, les années 80 étaient aux Etats-Unis la décennie des illusions. Aujourd'hui, on s'aperçoit que des tas de choses ont été bâties sur du vent. Après avoir vécu entre dix et vingt ans sur des leurres, on se réveille maintenant avec une méchante gueule de bois. On est en train de payer l'euphorie passée.

**Vous avez dû, dit-on, ôter de *Killing Zoé* pas mal de sa violence initiale. Sous la pression du comité de censure américain ?**

A l'origine, **Killing Zoé** était plus dur, plus violent. Toutefois, cette violence était moins réaliste qu'elle ne l'est actuellement. La mort de certains personnages durait deux fois plus longtemps. La Censure américaine a considéré que nous en faisions beaucoup trop. Paradoxalement, en coupant, **Killing Zoé** devenait plus réel, plus choquant. Plus violent. Le film gagne en impact. Dans **Zombie** de George Romero, les premières salves de



■ *Eric (Jean-Hugues Anglade) improvise un solo de trompette dans une boîte jazzy où la dope se consomme à même la table* ■

■■■

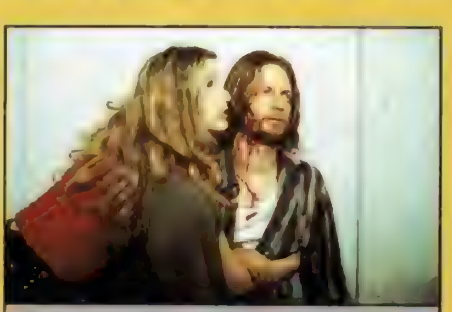
■ *Tir groupé pour Claude (Salavator Xuereb), Jacques (Kario Salem) et François (Tai Thai)* ■

■■■

plombs sont extrêmement pénibles, fortes. Plus le film progresse, moins vous vous sentez concerné. George Romero atteignait là son but : rendre, par la force de l'habitude, la violence moins choquante, routinière. Je voulais obtenir ce résultat dans **Killing Zoé**. Je devrais remercier les censeurs américains d'avoir rendu le film plus puissant encore en me demandant de le tronçonner ! Mais le comité de censure américain est vraiment une association d'hypocrites, des hypocrites en connivence avec le business, avec les grands studios. On fiche la paix à **Cliffhanger**, à **Demolition Man**, à **Menace II Society** qui sont au moins aussi sanglants que **Killing Zoé**, mais on me tombe dessus à bras raccourcis parce que je ne suis pas dans le système, parce que je ne fais pas de la violence un spectacle. Je la décris tel qu'elle est : repoussante et glauque. On doit détourner le regard à son contact. Mais le système de censure aux Etats-Unis fonctionne à deux vitesses : une pédale très souple pour les puissants, une pédale nettement plus dure pour les petits et indépendants. Cette logique tue le cinéma indépendant américain. C'est pour cette raison que je préfère travailler en France.

**Il semble que tous les films associés au nom de Quentin Tarantino écopent de quelques déboires avec les censeurs...**

Sur le dossier **True Romance**, la censure a fait étalage de sa connerie habituelle, de son "hénaurme" hypocrisie. Dans une séquence, les personnages parlent de "bouffer de la chatte" et répètent souvent le dernier mot. La censure nous a autorisé à utiliser "chatte" deux fois, mais pas trois ! Belle approche, non ? Logique que les 20 ou 30 meurtres commis par Jean-Hugues dans **Killing Zoé** fassent frémir ces gens-là. De toute manière, ce sont des crétins demeurés. Malheureusement, il faut composer avec eux. J'avoue que Quentin Tarantino m'a donné un truc pour s'en tirer à bon compte auprès d'eux. Pour **Reservoir Dogs**, il a tourné un plan, sachant qu'il ne l'utiliserait pas, celui de l'oreille du flic que coupe au rasoir Michael Madsen. Bien sûr, la censure a tiqué sur ce plan très gore. Mais sa suppression a permis à Quentin de marchander, de négocier une autre scène. Je l'ai imité sur le plateau de **Killing Zoé** en mettant en boîte des images que je ne souhaitais pas voir dans le montage final. Avec Tom Savini, j'ai donc tourné une séquence où Jean-Hugues tire à bout-portant sur un otage, les balles perforant les mains avec lesquelles la victime tente de protéger son visage. Ce plan m'a permis de discuter le morceau de gras, de sauver quelque chose que j'avais vraiment l'intention de montrer. De toute manière, je suis plus attentif à la réaction des gens à la violence qu'à la violence à proprement parler. Par exemple, lorsque Jean-Hugues Anglade se shoote en se piquant, pourquoi devrais-je montrer l'aiguille s'enfonçant dans le bras alors que l'émotion du visage peut être plus dévastatrice que n'importe quelle image clinique ? En ce sens, **Killing Zoé** tient davantage du film de réaction que d'action. Faut dire aussi que je n'avais pas les moyens de m'offrir un authentique film d'action. Quand la police envahit la banque, il a fallu que je recoure à des méthodes économiques dignes de Roger Corman.



■ *Zoé (Julie Delpy), le dernier espoir de Zed de sortir indemne d'un braquage qui tourne au jeu de massacre* ■

**Toutefois, vous n'y allez pas souvent avec le dos de la cuillère, notamment lorsqu'Eric bute à l'automatique un touriste américain !**

C'est là le rêve de tous les Français ! Lorsque je vois un touriste américain vêtu d'un tee-shirt "sauvez les baleines", d'un short kaki et d'une casquette de baseball, je me sens mal. Cela doit être affreux de vivre dans une ville, Paris, constamment envahie par des gens laids au comportement de goujats. J'avoue que j'ai été l'un de ces Américains imbus d'eux-mêmes lorsque j'ai débarqué en France pour la première fois. En me faisant des amis français, j'ai compris à quel point il est dégradant d'être regardé de manière aussi condescendante. En écrivant **Killing Zoé**, j'ai donc vengé la France de toutes les agressions touristiques américaines. Mon

***"JE DEVRAIS REMERCIER LES CENSEURS AMERICAINS D'AVOIR RENDU KILLING ZOE PLUS PUISSANT ENCORE EN ME DEMANDANT DE LE TRONCONNER !"***

*"Lorsque je vois un touriste américain vêtu d'un tee-shirt "sauvez les baleines", d'un short kaki et d'une casquette de baseball, je me sens mal. LE TUER, C'EST LE REVE DE TOUS LES FRANCAIS !"*

touriste n'a que ce qu'il mérite dans le film ; il a vu ce dont était capable Eric et il revendique malgré tout sa citoyenneté. Un comportement d'idiot !

**Vous décanillez aussi quelques femmes, dont une en lui tirant dans la bouche....**

Oui, c'est l'une des responsables de la banque ! Au départ, le rôle devait être tenu par un homme. Après avoir rencontré cette femme douce qui me rappelait ma grand-mère, j'ai changé le sexe du personnage ! Dans **Killing Zoé**, je liquide aussi Ron Jeremy, l'un des comédiens de films porno les plus connus aux Etats-Unis. Je l'ai rencontré pour la première fois à Cannes voici deux ans maintenant. Comme il était à l'époque mon seul contact dans le milieu du cinéma, je l'ai embauché. Aux auditions, Ron Jeremy s'est montré excellent. Il m'a surpris. Ne pouvant lui confier le rôle du touriste américain, le comédien ayant déjà été choisi, je lui ai donné un rôle d'employé de bureau. En faisant mourir son personnage, je me suis dit que ma cote d'amour auprès de la majorité morale américaine allait grimper. C'est politiquement correct de zigouiller une vedette du film X !

**Où voulez-vous en venir en tuant tout le monde ? Cette violence est-elle gratuite, ou exprime-t-elle au contraire quelque chose qui vous tient à coeur ?**

Le nom que porte Julie Delpy dans le film est Zoé. En latin, cela signifie "vie". Le personnage d'Eric Stolz se nomme Zed ; il se situe en quelque sorte au bout de la corde morale de sa vie. C'est un récidiviste, un type qui cède de nouveau à ses mauvais penchants. Quand il rencontre Zoé dans sa chambre d'hôtel, il voit en elle une sorte d'ange, une jeune femme qui pourrait changer sa vie, le ramener dans le droit chemin. L'influence d'Eric est contraire, maléfique. Logique donc qu'Eric déteste Zoé, immédiatement, instinctivement. En fait, le film raconte la persistance du personnage de Jean-Hugues Anglade à vouloir tuer Zoé, autrement dit à vouloir tuer la Vie. Cette volonté est symptomatique de ma génération. Mes protagonistes en sont les représentants, avec leurs mauvais et leurs bons penchants. Si **Killing Zoé** est ce qu'il est actuellement, c'est également parce que tous les gens de l'équipe ont à peu près mon âge. Ils ont compris ce que je tenais à faire passer, ils m'ont considérablement soutenu. Je n'avais donc plus qu'à m'occuper des comédiens.

**Et de l'alternance entre l'anglais et le français. Il est rare qu'un film marie si bien deux langues...**

Je désirais que **Killing Zoé** puisse marcher autant auprès du public américain que du français. Je tenais aussi à ce que Hollywood sache que Jean-Hugues est l'un des meilleurs comédiens au monde, quelqu'un du niveau de Robert de Niro et Al Pacino. Il a pris le risque de figurer dans un premier film. Ce n'est pas Kevin Costner qui agirait ainsi. Les dialogues lui doivent beaucoup. Mon français n'étant pas excellent, bien que je parvienne à comprendre globalement ce qui se dit et que je connaisse le scénario par cœur, j'étais parfois un peu largué. Il faut dire que je ne me facilitais pas la tâche en encourageant les comédiens à improviser. Bon, je me rattrapais en écoutant attentivement la bande-son. D'un autre côté, pour un réalisateur américain, diriger un film incluant beaucoup de dialogues en français est un excercice libérateur. Je me concentrais non seulement sur les mots, mais aussi sur leur intonation, sur l'émotion qu'ils procurent. Je comprenais tout à travers le timbre de la voix. C'était là l'essentiel. Et le français est une si belle langue !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

(1) Monte Hellman est l'un des piliers du cinéma indépendant américain. Réalisateur de quelques films phares des années 60 et 70 (les westerns **The Shooting** et **L'Ouragan de la Vengeance**, **Macadam à deux Voies**), il contribua pour beaucoup au montage financier de **Reservoir Dogs**.



■ *Sous l'influence de la drogue, Erci pète les plombs dans la banque où il ne fait pas bon être otage* ■

# CANNES *en parallèles*

**A Cannes, on trouve de tout. Des films respectables, des fresques historiques françaises où on coupe allègrement les têtes, de la représentation diplomatique et culturelle... Une Palme d'Or très rock'n roll, un président du jury sans magnum ni sourire sardique au coin des lèvres, une serial mother trucidant à coups de rôti... Et aussi des films étranges, détonnant singulièrement au sein d'une programmation qui privilégie le raisonnable...**

Le Festival de Cannes ne charrie pas uniquement des films pleins de strass, de paillettes, des cinématographies militantes, des auteurs "prise de tête" et des pensums à grand spectacle. Depuis quelques années, les fous furieux fréquentent la Croisette, délaissant les combles anonymes du Marché pour les sections officielles. Les salles du Marché se vident des cinéphiles curieux, avides d'inédits, tandis que les auditoriums de la Semaine de la Critique, d'Un Certain Regard, de la Quinzaine des Réalisateurs et, même, de la Sélection Officielle, se remplissent de cette clientèle à l'affût de la production déjantée, du film dingo et du cinéaste cinoque. **C'Est Arrivé Près de Chez Vous**, **Reservoir Dogs**, **Body Snatchers**, **Sans Rémission**, **Menace II Society** ont, les années précédentes, modifié le paysage cannois, froissé la soie et le velours, glissé quelques poils à gratter dans les smokings. Certains pingouins monteurs de marches ne sont toujours pas revenus de cette intrusion d'un cinéma tonique, imaginatif et jeune, dans l'officine des discours susurrés, des salons où l'on fait mine de picorer tout en se bâfrant avec élégance. Dur pour beaucoup d'admettre que la Palme d'Or soit allée à **Pulp Fiction** du turbulent Quentin Tarantino. Il est loin le temps de **L'Arbre aux Sabots**, de **L'Homme de Marbre** qui ne sont pas vraiment d'authentiques films rock'n roll. Tandis que Tarantino spoliait la Compétition de ses arabesques grincheuses, d'autres se chargeaient de mettre un peu d'ambiance dans les sections dites parallèles d'un festival par ailleurs morose.



**Suture** : *Clay Arlington (Dennis Haysbert), le dindon d'un complot à perdre la face.*

Dans Un Certain Regard, **Clean, Shaven** créa l'événement. Mis en scène par un jeunot de 30 ans, Lodge Kerrigan, **Clean, Shaven** appartient à la production indépendante américaine la plus fauchée. Il demande trois années d'efforts à son producteur-réalisateur-scénariste, un tournage par à-coups, les scènes mises en boîte servant à convaincre d'éventuels investisseurs au rythme des festivals et projections. Cette stratégie porte parfois de beaux fruits vénéneux ; **Clean, Shaven** est de ceux-là. *"Un de mes meilleurs amis est schizophrène ; il m'a beaucoup inspiré dans la réalisation du film"* témoigne Lodge Kerrigan, très anxieux que la crédibilité de son funeste héros, Peter Winter, soit mise en cause. Celui-ci est convaincu que deux émetteurs greffés lors d'une intervention chirurgicale, l'un dans le cerveau, l'autre au bout d'un doigt, l'acculent à la folie. Père d'une petite fille dont on lui a refusé le droit de visite, il part à sa recherche. Pendant ce temps, un agent du FBI, enquêtant sur plusieurs meurtres de fillettes, le suit à la trace. *"La plupart des films traitant de la folie ne le font pas de manière très sérieuse. Souvent, les malades mentaux sont décrits comme des gens extrêmement violents, totalement loufoques... Beaucoup de réalisateurs prétendent aussi qu'un peu d'amour suffit à guérir d'une psychose. Ce sont des mensonges"* se rebiffe Lodge Kerrigan. Lui, l'anti-Hannibal Lecter, s'est documenté sur le sujet au sein de Bellevue, le plus fameux hôpital psychiatrique de New York, a choisi le comédien Peter Greene pour son anxiété maladive, a caviardé son film de sons qui en disent souvent plus long que les images. Ils donnent à entendre la cacophonie biscornue, aiguë des pensées de Peter Winter.



*Peter Winter (Peter Greene), prisonnier schizo d'une réalité folle dans* ***Clean, Shaven.***

Egalement présenté à Un Certain Regard, **Suture** de Scott McGehee et David Spiegel part d'un postulat que ses auteurs avouent avoir emprunté aux thrillers japonais des sixties. *"Nous avons attentivement visionné quantité de drames existentiels japonais, surtout* ***Le Visage de l'Autre*** *de Hiroshi Teshigahara. Dans ses films, chirurgie esthétique, amnésie et gemellité sont des constantes régulières. Nous devions impérativement intégrer ces trois éléments dans* ***Suture****"* commente David Spiegel. L'histoire gravite ainsi autour de deux frères : le pauvre et honnête Clay Arlington, et le riche Vincent Towers, soupçonné du meurtre de son père. Machiavélique, Vincent tente, au bénéfice d'un accident, de voler l'identité de Clay dont la mémoire s'est perdue dans le crash de la voiture. Une jolie chirurgienne s'échine à

restaurer son visage déchiré d'après des clichés de Vincent...
Scott McGehee et David Spiegel s'interrogent sur l'identité, sur les faux-semblants du regard. Ils gambergent beaucoup, en noir et blanc. Un peu trop même. Cérébral, le thriller hypnotique s'adresse un tantinet trop aux méninges, délaisse le suspense pur que les références à Hitchcock auraient dû motiver davantage. A l'instar de **Clean, Shaven**, **Suture** est une production indépendante, financée par l'argent des deux auteurs, de leurs familles, de leurs amis. Et par Steven Soderbergh **(Sexe, Mensonge et Vidéo)** qui, enthousiasmé par un premier montage, débloqua les dollars manquant au bouclage du film. Un beau geste de passionné.

**Nattevagten** (alias **Le Veilleur de Nuit**) du Danois Ole Bornedal s'impose comme la grande révélation de la Semaine de la Critique. Le film, bien macabre, se déroule essentiellement dans les murs d'un institut médico-légal où le jeune Martin Bork vient d'être engagé comme gardien de nuit. L'argent gagné devrait lui permettre de prendre des vacances en Grèce avec sa petite amie. Mais l'ambiance n'est pas vraiment propice à de douces nuits : un veilleur de longue date informe Martin que son prédécesseur fut limogé pour avoir violé des cadavres de femmes mortes dans la morgue. De plus, la télévision annonce qu'un dingue rode dans les alentours, poignardant et scalpant de jeunes prostituées. Pour corser le tout, Martin craint les ténèbres, et les soupçons sur les assassinats de péripapéticiennes convergent vers lui.
"***Nattevagten*** *traite de la mort, de cette mort dont vous êtes tous les soirs les témoins au journal télévisé, de cette mort devenue abstraite dans notre quotidien. Je tenais à lui confronter des protagonistes jeunes, protégés par un environnement sécurisant. Pour eux, cette rencontre s'avère particulièrement déplaisante, contre-nature*". Dommage toutefois que Ole Bornedal tombe finalement dans les pièges du psycho-killer hollywoodien qu'il tenait tant à pourfendre. Mais l'atmosphère oppressante qu'il sait si bien installer et la mécanique bien rodée du suspense lui permettent tout de même de s'extirper du lot des faiseurs adroits mais anonymes.

En Compétition Officielle, **Exotica** du Canadien Atom Egoyan excelle à créer une atmosphère moite, étouffante et torride. Le cadre s'y prête à merveille : une boîte à strip-tease dirigée d'une main de fer par Zoé, taulière enceinte... S'y retrouvent Francis, contrôleur des impôts épiant la danseuse Christina qui fut la baby-sitter de sa petite fille assassinée, Thomas, propriétaire d'une boutique d'animaux et collectionneur-voleur d'oiseaux exotiques... Pas d'intrigue à proprement parler, sinon un lieu, des personnages qui se connaissent de longue date...
"*En écrivant* ***Exotica****, je voulais construire le film comme un strip-tease, afin de ne révéler que progressivement les éléments d'une histoire très chargée émotionnellement. Les personnages du film évoluent au fil de rituels et d'habitudes qui en disent long sur leur solitude et le sentiment de désespoir qu'ils éprouvent. Les activités auxquelles ils se livrent peuvent sembler perverses ou absurdes, puisqu'ils font de leur souffrance un mythe, une légende qu'ils inventent pour leur compte. Je crois vraiment que, pour l'être humain, rien n'est plus fascinant que l'exotisme de sa propre expérience*" explique Atom Egoyan. Des propos brumeux ? Mais ce cinéaste se plait justement à déambuler dans les méandres du pas net, du glauque, du crapoteux. L'intéressent les travers de l'existence, les fantasmes de la sexualité, la fascination pour le trouble, les versants ombragés du rapport humain... Tout **Exotica**, un triangle amoureux à quatre côtés, tient dans sa faculté à aller au-delà des apparences, des clichés. D'ailleurs, les effeuillages du film sont tout sauf érotiques. Pour se rincer l'œil et voir monter l'érectomètre, faut frapper à une autre porte.


***Exotica*** *: l'ambiance pesante et chaude d'une boîte de strip-tease.*


***Nattevagten****, un psycho-killer scandinave plus intelligent, plus stylisé que ses homologues américains.*

Dans Un Certain Regard, **Faust** du Tchèque Jan Svankmajer brode allègrement sur un mythe fameux, mêlant marionnettes de bois tenues par des fils et personnages de chair et d'os. Ainsi, à Prague, un homme ordinaire découvre un plan de la ville qui l'amène dans une loge de théâtre. Là, il enfile un costume de Faust, récite son texte. Aussitôt, dans un laboratoire d'alchimiste, l'homme affronte Méphisto qui, selon la tradition, lui propose monts et merveilles contre la possession de son âme...
Drôle de film qui ne s'adresse surtout pas aux gamins malgré la présence de marionnettes. "*Mon Faust n'est pas le titan romantique de Goethe. C'est un homme ordinaire parmi d'autres, qu'on manipule dans le rôle d'un rebelle faustien. Mais, paradoxalement, il échoue dans sa tentative de lutte*" explique le cinéaste, réalisateur récent d'une **Alice** à la limite du cauchemar. Son **Faust** va plus loin, brouille les cartes, virevolte du burlesque au sordide lorsque son héros fait l'amour à une Hélène de Troie factice qui se révèle, après l'acte, être Méphisto en personne. "*Vous pourrez trouver des tas d'interprétations à mon film. Comme tout travail qui a trait à l'imaginaire, il est ouvert aux yeux de votre esprit*". Le message : le refus de l'embrigadement et des compromis aussi séduisants soient-ils.

**Bandit Queen** secoua une Quinzaine des Réalisateurs plutôt austère cette année. Interdit par la censure indienne, le film de Shekhar Kapur est une sorte de western à la Sam Peckinpah, aride, âpre et violent. Un film qui règle leur compte à tous les stéréotypes qui pèsent sur le cinéma de Bombay et Dehli. A travers les exploits de Phoolan Devi, légendaire femme-hors-la-loi, le réalisateur fustige les clichés. Situé à la fin des seventies, **Bandit Queen** conte de manière ultra-réaliste une histoire pourtant mythique, une histoire vraie racontée par l'héroïne dans ses mémoires. Parce ce qu'elle se refuse à des rustres de haute caste, Phoolan Devi subit les derniers outrages. Voulant se venger de cette humiliation et laver dans le sang la misère infligée aux siens, aux gens du peuple par les dirigeants, Phoolan Devi se fait Robin des Bois, galvanise toute une région contre les autorités... Viol collectif, tortures, violences allant jusqu'au gore, massacre...
"***Bandit Queen*** *inclut des séquences de sexe vraiment sauvages, des viols brutaux, une violence terrible. J'ai demandé à ma comédienne principale de marcher nue au milieu de la foule, après avoir nerveusement craqué. En tant qu'homme, vous pouvez seulement essayé d'imaginer l'effet d'un viol collectif sur le mental d'une femme. Possible que son corps accepte la souffrance, mais comment son esprit peut-il se défaire de cette dégradation, de cette humiliation ?*". Dans **Bandit Queen**, Shekhar Kapur pose des questions qu'il n'est pas d'usage d'entendre dans le cinéma indien. Il les pose avec puissance, usant d'interdits, de gros plans à la Sergio Leone, d'un lyrisme sec à la Peckinpah. Assurément, **Bandit Queen** constitue l'une des révélations majeures de ce festival de Cannes, la preuve que l'Inde cinématographique ne se limite pas aux films intimistes de Satyajit Ray et aux mélodrames musicaux de quatre heures.

■ **Didier ALLOUCH & Marc TOULLEC** ■


*Phoolan Devi (Seema Biswas), la hors-la-loi mythique de* ***Bandit Queen****.*

# FRESH

## interview : Boaz Yakin

Scénariste de Punisher (réécrit à son insu), de La Relève, de quelques scripts pour Sylvester Stallone, Boaz Yakin ne réalise pas le film que l'on attendait vu son cursus cinématographique. Loin de la violence hollywoodienne, des gunfights spectaculaires et des carambolages émoustillants, ce jeune réalisateur d'une trentaine d'années ne désire pas pour autant se placer dans le sillage d'un **Boyz'n the Hood**. Son héros, Fresh, 12 ans, imprégné de haine et de rancœur, aurait même tendance à jouer les Clint Eastwood en bas âge, semant la zizanie entre deux gangs rivaux sur le marché de la dope...

**La vision de *Fresh* inspire quelques souvenirs plus ou moins anciens : *Boyz'n the Hood*, *Yojimbo* (1) d'Akira Kurosawa...**

Je dirais que **Fresh** est un croisement entre **Les 400 Coups** de François Truffaut et **Yojimbo. Boyz'n the Hood** est bien sûr la référence la plus immédiate, celle qui saute aux yeux des gens. Mais j'avais quasiment bouclé mon scénario lorsque le film de John Singleton est sorti sur les écrans. Fresh, mon héros, je l'ai en tête depuis cinq ou six ans ; il ne doit donc rien aux protagonistes de **Boyz'n the Hood**. Par contre, la structure du script m'est venue plus récemment, lorsque mon ami Lawrence Bender m'a contacté pour me rappeler que si j'avais une idée de film, à condition qu'il ne soit pas trop coûteux, il serait heureux de se charger de la production. A partir de ce coup de téléphone, tous les éléments du puzzle se sont naturellement mis en place, l'idée des échecs, la machination, le garçon... Tout s'est combiné.

**On a le sentiment que vous devez être un sacré joueur d'échecs pour élaborer un scénario aussi astucieux dans sa logique...**

... alors que je suis le plus mauvais joueur d'échecs au monde ! Je connais les règles mais je n'anticipe jamais les coups ! Je respecte le jeu en lui-même. Par contre, je n'aime pas trop y concourir. Si je recours aux échecs dans **Fresh**, c'est dans le but d'une métaphore sur la stratégie émotionnelle qu'adopte le gosse. En écrivant, j'ai surtout pensé aux "blitz", ces parties d'échecs chronométrées, se déroulant dans un laps de temps réduit. Cela n'a rien à voir avec les tournois télévisés, ces parties interminables où les joueurs restent des heures devant l'échiquier sans bouger un pion. Le "blitz" se joue dans l'urgence, il faut s'adapter immédiatement. C'est exactement le comportement de Fresh lorsqu'il louvoie entre les gangs. Le "blitz" apporte une certaine spontanéité à la tragédie.

**Comment justifiez-vous la personnalité si paradoxale de Fresh ? Le fait qu'il grandisse dans cet enfer urbain n'explique pas totalement son comportement glacial et parfois cruel...**

Fresh est aussi intelligent que désespéré. Son père ne lui enseigne que les rudiments de l'existence et les échecs, jamais la meilleure façon d'appréhender les côtés positifs de la vie. L'horizon du gamin se limite à un environnement dur. Sa connaissance des échecs l'a vraiment armé. Son père l'a formé, l'a transformé en guerrier de l'échiquier. Les échecs constituent une forme vraiment agressive de jeu. Cette agressivité, Fresh ne la maîtrise pas car son père ne lui a jamais appris à se servir de cette arme ; il l'utilise donc en fonction de ce qu'il voit, un monde de violence, de manipulation, de profit. Fresh ne peut donc que retourner contre son quartier les tours savants que lui ont appris les échecs. Il rend ainsi à son environnement ce qu'il a reçu. Fresh parle peu, demeure immobile et absorbe tout ce qui l'entoure. Au finish, il recrache tout.



■ *L'art et la manière d'en découdre dans une partie de basket* ■

**Pour brosser le portrait de Fresh, vous êtes-vous inspiré d'un gamin en particulier ?**

Je n'ai jamais rencontré de gamin qui ressemble à Fresh. Cependant, pour m'approcher le plus possible de la réalité, j'ai rencontré tous les élèves d'une classe dans le Bronx. Mon but n'était pas de débusquer un Fresh quelconque mais de reconstituer d'après des témoignages une atmosphère juste. Cependant, mon héros n'est pas intégralement fictif. Il correspond très exactement au gosse que j'aurais aimé être si je m'étais trouvé dans pareille situation à son âge. Fresh lutte très âprement pour se débarrasser de tout sentiment, pour calibrer toutes ses émotions. Son seul but : ne pas craquer. Ainsi, lorsque les choses empirent, au lieu de fondre en sanglots comme l'aurait fait un autre enfant, il se durcit encore plus. Lorsque les protagonistes de l'histoire en viennent à s'entretuer, il regarde ça paisiblement, en grignotant une barre de chocolat. Au finish, Fresh perd toute l'innocence de l'enfance. D'une certaine façon, il sort victorieux de sa lutte contre les gros bonnets du crime de son quartier, mais, d'une autre, il perd quelque chose de fondamental, d'essentiel.

**L'épreuve que Fresh traverse sur le terrain de basket contribue pour beaucoup à sa déshumanisation. Deux personnes sont abattues gratuitement sous ses yeux, dont la petite fille dont il est amoureux...**

J'ai souffert en écrivant cette séquence. L'idée de transposer un moment aussi pénible à l'écran n'a rien de plaisant. Lorsque la violence se déclenche dans la vie, tout va très vite. On se sait pas vraiment ce qui est arrivé avant que ce soit terminé. Mon but consistait à ne pas préparer le spectateur à l'irruption de la violence, à ne pas créer de climat d'attente, à ne pas trahir ce qui est en train de se dérouler quand l'un des joueurs est ridiculisé par un adversaire plus petit, plus doué. Je tenais à ce que le public soit littéralement absorbé par l'horreur de la situation, qu'il soit aussi choqué que Fresh. Je ne désirais surtout pas que cette violence soit une attraction. **Fresh**, ce n'est pas **La Relève** qu'on regarde pour les coups de feu et les cascades. Mon idée consistait à décrire la violence telle qu'elle survient, en quelques secondes, et les dégâts qu'elle laisse à jamais, le traumatisme qu'elle inflige à un gosse de douze ans. La violence de cette séquence choque parce qu'elle n'est pas dramatiquement installée, préparée. Aux Etats-Unis, beaucoup de gens considèrent que mon film est trop brutal, trop dur. **Fresh** ne contient pas un dixième de la violence de n'importe quel polar. Vous n'avez pas de sang, la caméra se tient à distance. Toutefois, la situation s'avère émotionnellement très forte. Mon discours sur la violence se rapproche de celui des Frères Hughes dans **Menace II Society**, un excellent film. Cependant, le public américain criait, trépignait aux scènes violentes comme s'il assistait à la projection d'un **Rambo** quelconque. Les Frères Hugues cherchaient à écœurer les gens ; ils ont échoué en provoquant l'effet inverse.

**Comment ont réagi les Noirs américains à votre film ? Le tableau que vous faites de Brooklyn n'est pas franchement favorable à ses habitants ?**

Attention, **Fresh** n'est pas un film sur la communauté noire comme **Menace II Society** et **Boyz'n the Hood**. J'ai situé l'action à Brooklyn parce qu'elle demandait un ghetto urbain, des dealers. Ce concept s'est imposé de lui-même. Evidemment, les réactions concernant le film sont très partagées. De nombreux Noirs me reprochent de présenter de façon très négative leur communauté. Je les comprends un peu. Quoiqu'il en soit, si un réalisateur Noir tournait un film sur les gangsters juifs, les Juifs new-yorkais lui tomberaient dessus. Quand Michael Cimino a réalisé **L'Année du Dragon**, les Chinois ne l'ont pas raté... Dès qu'un cinéaste met en scène une histoire qui ne prend pas pour cadre sa propre société, qu'il n'en décrit pas l'aspect le plus rose, les personnes de la communauté dépeinte râlent, crient au racisme. Mais la fonction d'un réalisateur n'est pas de satisfaire tout le monde. En tant que créateur, la dureté de l'existence m'intéresse plus que tout. Les comédies sur la classe moyenne américaine ? Très peu pour moi. **Fresh** n'est toutefois pas un film social ; l'environnement n'en constitue jamais le thème, le pivot.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

(1) **Yojimbo** (1961) présente un samouraï naviguant entre deux clans ennemis pour mieux récolter les fruits de la discorde. Cette intrigue inspira Sergio Leone dans **Pour une Poignée de Dollars**.



■ *Fresh (Sean Nelson) : enfant de Brooklyn, justicier dont la stratégie emprunte beaucoup au jeu d'échecs. Pour lui, les malfrats sont des pions à abattre* ■

# échec et crack

Au début, on visite un décor urbain bien connu, les zones craignos de **Boyz'n Hood**, de **Menace II Society**. Tiens donc, un autre film black, socio-éducatif, description très réaliste d'un ghetto à deux doigts de l'explosion. Mais, passé les trente premières minutes, Boaz Yakin emprunte un petit sentier, un chemin de traverse. Pour aller où ? Pour emboiter le pas à Toshiro Mifume dans **Yojimbo**, à Clint Eastwood dans **Pour une Poignée de Dollars**, à la différence que le manipulateur est ici un gamin black de douze ans, Fresh, enfant d'une famille trop nombreuse dont le père s'est sauvé. Ce même père, un presque clochard désormais, lui enseigne les parties d'échecs menées à vitesse supersonique. Fort de l'urgence de cette logique de jeu, Fresh imagine un stratagème afin de nuire à deux gangs rivaux, responsables de la ruine du quartier, de nombreux assassinats, de la déchéance de sa sœur, du meurtre de son copain et de sa petite amie... Transporteur et vendeur de crack, Fresh œuvre sans manifester la moindre émotion, la moindre peur apparente... Il monte dealers de crack et dealers d'héroïne les uns contre les autres, jusqu'à la guerre totale, fatale aux deux camps.

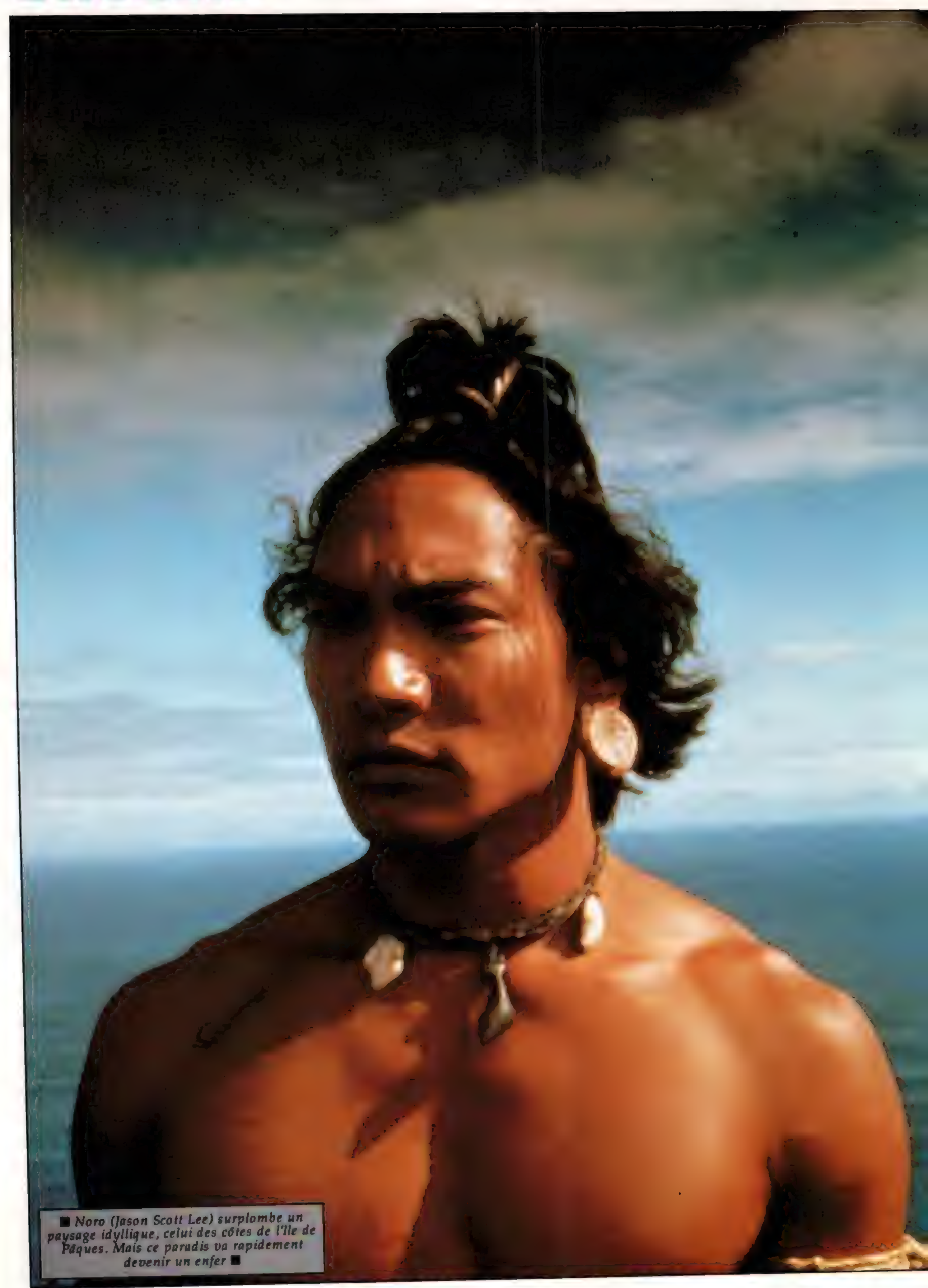
Boaz Yakin n'abat pas ses cartes immédiatement ; il attend. D'autant plus surprenante est l'orientation prise, la machiavélique machination astucieusement mise au point par Fresh, un enfant auquel il est difficile de s'attacher. Son comportement systématiquement dur et sa diabolique intelligence déteignent sur le film. Cette rage contenue lui nuit-il ? Un peu, la fureur restant avant tout cérébrale, malgré le plaisir que l'on éprouve à voir les affreux dûment châtiés.

Pour sa première réalisation, Boaz Yakin passe à quelques centimètres du "coup d'essai, coup de maître". Néanmoins, **Fresh** est un film à voir, maîtrisé, très peu réceptif aux clichés, excellemment interprété et notamment doué d'une séquence d'une force rare dans le contexte des **Blancs se Savent pas Sauter**.

■ M.T. ■

**AFMD** présente Sean Nelson dans une production **Lumière Entertainment** *FRESH* (USA - 1993) avec Giancarlo Esposito - Samuel L. Jackson - N'Bushe Wright - Ron Brice - Jean LaMarre **photographie de** Adam Holander **musique de** Stewart Copeland **produit par** Lawrence Bender **écrit et réalisé par** Boaz Yakin

**15 juin** **1 h 55**



■ Noro (Jason Scott Lee) surplombe un paysage idyllique, celui des côtes de l'Ile de Pâques. Mais ce paradis va rapidement devenir un enfer ■

# RAPA NUI

**Le réalisateur de *Robin des Bois* et surtout de *La Bête de Guerre* prend des risques. Il consacre son film *Rapa Nui* à l'histoire virtuelle de l'Ile de Pâques, à la guerre totale qui anéantit un fort pourcentage de la population. Il tourne donc *Rapa Nui* sur les lieux de l'action, sur une île au climat capricieux, à la topographie accidentée... Bref, un caillou perdu dans l'océan qui n'est pas vraiment le paradis des cinéastes. Tombé amoureux de l'endroit, Kevin Reynolds, kamikaze, plante solidement ses caméras sur une terre peu accueillante...**

De Kevin Reynolds, on attendait beaucoup, malgré l'échec artistique de **Robin des Bois**, film sur lequel il fut soumis à des pressions telles qu'il perdit le contrôle du projet. Aujourd'hui, le réalisateur en état de grâce de **Fandango** et de **La Bête de Guerre** revient sur le devant de la scène avec un **Rapa Nui** produit par Kevin Costner avec qui il resta longtemps fâché après le remontage de **Robin des Bois**. **Rapa Nui**, projet dément dans le contexte hollywoodien actuel, appartient à cette catégorie de films fous, prenant tous les risques pour impressionner de la pellicule et raconter une histoire. L'idée de **Rapa Nui** vient à Kevin Reynolds à la vision d'un documentaire de Jacques Cousteau. Les images de l'Ile de Pâques, de ses statues, et surtout son mystère (certains avancent une intervention extraterrestre pour justifier l'alignement des titans de pierre !) interpellent le cinéaste. Dans ce documentaire, Cousteau insistait sur des événements virtuels qui auraient pu plonger l'île dans l'abîme : une guerre, des ressources naturelles exploitées dans l'anarchie la plus totale, la surpopulation... "*Comme beaucoup de gens, j'avais vu des photos des statues de l'Ile de Pâques, mais j'ignorais ce qui s'y était passé. Les images de ce documentaire ont commencé à me hanter*". Passionné par l'énigme, Kevin Reynolds se documente sur cette terre perdue au milieu de l'Océan, mais n'apprend pas grand chose. Que la population locale dégringola d'environ 8000 habitants à 111 au fil des guerres, des épidémies, des raids des trafiquants d'esclaves. Qu'elle a été découverte en 1722 par un navigateur qui, en manque d'inspiration, jetta un coup d'oeil sur son calendrier pour la baptiser Ile de Pâques. Les Polynésiens la désignent différemment, par Te Pito-Te Henua, c'est-à-dire Le Nombril du Monde. "*Il s'agissait du titre que j'ai longtemps envisagé pour le film. Mais tous mes interlocuteurs le détestaient*" témoigne Kevin Reynolds, lequel choisit finalement un autre terme du cru, contemporain celui-là, Rapa Nui, deux mots qui enflamment l'imagination. La vérité de cette terminologie est nettement plus terre-à-terre : "Rapa" parce que l'endroit évoquait aux Tahitiens une île jumelle et "Nui" pour grande. Spéculant allègrement sur l'histoire possible de l'Ile de Pâques, Kevin Costner rédige un script de cinq pages. Cinq pages qui contiennent déjà les grandes lignes de l'intrigue du film : la rivalité tribale et amoureuse de deux hommes de caste différente, amis d'enfance. "*Nous avons extrapolé à partir des légendes locales afin de comprendre ce qui avait pu se produire il y a trois siècles*". Pour appréhender de plus près le mystère tenace, Kevin Reynolds se rend tout naturellement sur les lieux mêmes de l'action en 1991. "*Initialement, je pensais faire seulement quelques recherches sur place. Mais lorsque j'ai découvert les falaises d'Orongo, les carrières et le cratère, ce ciel et ce paysage, j'ai su que je ne pourrais jamais tourner **Rapa Nui** ailleurs*". Une décision dont Kevin Reynolds ne mesurait pas encore toutes les conséquences car ce bout de caillou recouvert d'herbes n'était pas vraiment aussi accueillant qu'il y paraissait. Après quelques autorisations des autorités chiliennes et insulaires, des études de terrain, la production peut envoyer 200 comédiens et techniciens sur place. En mettant les pieds sur ce sol, aucun d'eux ne se doutait qu'il s'embarquait pour cinq mois de galère. **Rapa Nui** n'est pas une annexe du *Club Méditerranée* !

"***Rapa Nui** est le tournage le plus dangereux que j'ai jamais vécu. Les falaises d'Orongo étaient particulièrement difficiles et traîtres. Il fallait descendre 30 à 40 minutes le long d'une piste accidentée, chargés de sacs à dos, de matériel... Et c'est bien sûr là que sont tournées les séquences les plus dures et les plus spectaculaires du film*" gémit encore le réalisateur responsable de l'agencement des scènes mouvementées, Mark Illsley. "***Rapa Nui** tient, à ce titre, davantage du fantasme de cascadeur que du rêve auquel accède un comédien*" envoie de son côté Jason Scott Lee, aux premières loges lorsqu'il s'agissait de prendre des risques. "*En nageant le long de la côte, Jason fut balayé par une vague surgie de nulle-part. Elle l'a jeté sur les récifs. Nous avons dû nous résoudre à faire hospitaliser Jason. Il souffrait de contusions multiples ; il était vraiment en état de choc*" corrobore le comédien Esai Morales. "*Ce n'était ni très rassurant, ni très confortable, parfois même terrifiant. Nous étions assistés par des cascadeurs aussi compétents que courageux, mais il arrive toujours un moment où vous êtes livré à vous-même. Si vous faites un pas de côté, si vous tombez, vous êtes mort*" poursuit l'interprète de Make. Il n'en rajoute pas. Le danger transparaît à l'écran : les comédiens descendent et grimpent des falaises à pic, courent à vive allure sur d'étroites corniches, nagent là où le ressac se fait le plus violent, où les vagues déferlent avec une violence inouïe... "*Selon la légende, les membres des divers*

■■■

## ENTRE DEUX EAUX

Les premières images, ou plutôt les premiers mots, choquent l'oreille : les Polynésiens, en ces temps reculés, parlent un anglais parfait ! Dur à avaler, surtout que le producteur de **Rapa Nui** se nomme Kevin Costner, et qu'il s'est battu pour imposer les langues indiennes à **Danse avec les Loups**. Il faut une bonne demi-heure pour s'habituer à cette facilité. Même dans la dernière version des **Révoltés du Bounty**, les Tahitiens ne mâchonnaient pas l'anglais. Le choc passé, **Rapa Nui** s'achemine vers une métaphore évidente. L'île de Pâques symbolise notre bonne vieille Terre menacée d'anéantissement par les guerres, la ruine écologique, l'exploitation sauvage des ressources minières... Le message est aussi transparent que les eaux qui entourent une île déboisée il y a plusieurs siècles par ses habitants. Des habitants divisés en deux castes bien distinctes : les Longues Oreilles, à savoir les nobles privilégiés, détenteurs du savoir, du respect de la loi et des tabous, et les Courtes Oreilles, des ouvriers à la limite de l'esclavage, sans cesse brimés, contraints, dans des délais de plus en plus courts, d'élever des statues de plus en plus gigantesques. De les transporter aussi, ce qui nécessite l'abattage de tous les arbres de l'île. Un désastre écologique auquel s'ajoute une guerre entre Courtes et Longues Oreilles, un conflit barbare qui intervient après la victoire de Noro dans un marathon de l'impossible. Noro, en évitant de briser l'œuf d'hirondelle de mer transporté dans un serre-tête, bat in extremis son adversaire, Make, qui fut autrefois son ami. Mais une femme, la volonté d'un Grand Prêtre et les lubies d'un roi aussi bêtement mystique que sénile opposent désormais les deux hommes...



■ Noro, un prince rebelle qui lutte contre système et sa religion extrémiste, à base de superstitions ■

La logistique de **Rapa Nui** impressionne : de titanesques statues transformées avec des moyens artisanaux mais ingénieux à flanc de falaise, une compétition vertigineuse dont la plupart des concurrents trouvent la mort... Des morceaux de bravoure. Mais il manque à **Rapa Nui** le souffle des grandes épopées, l'authencité malgré les efforts de Kevin Reynolds... Son film aurait pu être une fastueuse et brutale allégorie politique sur tous les maux du monde ; il n'est qu'une illustration appliquée, rarement à la hauteur des intentions, d'une histoire à la mystique artificielle commentée par une partition pourtant envoûtante de Stewart Copeland.

**AMLF** présente Jason Scott Lee dans une production **TIG/Majestic/Newcomm Limited** *RAPA NUI* (USA - 1993) avec Esai Morales - Sandrine Holt - Zac Wallace - George Henare - Eru Potaka-Dewes **photographie de** Stephen F. Windon **musique de** Stewart Copeland **scénario de** Tim Rose Price & Kevin Reynolds **produit par** Kevin Costner & Jim Wilson **réalisé par** Kevin Reynolds

**22 juin 1994** **1 h 48**

■■■

*clans envoyaient à chaque printemps un de leurs guerriers à la recherche du premier œuf d'hirondelle de mer pondu sur l'îlot voisin de Moru Nui. Les concurrents devaient affronter mille dangers durant cette course, traverser à la nage un détroit particulièrement agité, escalader une falaise à mains nues... Beaucoup y laissaient leur vie. Le vainqueur qui présentait le premier à son maître le précieux trophée intact, devenait le seigneur de l'île une année entière"* commente Mark Illsley. A lui donc, sous la tutelle de Kevin Reynolds, de veiller à la logistique de ce marathon de la mort, de cette course qui ridiculise les jeux du cirque de la Rome Antique et les exploits des gladiateurs du futur façon **Running Man**. *"Le tournage de cette périlleuse séquence occupa les deux équipes pendant deux mois et nécessita d'énormes efforts physiques. Sa phase la plus spectaculaire se déroula sur une falaise escarpée de 300 mètres de haut. Les techniciens furent harnachés et assurés au moyen de filins d'acier, mais les acteurs, vêtus de simples pagnes, durent se contenter d'un mince câble fixé à la taille".* Un câble dont on ne soupçonne jamais la présence. D'ailleurs, **Rapa Nui** ne triche pas avec l'exploit. Pas kamikaze pour autant, Kevin Reynolds authentifie l'exploit physique. Nullement question ici de recourir à des artifices à la **Cliffhanger**, à des effets spéciaux optiques. On y croit, d'autant plus que l'équipe du film goûte à de nombreuses reprises aux risques encourus par les protagonistes de l'histoire.

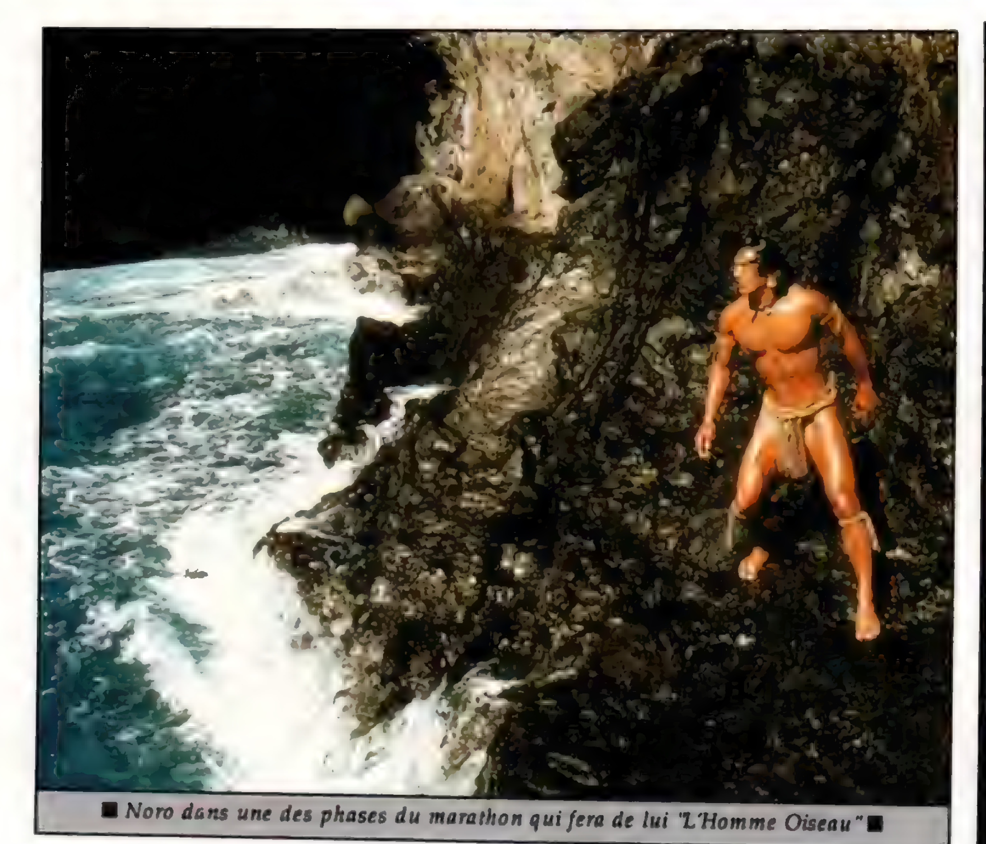


■ Le transport des statues : une entreprise surhumaine digne des constructions pharaoniques ■



■ Les Longues Oreilles en route vers un iceberg mythologique sur lequel s'embarqueront quelques fervents croyants ■

*"Au bout de trois ou quatre jours, nous avions perdu la notion du danger, et parfois, il fallait se pincer pour se souvenir qu'on était suspendu à un à-pic de 300 mètres ! Ce qui me gênait davantage, c'était de ne recevoir les rushes qu'au bout de deux semaines. On progressait à l'aveuglette et il était extrêmement difficile de créer une ambiance, un rythme. Cela exigeait aussi un surcroît d'effort de la part des acteurs. Il fallait réussir au premier coup, car personne n'avait envie d'affronter à nouveau de telles épreuves. Fort heureusement, nous n'eûmes jamais à reprendre une scène"* ajoute Kevin Reynolds. Si le cinéaste patiente deux bonnes semaines dans l'attente fébrile des rushes, des plans mis en boîte, c'est du fait que l'Ile de Pâques ne bénéficie pas de la structure nécessaire. Les rushes partaient donc pour l'Australie. Ce ne fut pas là le seul effet négatif de l'éloignement de l'île. Du fait du coût des transports de matériel, de victuailles, les producteurs durent revoir le budget à la hausse, sans toutefois crever certains plafonds. *"C'est inévitable de voir un budget grimper lorsque l'acheminement d'un kilo*



■ Noro dans une des phases du marathon qui fera de lui "L'Homme Oiseau" ■

*de patates sur place vous revient à 6 dollars !"* envoie, pragmatique, le réalisateur.
Si Kevin Reynolds et l'équipe eurent à souffrir de l'isolement, de l'absence totale d'infrastructure et d'un terrain si vertical que la disposition des caméras aurait nécessité un géomètre, un autre facteur troubla le bon déroulement des opérations : le climat. *"Je n'avais jamais vu cela. Perdue au milieu de l'océan, l'île de Pâques est un micro-climat, parfaitement incompréhensible. Le temps y change littéralement tous les quarts d'heure. La tension montait à mesure que nous nous approchions de la saison des pluies. Il ne servait à rien de planifier le tournage dans les moindres détails. A peine arrivé sur le plateau, tout était à revoir. On avait l'impression que l'île lisait dans nos pensées et s'ingéniait à contrarier nos efforts. Très souvent, il pleuvait des cordes !".* Il plut 21 jours d'affilée en janvier. Impossible de tourner, impossible de construire décors et accessoires. Deux jours après la reprise du travail, une averse torrentielle interrompit brutalement les prises de vues. C'était là le lot quotidien du tournage. Kevin Reynolds passe sous silence l'ouragan impromptu qui emporta sur les flots une portion des décors ; d'immenses statues, les répliques maniaques des vraies, flottèrent quelques heures sur l'océan avant d'être repêchées ! Une vision surréaliste. Et un désagrément de plus ! *"Je suis convaincu que **Rapa Nui** restera le tournage le plus dur de ma vie, le plus dangereux assurément, et aussi le plus inconfortable en raison du froid qui nous a tous surpris"* annonce Jason Scott Lee. Logique en fait que la production ait fini par ironiser sur le titre du film. Il n'était finalement plus question de **Rapa Nui**, mais de **Apocalypse Nui** en rappel du tournage terrible du film de Francis Coppola !

*"**Rapa Nui** a été un voyage dans le temps, il nous a permis de revire pleinement le passé de cette île. En dépit de tous les obstacles que nous avons affrontés durant cette aventure, il me semble que nous avons su capter l'esprit du lieu et réaliser quelques séquences assez spectaculaires. Nous en sommes fiers car peu de gens s'y seraient risqués. Et beaucoup pensaient que nous n'y arriverions pas"* termine Kevin Reynolds, satisfait d'avoir relevé le défi. Satisfait également que son producteur, Kevin Costner, l'ait appuyé dans son désir de défier les éléments et la nature dans un soucis de crédibilité. *"Tous ceux qui verront **Rapa Nui** comprendront pourquoi nous sommes allés si loin. Le cinéma est passé maître dans l'art de reproduire n'importe quel environnement. Mais cette île n'a pas son pareil. C'est là qu'il fallait se rendre pour tourner. Là où tout s'est réellement passé".* Un rien masochistes, les deux Kevin s'embarquent aujourd'hui dans une autre galère, **Water-World**, dont le tournage se déroule pour l'essentiel en mer. Monsieur Météo prévoit une très forte houle !



■ Cyrille GIRAUD ■



■ Make (Esai Morales), un Courtes Oreilles rival de Noro, dont il fut l'ami d'enfance ■

■ Mowgli (Jason Scott Lee) dans Le Livre de la Jungle ■

# LE LIVRE DE LA JUNGLE

Pressenti pour incarner Kato dans une nouvelle adaptation de **Green Hornet** (alias **Le Frelon Vert**) et, donc, de marcher une fois de plus sur les traces de Bruce Lee, Jason Scott Lee devient le spécialiste des rôles exotiques à Hollywood. Hier **Dragon**, aujourd'hui **Rapa Nui**. Demain ce sera **Le Livre de la Jungle**, une entreprise qui se risque au remake d'un dessin animé de Walt Disney. Athlétique, Jason Scott Lee incarne tout naturellement Mowgli dans une optique qui doit beaucoup, vraiment beaucoup, à un certain **Greystoske** vu par Hugh Hudson et Christophe Lambert. En fait, ce **Livre de la Jungle** "live", avec des comédiens de chair et d'os, s'inspire bien plus du livre original de Rudyard Kipling, un Anglais fasciné par les Indes, que du cartoon de 1967. Dans le film de Stephen Sommers (dont **Les Aventures d'Huckleberry Finn** sort actuellement) les ours ne dansent pas sur des airs de jazz !

**Le Livre de la Jungle** abandonne donc Mowgli dans une épaisse forêt. Le gamin n'a que cinq ans. Quinze ans durant, il subsiste dans cet environnement hostile dont les habitants l'élèvent. Retrouvé, il apprend à parler, à se comporter de manière civilisée... Dans son nouveau monde, Mowgli ne tarde pas à constater que la prétendue civilisation dissimule en fait une violence, une férocité dont même la jungle est incapable. Le Capitaine Boone en constitue un exemple probant. Littéralement hypnotisé par le poignard d'une valeur inestimable que porte le miraculé de la jungle, il enlève le père adoptif de Mowgli, le Colonel Brydon (Sam Neill), et sa fille, afin qu'ils lui révèlent l'emplacement du fabuleux trésor. L'expédition se dirige vers Monkey City. Comme Tarzan/Johnny Weismuller dans son premier film parlant, le "sauvage" élimine un à un, à la faveur des opportunités naturelles, les bandits recrutés par Boone...
Film d'aventures de 32 millions de dollars, tourné en Inde, **Le Livre de la Jungle**, version 1994, possède déjà le parfum des séries B des années 30 et 40, à savoir une végétation abondante, un héros désigné comme "sauvage", un fabuleux trésor caché dans une cité légendaire, des animaux... Ce Mowgly semble plutôt reprendre le flambeau de Tarzan que celui du garçonnet maladroit de Walt Disney.

## monsieur nounou

Fort en gueule, bâti comme deux armoires normandes, Hulk Hogan, la méga-star du catch yankee, est un gentil, un gros nounours. Héros de **Cadence de Combat** et de **Space Commando**, il désire avant tout plaire aux petits, aux familles. Pas question de mettre sa carrure au service d'un polar violent. Les yeux braqués sur **Maman, j'ai Raté l'Avion**, il s'offre donc ce **Monsieur Nounou**. Son personnage, le catcheur Sean Armstrong, coule une retraite anticipée très paisible jusqu'au jour où son ancien manager lui demande de servir de garde du corps à deux gosses terribles, Alex et Kate Mason, grands consommateurs de nounous. Valeureux sur le ring, Sean Armstrong subit les ruses des enfants, les pièges diaboliques... Les nerfs mis à rude épreuve, il s'attache néanmoins aux bambins terribles et les sauve de la vindicte du sinistre et grimaçant Tommy Thanatos en quête d'un micro-processeur...

Quelques empoignades pour satisfaire le public de Hulk Hogan, des vilains aussi idiots que caricaturaux, une volonté évidente de rameuter les millions de fans de MacCaulay Culkin. La comédie familiale idéale pour une programmation du dimanche après-midi à la télévision. Challenger de Arnold dans **Un Flic à la Maternelle**, Hulk Hogan se complaît dans le masochisme de règle ; il subit de sévères déculottées jusque dans la salle de gym, sous la douche, se travestit en ballerine couleur pivoine... Pour les uns plaisant, pour les autres doté d'un Q.I. proche du zéro, **Monsieur Nounou** est le prototype même du cinéma familial pilonné par John Waters dans son féroce **Serial Mother**.

■ Marc TOULLEC ■

**Métropolitan Filmexport** présente Hulk Hogan dans une production **New Line** ***MONSIEUR NOUNOU (MR. NANNY*** - USA - 1993) avec Sherman Hemsley - Robert Gorman - Madeline Zima - Austin Pendelton - David Johansen **photographie de** Peter Stein **musique de** David Johansen & Brian Koonin **scénario de** Ed Rugoff & Michael Gottlieb **produit par** Robert Engelma **réalisé par** Michael Gottlieb

**1 juin 1994** **1 h 24**



■ *Sean Armstrong (Hulk Hogan), une nounou pas comme les autres* ■



■ *Les "bad girls", de gauche à droite : Madeleine Stowe, Mary Stuart Masterson, Andie MacDowell et Drew Barrymore* ■

## bad girls

Dans cette période où le western apparaît comme un désastre autant créatif qu'économique (**Geronimo, Gettysburg**...), le concept de **Bad Girls** avait de quoi intéresser. Plutôt que de coller aux bottes d'un Lucky Luke d'opérette, Jonathan Kaplan se propose de suivre les péripéties de quatre prostitués, tentant d'imposer leur quatre volontés dans ce bon vieil Ouest américain du siècle dernier où "espoir de vivre" rimait avec "cercueil en pin massif". Une idée forte servie par un casting de choc : Madeleine Stowe (**Le Dernier des Mohicans**), Mary Stuart Masterson (**Benny and Joon**), Andie MacDowell (**Un Jour sans Fin**) et surtout la pulpeuse Drew Barrymore (on la présente ?).

Seulement voilà, **Bad Girls** est un nouvel exemple typiquement américain de film où la forme a cru bon surpasser le fond. Et, dans ce cas précis, devrait-on dire le bas-fond ! Durant presque deux heures (cinémascope et méga son dolby d'usage), on ne peut que blêmir devant le manque d'efficacité d'un scénario qui accumule les clichés et d'une réalisation qui n'exploite à aucun moment ces grands espaces pourtant vertigineux que sont les plaines de l'Ouest américain. Les donzelles passent en fait leur temps à réciter des dialogues à l'eau de rose concernant un éventuel prince charmant qui les sauverait de leur fatale condition. Dès lors, c'est la catastrophe : Jonathan Kaplan plante sa caméra au milieu des gunfights comme un vieux totem déplumé, s'endort sur les regards des méchants en pleine partie de poker, et oublie carrément d'épouser les formes sauvages de nos héroïnes aux sourires angéliques et aux humeurs diaboliques. Inexcusable !

Après **Geronimo** et **Tombstone**, et alors que **Maverick** (Mel Gibson), **Wyatt Earp** (Kevin Costner) et **The Cowboy Way** (Kiefer Sutherland) pointent à l'horizon, on est en droit de se demander si le succès de **Danse avec les Loups** a été une bonne ou une mauvaise chose pour le western hollywoodien.

■ **Emmanuel ITIER** ■

**Twentieth Century Fox** présente Madeleine Stowe - Mary Stuart Masterson - Andie MacDowell - Drew Barrymore dans une production **Ruddy-Morgan Productions** ***BAD GIRLS*** (USA - 1994) avec James Russo - James LeGros - Robert Loggia **photographie de** Ralf Bode **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** Ken Friedman & Yolande Finch **produit par** Albert S. Ruddy - Andre E. Morgan - Charles Finch **réalisé par** Jonathan Kaplan

**12 juillet 1994** **1 h 51**

## the honeymoon killers (les tueurs de la lune de miel)

Durant les seventies, **The Honeymoon Killers** fut considéré comme le portrait le plus véridique qui soit des serial-killers. Noir et blanc, prises de son en direct, aucune joliesse technique ou esthétique, dédramatisation systématique des situations, y compris les plus tendues, comédiens au physique ordinaire... Le compositeur d'opéra Leonard Kastle, pour son seul film à ce jour, colle le plus près possible à la réalité, s'installant au gré du tournage dans l'environnement même des funestes héros. Depuis, il y a eu **Henry : Portrait of a Serial Killer** de John McNaughton, documentaire à peine romancé sur l'existence de Henry Lee Lucas.

La comparaison n'est pas en faveur de **The Honeymoon Killers**. Aujourd'hui, la love story criminelle de la grosse infirmière-chef Martha Seabrook et du latin lover Raymond Fernandez a perdu de sa puissance, malgré le tableau caustique de l'Amérique des veuves pingres, des vieilles filles frustrées... Présentés l'un à l'autre par le club des "Coeurs Solitaires", les tourtereaux, qui aspirent à un confort bourgeois, en viennent à assassiner celles qu'ils devaient "seulement" détrousser après un mariage de complaisance. Mais la jalousie maladive de Martha empêche son compagnon de "travailler" sans bavure...

Très dialogué, **The Honeymoon Killers** demeure à l'extérieur de la passion des protagonistes, de leur folie meurtrière. Victimes de la société de consommation qui les pousse à partir à la recherche d'un bonheur de catalogue *La Redoute*, Martha Seabrook et Raymond Fernandez n'inspirent le cinéaste que d'un point de vue politique. Reste un document sociologique sur une époque. Dommage que cet aspect-là ait pris le dessus sur le rapport purement criminologique, légiste.

■ **Marc TOULLEC** ■

**Action Gitanes** présente Shirley Stoler & Tony Lo Bianco dans ***LES TUEURS DE LA LUNE DE MIEL (THE HONEYMOON KILLERS*** - USA - 1969) avec Mary Jane Highby - Doris Roberts - Kip Mac Ardie - Marilyn Chris **photographie de** Oliver Wood **musique de** Gustave Mahler **produit par** Warren Steibel **écrit et réalisé par** Leonard Kastle

**15 juin 1994** **1 h 48**



■ *Martha Seabrook (Shirley Stoler) la tueuse en série de poids de The Honeymoon Killers* ■

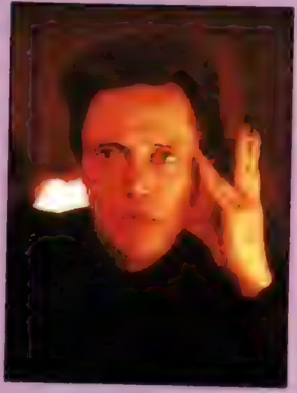
## eric roberts



Le frère de Julia Roberts n'est pas un tendre. Même dans les rôles de gentils, on s'attend toujours à ce qu'il retourne brusquement sa veste, qu'il frappe la veuve et l'orphelin après les avoir secourus. Spécialiste des personnages de brutes, de maris cogneurs, d'instables, Eric Roberts marche sur le fil du rasoir. Si son physique le contraint à un certain manichéisme, à la force brutale, à une sensualité un rien bestiale, il sait, bien dirigé, donner dans la nuance. Exemple : le champion de fleuret de **Par l'Epée**. L'échec commercial de ce film à peine distribué le pousse cependant vers des productions de moindre ambition, des polars, des thrillers cochons... Très athlétique (il le montre bien dans **Best of the Best 1 & 2**), Eric Roberts navigue, comme beaucoup de comédiens de sa trempe, entre seconds couteaux dans d'imposantes productions hollywoodiennes et têtes d'affiches dans des séries B et téléfilms.

*1978* - **King of the Gypsies/Le Roi des Gitans** (Frank Pierson) *1979* - **Paul's Case** (Lamont Johnson/TV) *1981* - **Raggedy Man/L'Homme dans l'Ombre** (Jack Fisk) *1983* - **Star 80/idem** (Bob Fosse) *1984* - **The Pope of Greenwich Village/Le Pape de Greenwich Village** (Stuart Rosenberg) *1985* - **The Coca Cola Kid/idem** (Dusan Makavejev), **Runaway Train/idem** (Andreï Konchalovsky) *1986* - **Nobody's Fool** (Evelyn Purcell), **Slow Burn/Morts en Eau Trouble** (Matthew Chapman/TV) *1987* - **Blood Red/Un Fusil pour l'Honneur** (Peter Masterson), **Dear America : Letters Home from Vietnam/Dear America** (documentaire de Bill Couturie, voix) *1988* - **To Heal a Nation** (Michael Pressman/TV) *1989* - **Rude Awakening** (Aaron Russo), **Best of the Best/idem** (Rob Radler), **Options** (Camillo Vila, simple apparition) *1990* - **The Lost Capone/Capone contre Capone** ou **Le Dernier des Capone** (John Gray/TV), **Descending Angel/Enquête Mortelle** (Jeremy Paul Kagan/TV) *1991* - **The Ambulance/L'Ambulance** (Larry Cohen), **Miss Lonelyhearts/Un Homme Fatal** (Andrew Lane/TV), **Vendetta : Secrets of a Mafia Bride** ou **Donna d'Onore** (Stuart Margolin/TV), **By the Sword/Par l'Epée** (Jeremy Paul Kagan) *1992* - **Final Analysis/Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid** (Phil Joanou), **Best of the Best 2/idem** (Rob Radler), **Fugitive Among Us/Un Fugitif parmi Nous** (Michael Toshiyuki Uno/TV) *1993* - **The Hard Truth** (Kristine Petersen), **Sensation** (Brian Grant), **Love is a Gun** (David Hartwell), **Free Fall** (John Irvin), **Voyage/idem** (John MacKenzie/TV), **Love, Cheat and Steal** (William Curran) *1994* - **The Specialist** (Luis Llosa), **Babyfever** (Henry Jaglom), **Heaven's Prisoners** (Phil Joanou), **Nature of the Beast** (Victor Salva)

## christopher walken



Le Mister Strange du cinéma américain, celui qui injecte de l'ambiguïté dans le personnage à priori le plus falot. Fascinant, Christopher Walken l'est assurément, virtuose de l'humour sardonique, des regards inquiétants, de la violence à fleur de peau, d'un certain flegme même. Aristocrate des rôles de vilains, il passe aisément de l'autre côté de la barrière, sans aucune modification notable dans son jeu. Mercenaire, médium, Robin des Bois du Bronx, flic, trafiquant de drogue, mafiosi... La balance penche nettement du côté du Diable dont Christopher Walken modère les bouffées de chaleur par sa distance implacable. Taillé pour incarner Dracula (pourquoi Francis Coppola ne l'a-t-il pas choisi ?), le joueur malheureux de roulette russe de **Voyage au Bout de l'Enfer** serait le plus digne successeur qui soit à Christopher Lee.

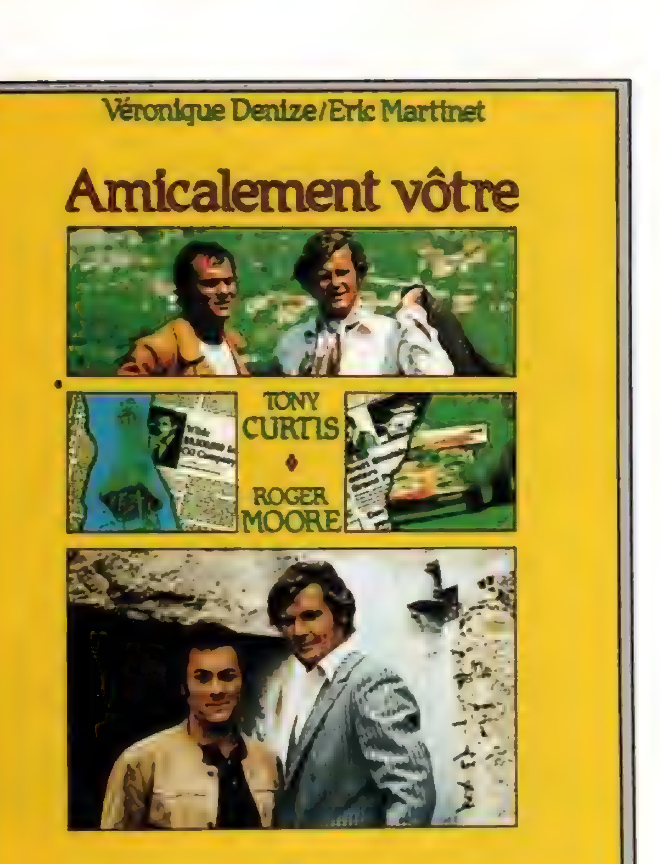
*1965/69* - **Me and my Brother** (Robert Frank) *1971* - **The Anderson Tapes/Le Gang Anderson** (Sidney Lumet) *1972* - **The Happiness Cage** (Bernard Girard) *1976* - **Next Stop, Greenwich Village/idem** (Paul Mazursky) *1977* - **The Sentinel/La Sentinelle des Maudits** (Michael Winner), **Annie Hall/idem** (Woody Allen), **Roseland** (James Ivory) *1978* - **The Deer Hunter/Voyage au Bout de l'Enfer** (Michael Cimino) *1979* - **The Last Embrace** (Jonathan Demme) *1980* - **The Dogs of War/Les Chiens de Guerre** (John Irvin), **Heaven's Gate/La Porte du Paradis** (Michael Cimino) *1981* - **Pennies from Heaven/Tout l'Or du Ciel** (Herbert Ross), **Shoot the Sun Down** (David Leeds) *1982* - **Who I Am This Time ?** (Jonathan Demme/TV) *1983* - **Brainstorm/idem** (Douglas Trumbull), **The Dead Zone/Dead Zone** (David Cronenberg) *1985* - **A View to a Kill/Dangereusement Vôtre** (John Glen) *1986* - **At Close Range/Comme un Chien Enragé** (James Foley) *1987* - **The Milagro Beanfield War/Milagro** (Robert Redford), **Deadline** ou **Witness in the Warzone/Warzone** (Nathaniel Gutman), **Puss in Boots** (Eugene Marner) *1988* - **Homeboy/idem** (Michael Seresin), **Biloxi Blues/idem** (Mike Nichols) *1989* - **King of New York** (Abel Ferrara), **Communion/idem** (Philippe Mora) *1991* - **McBain/idem** (James Glickenhaus), **The Comfort of Strangers/Etrange Séduction** (Paul Schrader), **All-American Murder/Murder Zone** (Anson Williams), **Sarah : Plain and Tall** (Glenn Jordan/TV) *1992* - **Le Grand Pardon 2** (Alexandre Arcady), **Batman Returns/Batman le Défi** (Tim Burton), **Scam/idem** (John Flynn/TV), **Mistress/Hollywood Mistress** (Barry Primus), **Defenders of Dynatra City** (dessin animé TV/Voix) *1993* - **True Romance/idem** (Tony Scott), **Wayne's World 2/idem** (Stephen Surjik), **D'une Femme à l'Autre** (Charlotte Brandström), **Pulp Fiction/idem** (Quentin Tarantino) *1994* - **Search and Destroy** (David Salle), **God's Army** (Gregory Widen), **The Set-Up** (Robert Vincent O'Neill), **Valentine** (Philippe Mora), **Galatea** (John McNaughton), **The Wildside** (Donald Cammell), **Room 502** (Kevin Elders), **Man with a Gun** (David Wyles), **Rhinoceros Hunting in Prague** (Michael Hausman), **Top of the Ninth** (Francis Coppola/TV)

## dennis hopper



Une légende du cinéma américain. Ami de James Dean, jeune premier bagarreur, junkie et alcoolo au dernier degré, il survit à toutes les modes, à toutes les tendances. Par ailleurs photographe et sculpteur, Dennis Hopper fréquente tous les genres, incarne tous les personnages, de la pire crapule au flic le plus incorruptible en passant par les méchants de bande dessinée, les barmen, les psychopathes, les désaxés... Du téléfilm le plus obscur à la grosse machine hollywoodienne, même en cas de naufrage, Dennis Hopper s'en tire toujours avec les honneurs. Réalisateur, il enfourche les bécanes du mythique **Easy Rider**, décrit l'enfer des gangs comme personne dans **Colors**, entretient la moiteur de **Hot Spot**... A 58 ans, Dennis Hopper tient la forme ; il en paraît 15 de moins et tourne frénétiquement !

*1955* - **Boy in the Storm** (TV), **Rebel Without a Cause/La Fureur de Vivre** (Nicholas Ray), **I Died a Thousand Times/La Peur au Ventre** (Stuart Heisler) *1956* - **Giant/Géant** (George Stevens) *1957* - **Gunfight at the O.K. Corral/Règlement de Comptes à O.K. Corral** (John Sturges), **The Story of Mankind** (Irwin Allen) *1958* - **From Hell to Texas/La Fureur des Hommes** (Henry Hathaway) *1959* - **The Young Land** (Ted Tetzlaff) *1960* - **Key Witness/L'Homme qui a Trop Parlé** (Phil Karlson) *1963* - **Night Tide** (Curtis Harrington) *1964* - **Tarzan and Jane Regained Sort of** (Andy Warhol) *1965* - **The Sons of Kathie Elder/Les Fils de Kathie Elder** (Henry Hathaway) *1966* - **Queen of Blood** (Curtis Harrington) *1967* - **Cool Hand Luke/Luke la Main Froide** (Stuart Rosenberg), **The Glory Stompers** (Anthony M. Lanza), **The Trip** (Roger Corman) *1968* - **Hang'Em High/Pendez-les Haut et Court** (Ted Post), **Panic in the City** (Eddie Davis) *1969* - **True Grit/Cent Dollars pour un Shérif** (Henry Hathaway), **Easy Rider/idem** (Dennis Hopper) *1971* - **The American Dreamer** (documentaire de Lawrence Schiller & L.M. Kit Carson), **Crush Proof** (François de Ménil), **The Last Movie/idem** (Dennis Hopper) *1973* - **Kid Blue/idem** (James Frawley) *1975* - **James Dean The First American Teenage** (documentaire de Ray Connely), **The Sky is Falling** (Silvio Narizzano) *1976* - **Mad Dog Morgan** (Philippe Mora) *1977* - **Tracks** (Henry Jaglom), **Der Amerikanische Freund/L'Ami Américain** (Win Wenders), **Les Apprentis Sorciers** (Edgardo Cozarinsky) *1978* - **L'Ordre et la Sécurité du Monde** (Claude d'Anna), **Couleur Chair** (François Weyergans) *1979* - **Apocalypse Now/idem** (Francis Coppola) *1980* - **Out of the Blue/idem** (Dennis Hopper), **Wild Times** (Richard Compton/TV) *1981* - **King of the Mountain** (Noel Nosseck) *1982* - **Human Highway** (Bernard Shakey & Dean Stockwell), **Reborn** (Bigas Luna) *1983* - **Rumble Fish/Rusty James** (Francis Coppola), **The Osterman Weekend/Osterman Weekend** (Sam Peckinpah) *1984* - **O.C. and Stiggs** (Robert Altman), **The Inside Man** (Tom Clegg) *1985* - **My Science Project/Les Aventuriers de la Quatrième Dimension** (Jonathan Betuel), **Running out of Luck** (Julian Temple), **Stark/La Disparue de Los Angeles** (Rod Holcomb/TV) *1986* - **The American Way/American Way** (Maurice Phillips), **Blue Velvet/idem** (David Lynch), **The Texas Chainsaw Massacre 2/Massacre à la Tronçonneuse 2** (Tobe Hooper), **Hoosiers/Le Grand Défi** (David Anspaugh), **Stark : Mirror Image** (Noel Nosseck/TV) *1987* - **Black Widow/La Veuve Noire** (Bob Rafelson), **The Pick-Up Artist** (James Toback), **River's Edge** (Tim Hunter), **Straight to Hell** (Alex Cox) *1988* - **Colors/idem** (Dennis Hopper, réal. seulement) *1989* - **Blood Red/Un Fusil pour l'Honneur** (Peter Masterson) *1990* - **Chattahoochee/idem** (Mick Jackson), **Flashback/idem** (Franco Amurri), **Doublecrossed/Trahison** (Roger Young/TV), **The Hot Spot/Hot Spot** (Dennis Hopper, réal. seulement), **Backtrack** ou **Catchfire/Backtrack** (Alan Smithee, alias Dennis Hopper) *1991* - **Paris Trout/Rage** (Stephen Gyllenhaal/TV), **Nails/ Légitime Vengeance** (John Flynn/TV), **Eye of the Storm/Le Motel de la Peur** (Yuri Zeltzer), **The Indian Runner/idem** (Sean Penn), **Midnight Heat/ Le Feu de Minuit** (Paul Nicolella), **Superstar : The Life and Times of Andy Warhol/Superstar** (documentaire de Chuck Workman) *1992* - **Money Men** ou **Boiling Point/Extrême Limite** (James B. Harris), **Red Rock West/idem** (John Dahl) *1993* - **True Romance/idem** (Tony Scott), **Chasers** (Dennis Hopper), **Super Mario Bros/idem** (Annabel Jenkel & Rocky Morton) *1994* - **Wicht Hunt** (Paul Schrader/TV), **John Wesley Hardin : Outlaw** (Dennis Hopper), **Search and Destroy** (David Salle), **Speed/idem** (Jan de Bont)




Avec des témoignages exclusifs de **Roger Moore** et **Robert S. Baker**. Un volume grand format (22 x 28,5 cm), relié pleine toile sous jaquette couleurs. 216 pages, 250 photos couleurs et noires. **398 F**




EDITIONS :

Dernier ouvrage paru : **MISSION : IMPOSSIBLE**, par Alain Carrazé et Martin Winckler, avec des témoignages exclusifs de **Barbara Bain, Peter Graves, Martin Landau, Greg Morris**. Mêmes caractéristiques qu'**AMICALEMENT VOTRE**. 110 photos couleurs et NB dont 90 en pleine page. **398 F**

Sous presse : **LES GRANDES SERIES AMERICAINES DES ORIGINES A 1970**, par Alain Carrazé et Christophe Petit. Toutes les grandes séries de la période en 216 pages grand format et 200 photos. **348 F**

VIDEOLIBRAIRIE : 16, rue du Parc-Royal, 75003 Paris. Tél.: 42 77 21 39 (Ouvert du lundi au vendredi de 14 h 30 à 19 h, et le samedi de 15 h 30 à 19 h)

Sur place et par correspondance :

LIVRES, REVUES, MUSIQUES ET VIDEO DANS LE DOMAINE DES SERIES TELEVISEES :

Star Trek, Le Prisonnier, Chapeau Melon et Bottes de Cuir, Les Sentinelles de l'Air (Thunderbirds), Amicalement Vôtre, Mission : Impossible, Columbo, Cosmos 1999, La Quatrième Dimension, Destination Danger, Le Fugitif, Le Saint, Ma Sorcière bien-aimée, Agents très Spéciaux, La Famille Addams, Les Envahisseurs, Belphégor, L'Homme Invisible, Thierry la Fronde, etc.

Envoi gratuit des catalogues couleurs éditions et vidéolibrairie sur simple demande à :
Huitième Art, 16, rue du Parc-Royal, 75003 Paris.

# CALENDRIER

**Les gros morceaux, et quelques petits poissons, qui vous attendent d'ici la fin de l'année. Sous réserve, bien sûr, des caprices de la programmation et des diffuseurs...**

*Le 13 juillet* : **Le Silence des Jambons** de Ezio Greggio, avec Billy Zane, Joanna Pacula

*Le 20 juillet* : **Excessive Force** de Jon Hess, avec Thomas Ian Griffith, Lance Henriksen - **Absolom 2022** de Martin Campbell, avec Ray Liotta, Lance Henriksen

*Le 27 juillet* : **Only the Strong** de Sheldon Lettich, avec Mark Dacascos

*Le 3 août* : **The Crow** d'Alex Proyas avec Brandon Lee

*Le 10 août* : **Maverick** de Richard Donner, avec Mel Gibson, Jodie Foster - **Karaté Kid IV** de John Avildsen, avec Pat Morita

*Le 17 août* : **Le Flic de Beverly Hills 3** de John Landis, avec Eddie Murphy



HIGHLANDER 3

*Le 24 août* : **Highlander 3** de Andy Morahan, avec Christophe Lambert, Mario Van Peeples - **Speed** de Jan de Bont, avec Keanu Reeves, Dennis Hopper

*Le 31 août* : **Killing Zoé** de Roger Avary, avec Jean-Hugues Anglade, Julie Delpy

*Le 14 septembre* : **Natural Born Killers** d'Oliver Stone, avec Woody Harrelson, Juliette Lewis - **Wolf** de Mike Nichols, avec Jack Nicholson, Michelle Pfeiffer



COLOR OF NIGHT

*Le 28 septembre* : **Color of Night** de Richard Rush, avec Bruce Willis, Jane March

*Le 12 octobre* : **Wyatt Earp** de Lawrence Kasdan, avec Kevin Costner, Gene Hackman



TRUE LIES

*Le 19 octobre* : **True Lies** de James Cameron, avec Arnold Schwarzenegger, Jamie Lee Curtis.

*Le 26 octobre* : **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino, avec John Travolta, Bruce Willis, Uma Thurman - **Clear and Present Danger** de Phillip Noyce, avec Harrison Ford, Willem Dafoe

*Le 9 novembre* : **Blown Away** de Stephen Hopkins, avec Jeff Bridges, Tommy Lee Jones

*Le 30 novembre* : **TimeCop** de Peter Hyams, avec Jean-Claude Van Damme, Mia Sara

*Le 14 décembre* : **Interview with a Vampire** de Neil Jordan, avec Tom Cruise, Christian Slater

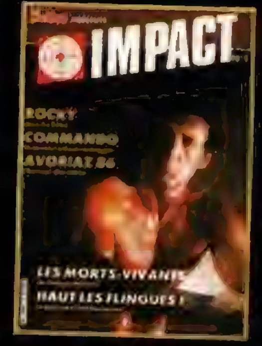
# COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS










## MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society.
64 Entr. Robert Englund, Frankenhooker, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Robocop II, Freddy V, Flesh Gordon II...
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2".
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones.

## IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon.
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Arnold, C. Norris, Cabal, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain.
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance.
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Dossier "Les Simpson", Les Incorruptibles TV, Timecop.

## ZE CRAIGNOS MONSTERS
*(par Jean-Pierre Putters)*

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.




*Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint)* ☐

## Bon de Commande

**MAD MOVIES**

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83
84 85 86 87 88 89

**IMPACT** 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ PRENOM__________

ADRESSE______________________

______________________________

______________________________

**désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.**

# PRESSE *zapping*

**Gros nanar, *Terrain Miné* s'expose à la vindicte des critiques. Producteur, réalisateur et acteur de la "chose", Steven Seagal s'en prend évidemment plein la gueule.**

Steven Seagal n'a pas encore, dans l'hexagone, la notoriété d'un Jean-Claude Van Damme. L'acteur, peu friand d'interviews, néglige la promotion de ses films et rechigne à se faire connaître des journalistes. Ceux-ci, dont l'un des seuls points de repère sur le sujet est le succès international de **Piège en Haute Mer**, se sentent donc obligés de présenter l'acteur sérieusement, de façon assez objective. On est très loin des rapports complices critiques/Van Damme : "Sacré Jean-Claude, t'aurais pas encore fait un mauvais film, une fouais ?". Non, Steven Seagal est moins connu, il vient des Etats-Unis, personne n'a mangé avec lui. Prudence.

## terre inconnue

Dans CHARENTE MARITIME, CHARENTE LIBRE, Marie-A Bonnefoy présente Steven Seagal comme "*L'autre Stallone du film d'action*". On pensait jusque là qu'il n'y avait qu'un Sylvester Stallone. Non, il y en a deux, et le deuxième s'appelle Steven Seagal. Une histoire d'initiales peut-être, allez savoir...
Le critique du MIDI LIBRE est un peu plus précis que sa confrère : "*Peu de gens le connaissent en France mais, outre-Atlantique, cette grosse armoire à glace basanée et à chevelure grasse mouillée fait des ravages en cassant tout partout*". Entre la présentation enthousiaste d'un acteur et le portrait-robot d'un tueur, on hésite !
SHAKER MAGAZINE, un mensuel pour ados, donne quant à lui dans l'info de première main : "*Derrière Stallone et Schwarzy, ils sont 2 comédiens à jouer les balèzes de service : Steven Seagal et Jean-Claude Van Damme. Mais le premier cité a beaucoup plus de qualités que la star belge !*". Suivent 5 qualités, dont la deuxième : "*Steven a assuré la protection de nombreux chefs d'État. Pas JCVD !*" et la quatrième : "*Steven possède de solides connaissances en philosophie, religion et thérapie extrême-orientale. Lorsqu'un journaliste a comparé JCVD à Jean Valjean lors de la promotion de **Chasse à l'Homme**, celui-ci a répondu le plus sérieusement du monde qu'il n'avait pas vu ses derniers films !*". Supposons que Jean-Claude Van Damme soit con, qu'en est-il alors de SHAKER MAGAZINE ?
Six années se sont écoulées depuis la première apparition à l'écran de Steven Seagal dans **Nico**. Mais l'accession au vedettariat reste laborieuse : deux "Steven Seagall" dans LE TELEGRAMME et LE NOUVEL ECONOMISTE, et un "Steven Seagel" dans TELE MAGAZINE prouvent que l'acteur n'arrive pas encore à faire respecter l'ortographe de son nom. Schwarzenegger doit bien se marrer dans son coin !

Steven Seagal, "il aurait mieux fait de rester prof de karaté"

## laissez un message après le "boum"

Parce qu'ils n'avaient rien d'autre à se mettre sous la dent, les critiques ont fondu sur le propos écologique de **Terrain Miné**. LA DEPECHE DU MIDI résume les pensées de Seagal ainsi : "*Comme il aime bien les alibis intellectuels, Seagal a choisi de faire de **Terrain Miné** un message écologique*". Si on vous le dit ! Reste à interpréter. Les avis diffèrent, encore que les "pas dupes" soient majoritaires. "*Violent réquisitoire contre les marées noires ? Peut-être, à moins que ce film pompant comme un derrick ne soit financé en sous-main par le lobby pro-nucléaire*" (LE CANARD ENCHAINE). Steven Seagal "*n'aura d'abord que ses poings, puis quelques armes à feu avant de finir à l'explosif dans la raffinerie, provoquant un splendide feu d'artifices censé éviter à la région de graves dégats écologiques !*" (CHARENTE MARITIME, CHARENTE LIBRE). "*Après avoir intégralement incendié la raffinerie (et probablement causé une autre catastrophe écologique) lors d'un festival pyrotechnique attendu, Steven se fend d'un long discours sur... la nécessité de protéger notre planète contre ces rapaces que sont les compagnies pétrolières (...)*" (PREMIERE).
La crédibilité de Steven Seagal en prend un sacré coup.
Heureusement, on trouve toujours un brave pour tomber dans


Steven Seagal, "cette grosse armoire à glace basanée et à chevelure grasse mouillée"

le panneau. Le critique du MIDI LIBRE (remember "*l'armoire à glace basanée*") n'en revient pas : "*Cela dit, le discours final est génial. Seagal s'offre, en effet, le luxe d'un couplet écologique aussi peu nuancé que le scénario qui a précédé. Traînant dans la boue les entreprises industrielles et la pollution qu'elles dégagent, le réalisateur-acteur (de série B) cartonne sur le sujet comme aucun autre long métrage n'avait osé le faire auparavant. Puisse-t-il être entendu, après ne pas pas avoir été censuré (par quel miracle ?), des spectateurs auxquels il a, pourtant, une heure et demie durant, cassé les oreilles en leur brisant le tympan par le fracas de ses feux d'artifice !*". Finalement rallié à la cause écolo à l'écoute de Steven Seagal, le critique ne doute plus un instant et titre en gros : "*Condamnation explosive d'industriels pollueurs*". Un titre qui s'il ne donne pas vraiment envie de voir le film, permet au moins de constater que les efforts de Seagal ne sont pas vains pour tout le monde !

## tir à volonté

Comme si l'écologie ne suffisait pas, Steven Seagal doit faire face à des attaques venant de tous les côtés. L'action d'abord. "*Mais déraper à ce point vers les confondantes histoires à la Stallone (y compris en en singeant aussi bien certaines scènes de règlements de comptes violents et meurtriers que tel écrasement d'un hélice (sic) contre une paroi rocheuse), c'est tout simplement montrer ses propres limites (et quelles limites !)*" s'indigne le critique du PAYS dans une syntaxe très "space" où l'on devine, en somme, qu'il a vu **Cliffhanger** (non ? si !).
L'époque ensuite, via Jérôme Mallien dans LES DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE : "*Il faut donc voir **Terrain Miné** (...) comme un document purement sociologique sur un certain état de déliquescence mentale de l'Amérique du milieu des années 90*". Ces quelques lignes sont bien sûr à la critique cinéma ce que "my taylor is rich" est au cours d'anglais !
Le charme encore, dans L'EST REPUBLICAIN : dans **Terrain Miné**, Steven Seagal est "*un homme si occupé qu'il en oublie la scène d'amour avec la belle autochtone qui court à ses côtés. On ne peut pas tout faire*".
Steven Seagal est un copieur, un

triste américain des années 90, un bande-mou. En plus, il dit des gros mots, comme le souligne TELERAMA : "*(...) des dialogues dont la poésie est supposée toucher le coeur du public de monsieur Seagal : "Je veux que tu protèges cette entrée comme si c'était le pucelage de ta soeur !". Ou encore : "Viens, mon gros, je vais te fourrer ce flingue dans le cul et te faire sauter ta putain de cervelle !". Si vous aimez, il y en a beaucoup d'autres comme ça*". Bah, on ne sait pas si on aime. Par contre, on voit que vous ne résistez pas au plaisir de citer. Heureusement que vous mettez des guillemets, à TELERAMA, sinon, on s'inquièterait !
Le mieux, avec un film comme **Terrain Miné**, c'est quand on ne vous accorde que trois lignes : "*Pour son premier film comme metteur en scène, Steven Seagall s'essaie au western écologique. Raté*" et "*Steven Seagal, acteur, réalisateur et producteur ? Il aurait mieux fait de rester prof de karaté*". LE NOUVEL ECONOMISTE et LE NOUVEL OBSERVATEUR n'en diront pas plus. Mais c'est déjà ça de trop !

## les pirouettes

"*Non content de se démener comme un diable devant la caméra, Steven Seagal, la nouvelle star internationale des films de bagarres, a lui-même réalisé* ***Terrain Miné****, dans lequel il protège de son regard d'acier les Esquimaux, les pingouins et les phoques d'Alaska contre les méchants foreurs de pétrole qui polluent tout. Bref, ça promet de déménager, mais on ne peut pas vous dire, vu qu'on ne l'a pas vu, faute de projection*". STUDIO est honnête, STUDIO avoue, c'est bien. La *Warner* ayant décidé de se passer d'une certaine presse pour protéger la sortie de **Terrain Miné**, les journalistes n'avaient pas tous vu le film au moment de faire leur papier.
Ainsi, dans FRANCE SOIR, **Terrain Miné** est vite expédié : "*NOTRE AVIS : Steven Seagal, le héros, ne se contente plus de jouer, il a aussi mis ce film en scène*". Euh, oui, ça nous fait vachement plaisir d'avoir votre avis, à FRANCE SOIR.
Tout aussi suspect est le papier de Bill Chernaud dans LIBERATION : "*Nettement plus musclé, le retour de Steven Seagal dans* ***Terrain Miné (On Deadly Ground)****, à la fois devant et derrière la caméra. Que dire de lui, sinon qu'il s'est fait une spécialité de la désarticulation de ses adversaires ? Du bon côté de la loi (justicier) mais du (...blabla). Terrible est sa fureur, atroce sa technique. Expert en karaté au long physique mollasson trompeur (...blabla). Sa technique, saisissante, consistant essentiellement en katas presque aimables à force d'économie indolente (...blabla). Bon appétit*". Ne vous laisser pas piéger : Bill Chernaud connaît Steven Seagal, soit, mais il n'a manifestement pas été invité à la projection de **Terrain Miné** !

■ **Zébulon** ■

# Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Un démarrage en fanfare avec une histoire de bistouquette. Ouais ! Christian Slater avait, à la lecture du scénario, accepté de se montrer à poil de face dans son nouveau film. Seulement, sur le tournage, il a flippé et a carrément fait une crise en menaçant de tout arrêter. Il a fallu négocier. Rassurez-vous, les filles, vous le verrez tout nu, le Christian, mais de dos (*cela tendrait à prouver qu'il n'a pas de couilles, non ? Signé Zébulon*)).

■ Festival de Cannes et l'attitude détestable le soir du palmarès du réalisateur chouchou de la critique branchée, j'ai nommé Nanni Moretti. Durant tout le festival, le réalisateur italien était entouré par une cour d'idiots qui ne juraient que par l'originalité joviale de son dernier film, **Journal Intime**, une petite comédie pas antipathique mais franchement narcissique et pourvue d'une scène choquante où l'Italien crache son venin sur un critique qui ose aimer **Henry, Portrait of a Serial Killer**. Bref, étourdi par les louanges qu'il entendait autour de lui, Moretti se voyait sans doute déjà paré d'une palme dorée. Las, il a dû se contenter du prix du meilleur réalisateur. Ce qui, vu sa tronche lors de la conférence de presse des lauréats, ne l'a pas trop satisfait. Mais, là où son comportement devient odieux, c'est quand Tarantino, qui avait ce soir-là le sourire d'un gamin qui ouvre ses cadeaux de Noël, est venu serrer la main des autres lauréats. Le réalisateur de **Pulp Fiction** serre la main de Michel Blanc, des acteurs chinois, de Patrice Chéreau, de Mikhalkov en ayant un mot pour chacun. Tous lui rendent son sourire. Arrive le tour de Moretti. Tarantino lui tape sur l'épaule, il se retourne, impassible, serre à contre-coeur la main tendue par le réalisateur de **Pulp Fiction** et se retourne très vite vers les journalistes en levant les yeux aux ciel d'un air de dire : "Et c'est ce petit con qui vient de me battre ?". La jalousie est un vilain défaut, Mr. Moretti.

■ Joe Eszterhas, scénariste de **Basic Instinct** et de **Sliver**, vend aujourd'hui chacun de ses scénarios entre 3 à 3,5 millions de $. Cela ne l'empêche pas de prendre parfois quelques petits extras. Ainsi, il a accepté de raconter pour le magazine people *Vanity Fair* toutes les histoires de cul, pardon tous "les bouleversements amoureux" (selon ses termes) survenus sur le tournage de **Sliver**. Sa rémunération : 50.000 $ pour un papier qui ne devra pas dépasser les 20.000 mots. Cela donne à peu près le feuillet à 4.500 francs. Il faudrait que je revois mes tarifs avec le chef. Moi aussi, je peux vous raconter plein de choses sur les histoires d'amour de vos stars favorites. Tenez, on a surpris Guignebert avec une belle brune du côté de Bastille. Pour plus de détails, libellez vos chèques à l'ordre de John Choumchoum (*puisque je passe par là, euh... Si ça marche, on partage ? Signé Guignebert*). (*Je rappelle qu'il est interdit de parler de la vie privée des rédacteurs. Eh, Choumchoum, alors raconte, qui c'est ? ! Signé Zébulon*).

■ Invité vedette du dernier Festival de Cannes, Bruce Willis a tenu à être reçu comme l'avait été les années précédentes ses potes Schwarzie et Sly. Ainsi, il a demandé à être logé à l'Eden Roc pendant toute la durée de son séjour. A 85 F le café au bar de la piscine, on vous laisse imaginer le prix de la suite. Il s'est amené avec douze copains et huit gardes du corps, le tout aux frais de la production. Et il a exigé que tous ses déplacements vers Cannes soient organisés en Yacht. Remarquez, du moment qu'on cède à tous leurs petits caprices, les stars auraient tort de se priver.

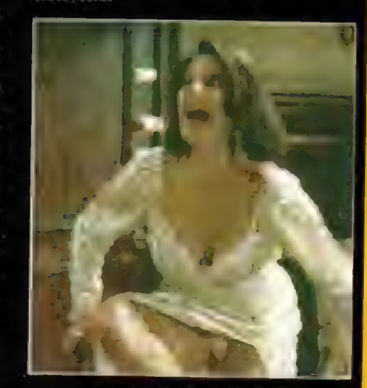
■ Sans son agent, l'efficace Ronda Cooper, Richard Eden n'aurait jamais eu le rôle de Robocop dans la série télé. Bloqués par des embouteillages monstres, Ronda et son poulain arrivent très en retard à l'audition. Tellement en retard que les techniciens ont déjà remballé leur matériel et que les producteurs sont prêts à partir. S'inquiétant sans doute de voir sa commission s'envoler, Ronda gare tout simplement sa voiture en travers de la porte du studio empêchant tout le monde de partir avant qu'on ait donné une chance à son client. Résultat : Eden a eu le rôle et Ronda son pourcentage.

■ Petite série de chiffres qui tuent :
- 32 : le nombre officieux de scénaristes ayant participé à l'écriture de la version cinéma des **Pierrafeu**. Au générique du film, il n'en reste plus que trois.
- 500.000 $ : le cachet de Mary-Kate et Ashley Olsen, les deux jumelles adorables du sitcom *La Fête à la Maison*, pour jouer dans un téléfilm. Ce n'est pas 500.000 pour les deux mais 500.000 chacune. On vous rappelle qu'elles n'ont que 7 ans.
- 14 : pendant 14 heures par jour, de 6 h du matin à 8 h du soir, la chaine câblée américaine *Fish TV* diffuse en plan fixe les images d'un aquarium. Et ça marche. La chaine croule sous les demandes d'abonnement. Il paraît que cela dé-stresse. Ici, on va lancer une chaine identique. On l'appelerait *Toullec TV*. Plan fixe toute la journée sur le rédac'chef devant son écran d'ordinateur. Dans le genre relaxant, y'a pas mieux (*ça se voit que tu connais pas les pipes, choumchoum. Signé Zébulon*).

■ Bravo aux gens de *Studio* qui ont réussi à dégoter la photo de Stallone à poil sur le tournage de **Demolition Man**. OK, ils ont fait fort, mais des rumeurs circulent : certains parlent de trucages, d'autres de visite chez le maquilleur. Enfin, eux, au moins, ils l'ont eue, la photo. Cela dit, nous on a encore plus fort. La grimace la plus ridicule de Sly. Juré, ce n'est pas son guignol, c'est bien le vrai.

■ Quand la réalité rejoint la fiction. Dans un pavillon anglais, on tournait un thriller où une épouse homicide enterre les reste de son mari assassiné dans la cave de sa maison. Là où ça devient drôle, c'est qu'en plein tournage les flics ont débarqué deux blocs plus loin, dans la même rue. Il se trouve que la maison voisine du tournage n'est autre que celle où l'on a découvert pas moins de neuf cadavres inhumés dans le jardin. Celle que la presse anglaise a surnommé la "maison de l'horreur". Les producteurs ont envie de mettre sur l'affiche de leur film : "Tourné près de la maison de l'horreur", mais ils se demandent si c'est de très bon goût.

■ On s'amuse bien dans les ateliers *Disney*. Les dessinateurs du studio n'hésitent pas à mettre des blagues dans les dessins animés les plus prestigieux de la compagnie. Au cinéma, avec 24 images par seconde, il est impossible d'apercevoir le moindre gag. Ainsi, on y va de sa potacherie. On trouve donc le numéro personnel de Michael Eisner, le grand patron, sur les murs de la ville des toons dans **Roger Rabbit** et des plans de la petite culotte de Jessica dans ce même film. Plan à priori indécelable. Ce n'est plus vrai depuis l'invention des lecteurs vidéo-laser qui peuvent décomposer une séquence image par image avec une netteté parfaite. Quand les premières lettres sont arrivées, les pontes de *Disney* ont pris l'affaire très au sérieux. Les disques Lasers CAV ont été retirés de la vente et inspectés dans les moindres détails. Maintenant, tous les classiques sont revus plan par plan avant de sortir en Laser. Histoire de voir si l'ancienne génération était aussi potache que la nouvelle.



*La culotte de Lois Lane est-elle imperméable aux rayons X de Superman ?*

■ Au rayon petite culotte, moi, John Choumchoum, je vous offre, en exclusivité mondiale, la première photo des sous-vêtements de Lois Lane. Les réalisateurs de ***Lois & Clark : Les Nouvelles Aventures de Superman*** ont laissé passer un plan qui ne pouvait échapper à mon oeil expert. Le document ci-dessus n'est pas d'une qualité parfaite, mais sa rareté nous oblige à le diffuser tel quel. C'est là que le travail de journaliste prend tout son sens. Nous vous devons la vérité, vous devez savoir que Terri Hatcher porte des culottes blanches. Là est mon devoir et je l'accomplirai jusqu'au bout. Parole de Choumchoum.

■ **John CHOUMCHOUM** ■

# rayon inédits

Des acteurs ? Drew Barrymore - Michael Madsen - Kiefer Sutherland - Bryan Brown - Barbara Hershey - Sasha Mitchell - Christopher Walken - Chuck Norris

Des réalisateurs ? Rick Rosenthal - Martin Campbell - Albert Pyun - John Flynn

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Kiefer Sutherland dans Last Light* ▲

## last light

▲ Kiefer Sutherland, réalisateur novice mais solide, se dirige mieux que nul autre cinéaste. Dans le rôle de Denver Dayliss, condamné à mort pour plusieurs meurtres, il est remarquable, criant de vérité dans la rage, la détresse résignée de cet homme bouclé depuis son adolescence. Mis au "trou" pendant cinq semaines, il découvre en sortant un gardien plus humain que la moyenne en la personne de Fred Whitmore, ancien flic limogé pour usage inconsidéré de son arme... Le maton protège le détenu dans les semaines précédant son passage sur la chaise électrique...
Remarquablement documenté sur le fonctionnement et les règles des prisons, **Last Light** délaisse les clichés inhérents au genre, la violence folklorique, pour une brutalité d'autant plus éprouvante qu'on la sent réelle, abominablement avilissante... Devant et derrière la caméra, Kiefer Sutherland, sobre, limite les effets, le pathos, y compris lors de la saisissante attente dans le couloir de la mort.

Delta Vidéo présente *LAST LIGHT* (USA - 1993) avec Kiefer Sutherland - Forest Whitaker - Clancy Brown - Kathleen Quinlan - Amanda Plummer **réalisé par** Kiefer Sutherland

## lights out, meurtre par k.o.

▲ Un nouveau cas de serial killer : Richard Welton pique l'identité de boxeurs légendaires et tabasse à mort des jeunes femmes après s'être émoustillé sur un réseau de téléphone rose. Matt Dickson, flic asthmatique et coureur de jupons, mène l'enquête en échangeant quelques tuyaux avec la journaliste Catherine Prescott, en fait la sœur de l'une des victimes du dingue...
Atmosphère très film noir pour ce polar à l'intrigue prévisible, dont le tueur psychopathe (beau et rusé comme il se doit) accomplit à peu près tout ce qu'on attend de lui, à ceci près que sa première apparition en fait le sauveur de deux beautés. **Lights Out** tient essentiellement à l'interprétation de Michael Madsen, décoloré pour l'occasion, dans la peau d'un flic tenace, tel que Paul Newman aurait pu l'incarner dans les sixties. Bien photographié, toujours dans la tradition film noir, **Lights Out** se laisse voir paisiblement. Dommage que le script se satisfasse de données téléphonées.

**Polygram** présente *LIGHTS OUT, MEURTRE PAR K.O. (FINAL COMBINATION* - USA - 1993) avec Michael Madsen - Lisa Bonet - Gary Streth - Damian Chapa **réalisé par** Nigel Dick

## kumité, le ring de la mort

▲ Motivée par le succès de Cynthia Rothrock dans les vidéo-clubs, la catcheuse Mimi Lesseos s'attèle elle aussi au kickboxing. En tournée à Las Vegas, Mimi apprend l'assassinat de son frère, compromis dans une affaire de trafic de drogue, et l'hospitalisation de son mari. Selon un schéma éprouvé, elle décide de faire justice, d'infiltrer le gang d'Henry Lee, via un tournoi de kickboxing dont la plupart des concurrentes ont l'échine puis la nuque brisées par la redoutable Inga. Au galop, Mimi apprend le kickboxing et monte sur le ring...
Quel script indigent ! Mimi Lesseos se la joue autant glamour (jolies toilettes, hôtel de luxe, dîner aux chandelles...) que musclée. Productrice et scénariste par ailleurs de ce **Kumité**, elle donne libre cours à son narcissisme, mal servie par une mise en scène maladroite. Excepté quelques instants malsains et sadiques sur le ring, filmés façon cinéma vérité, cette série B n'offre rien que des ingrédients archi rebattus et souvent mieux exploités.

**TF1 Vidéo** présente *KUMITE, LE RING DE LA MORT (PUSHED TO THE LIMIT* - USA - 1992) avec Mimi Lesseos - Verrel Reed - Gregg Ostrin - Michael Foley **réalisé par** Michael Mileham

## stone cold

▲ Produit par Michael Douglas, c'est une série B à gros budget, idéale pour mettre en valeur le balèze Brian Bosworth, star du football américain, dans ses débuts cinématographiques. Maître d'un varan, cette armoire à glace incarne Joe Huff, agent du FBI, devenu pour les besoins d'une enquête dans les milieux des hell's angels **John Stone**. Son objectif : mettre hors d'état de nuire les Anges Exterminateurs, meurtriers de prêtres, trafiquants de drogue et d'armes... A leur tête : Chains Cooper, un leader qui n'hésite pas à monter une opération armée d'ampleur pour libérer un des siens en passe de comparaître devant un tribunal. Imaginez une horde de vikings déjantés prenant d'assaut la Maison Blanche et vous aurez une idée du délire guerrier de la séquence finale ! Entre les deux, sur un script semblable à celui de **Fixing the Shadow** avec Charlie Sheen, Craig Baxley (**Action Jackson**), semble-t-il inspiré par John Milius, cède à la fascination des grosses bécanes, des rituels barbares (dont une cérémonie mortuaire très viking), de l'ultra-violence empruntée à **Mad Max**, des empoignades titanesques... Manichéen en diable, **Stone Cold**, bien plus que Brian Bosworth, très monolithique, est porté par l'interprétation des deux méchants, Lance Henriksen et William Forsythe, des abonnés à ce genre de sport féroce.

PVM présente *STONE COLD* (USA - 1991) avec Brian Bosworth - Lance Henriksen - William Forsythe - Arabella Holzbog **réalisé par** Craig R. Baxley



▲ *Michael Madsen dans Lights Out, Meurtre par K.O.* ▲



▲ *Brian Bosworth dans Stone Cold* ▲



▲ *Barbara Hershey dans Sans Aucune Défense* ▲

## sans aucune défense

▲ Martin Campbell est très à son aise dans le polar (**La Loi Criminelle**). Il le montre à nouveau dans ce thriller reposant sur le meurtre d'un type douteux : un homme d'affaires compromis dans une histoire de prostitution enfantine, d'inceste. Il se trouve que la victime est autant l'amant de l'avocate Thelma Katwuller que le mari de sa copine d'université, Ellie, perdue de vue depuis des années... Qui est l'assassin ? Le père d'une adolescente compromise dans des films porno ? Ellie ? Ou Thelma, femme frustrée dont la vie sentimentale chancelle depuis longtemps ?
Sur les épaules de Barbara Hershey repose cette énigme au dénouement un peu décevant. De son personnage, une avocate renommée, elle n'hésite pas à faire une femme malheureuse, négligée, une "mal baisée" conduisant un petit bolide pourri. Une jolie performance passée inaperçue puisque le box-office américain du film tient en un chiffre : 0 ! Il aurait tout de même dû plaire à la majorité morale et puritaine américaine car un des protagonistes, un comédien de hardcore nommé Bull Dozer, y laisse son instrument de travail. Un vibrant chômage technique.

**Delta Vidéo** présente *SANS AUCUNE DEFENSE (DEFENSELESS* - USA - 1991) avec Barbara Hershey - Mary Beth Hurt - Sam Shepard - J.T. Walsh **réalisé par** Martin Campbell



▲ *Bryan Brown dans L'Ultime Impact* ▲

## l'affaire devlin & l'ultime impact : *Bryan Brown, flic et tueur*

▲ Qu'il personnifie Frank Devlin, flic opiniâtre, ou Michael Grant, tueur à gages, le comédien australien Bryan Brown aime les entêtés, les durs à cuire. Dans les deux cas, il choisit parfaitement ses scripts, de facture très classique certes, mais bien écrits, linéaires et efficaces. **Devlin** est un bon exemple de série noire produite directement pour la télévision. Là, Bryan Brown prête ses traits à Frank Devlin, flic autrefois alcoolique et dont la femme, fille d'un puissant notable, végète dans un hôpital psychiatrique de luxe. Accusé du meurtre de Jack Brennan, son beau-frère candidat à la mairie, il doit prouver son innocence. Mais la mafia, les flics commandés par un commissaire ripoux et les sbires de son beau-père lui filent au train. Il s'avère que tout ce petit monde est de mèche, lié par un secret remontant à très loin.
Le flic incorruptible, seul contre tous, échappant à tous les pièges et victime d'une machination parfaitement orchestrée : un refrain connu, mais la mise en images solide de Rick Rosenthal (**Bad Boys**) accroche dès les premiers instants. Exactement comme la réalisation du Néo-Zélandais Jan Egleson pour **L'Ultime Impact**, thriller dont le héros, contraint à la profession de tueur pendant la guerre du Vietnam, refuse une mission : descendre le père diabétique de la jolie veuve à qui il vient d'acheter une maison isolée... Mais Michael Grant finit par protéger sa prétendue cible, victime d'un réglement de compte personnel de la part de son commanditaire habituel.
**L'Ultime Impact** illustre le classique blues du tueur, en fin de parcours et tenté par une existence paisible. Une mise en scène sûre, soutenue par une musique qui rappelle celle de **Terminator 2**, le jeu sans faille d'un Bryan Brown dans un registre qu'il connaît par cœur, la quarantaine rayonnante de Brooke Adams, une idylle... Une mécanique bien rodée que celle de cet **Ultime Impact** sans happy-end.

**TF1 Vidéo** présente *L'AFFAIRE DEVLIN (DEVLIN* - USA - 1991) avec Bryan Brown - Lloyd Bridges - Roma Downey - Frances Fisher **réalisé par** Rick Rosenthal

**Universal Vidéo** présente *L'ULTIME IMPACT (THE LAST HIT* - USA - 1993) avec Bryan Brown - Brooke Adams - Harris Yulin **réalisé par** Jan Egleson



▲ *L'affaire Devlin* ▲



▲ *Cynthia Rothrock dans L'Ange de la Violence* ▲

## cynthia rothrock : *l'amazone du kickboxing frappe quatre fois !*

▲ Dans le petit monde des arts martiaux et du kickboxing de catégorie B, Cynthia Rothrock occupe la première place féminine. Cette dame, découverte dans des polars made in Hong Kong, tourne beaucoup. Trop sans doute, mais ses films ne sortaient qu'au compte-goutte en France jusqu'à présent. Brutalement, les éditeurs vidéo, en quête de vedettes pas trop coûteuses, découvrent Cynthia Rothrock et sa poigne de fer, son coup de pied nettement plus élastique que celui de Van Damme. Cynthia Rothrock misait gros sur **Irresistible Force**, le pilote d'une possible série. Dans ce téléfilm, la karatigresse interprète Charlotte Heller, flic débutante déjà fameuse pour ses méthodes culottées. Elle doit faire équipe avec Harris Stone (Stacy Keach), un vieux de la vieille, espérant un certain calme de ce partenariat. Mais à peine engagée, Charlotte joue les trouble-fête, façon Bruce Willis dans **Piège de Cristal**, lors d'une prise d'otages menée par un groupe de néo-nazis désireux de faire libérer des comparses. Maligne, elle fausse compagnie aux terroristes...
Mieux dirigée que d'habitude, Cynthia Rothrock forme avec Stacy Keach un couple de flics dans la tradition de la télévision américaine. Formule classique mais bien rodée, comme l'ensemble de ce polar mouvementé, sans signe particulier. Les téléspectateurs ricains ne l'ont apparemment pas suffisamment plébiscité pour que la série escomptée suive.
Dans **Les Kamikazes de l'Arnaque**, Cynthia Rothrock passe de l'autre côté de la barrière, sur le mode de la comédie policière, façon **Cours après moi Shérif** et de la tôle froissée, façon **Les Blues Brothers**. Second rôle dans cette série B plaisante, la blonde personnifie Lilly, braqueuse de banque brutale et nymphomane ! Douée d'un faible Q.I., elle poursuit de sa vindicte son amant et complice Sam ainsi que son fils, deux fripouilles sympathiques dont la tactique de casse marche fort...
Responsable des cascades de nombreux films, le réalisateur Spiro Razatos privilégie les carambolages, les chutes (dont une, très impressionnante, du haut d'un pont, au bout d'un filin d'acier) et la caricature de flics stupides.
**L'Ange de la Violence** et **Lady Kickboxer** sont deux productions indonésiennes, terre d'accueil généreuse des stars du bis. Mis en images par David Worth, co-réalisateur du **Kickboxer** de Van Damme, ces films racontent à peu après les mêmes histoires. Dans **L'Ange de la Violence**, championne de kickboxing, Susan venge le meurtre de son mari footballeur par un trio de cinglés (ils se font photographier devant son cadavre) en quête de diamants volés à la mafia. Elle élimine les malfrats, l'un dans un ascenseur de verre, l'autre sous un container... Plus coriace est le chef, Diego. Son passage à tabac de Susan, avant que celle-ci ne lui enfonce un poignard dans le bas-ventre et ne le précipite dans un four industriel, constitue le clou, sadique, de cet **Ange de la Violence** à la sombre atmosphère (le vilain déterre le cadavre du mari pour le placer dans le salon de la walkyrie !).
Dans **Lady Kickboxer**, Cynthia Rothrock est Kathy Gallagher dont l'époux, ancien des Services Secrets, est assassiné sur le porche de l'église le jour de leur mariage. Le tueur : le très racé Ludwig Hauptman, qui la viole dans un premier temps avant de la jeter sur une route perdue. Forte de l'enseignement des arts martiaux par un vieux maître muet, Kathy se fait engager comme secrétaire dans l'une des entreprises du trafiquant...
Même topo que **L'Ange de la Violence** : beaucoup de brutalités, un zeste de sadisme, une héroïne qui prend plaisir à se déguiser en pute, des méchants abominables qui font flamber un sbire maladroit... Et un affrontement final très spectaculaire où Cynthia Rothrock terrasse difficilement Richard Norton, son ex-mari à la ville !
Les fans de Cynthia Rothrock ont encore de quoi se réjouir puisque, avant fin 1994, ils auront droit aux sorties de **Undefeatable**, **Rage of Honor** et **Rage of Honor 2** !

**Fox Vidéo/PFC** présente *IRRESISTIBLE FORCE* (USA - 1993) avec Stacy Keach - Cynthia Rothrock - Christopher Neame **réalisé par** Kevin Hooks

**Fox Vidéo/PFC** présente *LES KAMIKAZES DE L'ARNAQUE (FAST GETAWAY* - USA - 1991) avec Leo Rossi - Corey Haim - Cynthia Rothrock **réalisé par** Spiro Razatos

**Delta Vidéo/FIP** présente *L'ANGE DE LA VIOLENCE (ANGEL OF FURY* - Indonésie - 1992) avec Cynthia Rothrock - Billy Drago - Sam Jones **réalisé par** David Worth

**TF1 Vidéo** présente *LADY KICKBOXER (LADY DRAGON* - Indonésie - 1992) avec Cynthia Rothrock - Richard Norton - Robert Ginty **réalisé par** David Worth



▲ Sasha Mitchell dans Kickboxer 3, Trafic à Rio ▲

## kickboxer 3, trafic à rio & kickboxer 4, l'agresseur
### *coups doubles pour Sasha Mitchell*

Lorsqu'en succédant à Van Damme dans **Kickboxer 2**, Sasha Mitchell annonçait que des **Kickboxer**, il aimerait en tourner toute sa vie, il ne croyait pas si bien bien dire : le cinquième est actuellement en tournage ! Dans **Kickboxer 3, Trafic à Rio**, il retrouve donc son personnage, Eric Sloane, présent avec son mentor Xian dans la capitale brésilienne en vue d'un championnat d'arts martiaux. Boy-scout, il porte secours à Marcos, un petit voleur dont la jolie sœur, Isabella, est kidnappée par Lane, un homme d'affaires américain, pourvoyeur de bordels et manager d'un kickboxer hystérique, son adversaire justement. Ne pouvant acheter David Sloane, Lane décide donc de le soumettre à des travaux dignes d'Hercule (creuser un trou très profond, nager des kilomètres pour regagner la côte...). Mais le bandit ne compte pas sur la potion miracle que prépare Xian pour requinquer l'athlète...
Une honnête séquelle, moins percutante que **Kickboxer 2** dans les empoignades, le réalisateur se focalisant surtout sur la misère des gosses des faubourgs de Rio, sur les filières de la prostitution enfantine. Quand le film de kickboxing fait œuvre de générosité.
**Kickboxer 4, L'Agresseur** choisit l'option serial, bande dessinée, en remettant Tong Po (que Van Damme corrigea dans le premier film de la série) sur le devant de la scène. Le sadique kickboxer thaï trône ici, tel Fu Manchu, face à une armée de combattants qu'il convoque en vue d'affrontements jusqu'à la mort. D'abord incognito, David Sloane intègre le troupeau des sélectionnés. Trafiquant de drogue protégé par une véritable armée, responsable de l'emprisonnement de David Sloane et ravisseur de sa femme en détention depuis des années, Tong Po constitue la grande attraction de cette suite mise en images par le très productif Albert Pyun (**Kickboxer 2**). Méchant théâtral digne de Sax Rohmer, il torture abondamment, ce que le metteur en scène ne manque jamais de souligner avec une certaine complaisance dans les détails morbides, abat au révolver les concurrents trop couards à son goût, justifie ses forfaits par la mémoire de sa défunte épouse... Du vrai grand-guignol traité avec sérieux, voire gravité, comme s'il s'agissait d'une tragédie antique. Curieusement, ce n'est plus l'impressionnant Michel Qissi qui incarne Tong Po, mais un certain Kamel Krifia dont le maquillage outrancier renforce encore l'aspect sérial années 30. Un drôle de film, probablement ficelé à la va-vite, mais attachant dans ses débordements, son refus de tout humour.

**Film Office** présente ***KICKBOXER 3, TRAFIC A RIO (KICKBOXER III, THE ART OF WAR*** - USA - 1992) avec Sasha Mitchell - Dennis Chan - Richard Comar - Ian Jacklin - Noah Verduzco **réalisé par** Rick King

**PFC Vidéo/Fox Vidéo** présentent ***KICKBOXER 4, L'AGRESSEUR (KICKBOXER 4 : THE AGGRESSOR*** - USA - 1993) avec Sasha Mitchell - Kamel Krifia - Brad Thornton - Nicholas Guest - Thom Matthews **réalisé par** Albert Pyun



▲ Sasha Mitchell dans Kickboxer 4, l'Agresseur ▲

## scam

Jack Shanks, un type bien mystérieux soi-disant agent de la CIA, "recrute" Maggie Rohrer, une voleuse d'un genre bien particulier. Elle aguiche des hommes riches, les entraîne dans leur chambre avant que ceux-ci ne plongent dans les bras de Morphée sous l'effet d'un puissant sédatif. Après quoi, la belle les détrousse. Malin, Jack Shanks l'utilise pour dérober à un malfrat un attaché-case. Mais son contenu n'est pas vraiment conforme à l'attente ; au lieu d'une disquette, la mallette renferme de grosses coupures... Jack Shanks est-il vraiment le représentant de l'ordre qu'il prétend être ou un truand de haut vol, manipulateur adroit ?
N'est pas David Mamet qui veut. Avec **Scam**, John Flynn ne réalise pas son **Engrenages** à lui, mais un petit polar bourré de faux-semblants, de banquiers véreux, d'hommes de main patibulaires et égorgeurs, de palaces et de Rollex... Désinvolte, Christopher Walken en fait le moins possible, mais sa présence constitue une qualité en soit. Ceci dit, le cinéaste tonique de **Justice Sauvage** et de **Pacte avec un Tueur** semble ici avoir cédé à la torpeur du climat de son décor tropical.

**TF1 Vidéo** présente ***SCAM*** (USA - 1992) avec Christopher Walken - Lorraine Bracco - Miguel Ferrer - Martin Donovan **réalisé par** John Flynn



▲ *Christopher Walken dans Scam* ▲

## l'affaire amy fisher

Inspiré d'un fait divers qui défraya la chronique aux Etats-Unis, **L'Affaire Amy Fisher**, du fait de son statut de téléfilm, affiche une grande prudence dans le traitement du cas Amy Fisher. Cette adolescente rebelle, écœurée par le conformisme bourgeois de ses parents, drague effrontément un homme marié de 38 ans, Jo Buttafuoco. Celui-ci ne se décidant pas à plaquer son épouse, la jeune femme organise son exécution en compagnie d'un copain. Le coup rate, la victime n'est que blessée au visage et Amy Fisher traînée devant les tribunaux, désignée comme une Lolita perverse...
Ce téléfilm, plus que celui de Amy Fisher, fait d'abord le procès du matérialisme américain, de l'affection abandonnée au profit de cadeaux luxueux. Sans trop se mouiller toutefois, les auteurs accusent donc la famille de la petite criminelle rendue attachante par l'interprétation de Drew Barrymore, tour à tour allumeuse agaçante, victime pathétique d'un système réglementé par le "télé-achat" et la position sociale.

**Film Office** présente ***L'AFFAIRE AMY FISHER (THE AMY FISHER STORY*** - USA - 1992) avec Drew Barrymore - Anthony John Denison - Harley Jane Kozak - Ken Pogue **réalisé par** Andy Tennant



▲ *Drew Barrymore dans L'Affaire Amy Fisher* ▲

## curaçao

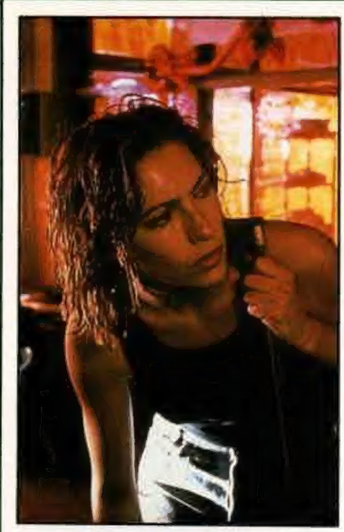
Il s'en passe de vertes et de pas mûres sur l'île de Curaçao, république bananière perdue quelque part au large de l'Afrique australe. Y débarquent du jour au lendemain un charmant agent de la CIA du sexe féminin, des malfrats chinois et le chef des Services Secrets d'Afrique du Sud. Tout ça parce que Cornelius Wettering, tenancier de bar, a fait la une de la gazette locale après avoir sauvé des otages de la menace d'une poignée de terroristes. Par amitié, Stephen Guerin, ancien de la CIA mis en quarantaine au consulat américain du patelin, aide le limonadier détenteur d'un document qui fait des envieux. Le document date de l'époque où il envoya intentionnellement par le fond le bateau dont il était le capitaine...



▲ *Julie Carmen & William Petersen dans Curaçao* ▲

Le héros est un looser idéaliste, oisif, l'espionne de la CIA une Cubaine belle et fatale, les Chinois vicieux, polis et fourbes, le responsable des Services Secrets sud-africains radicalement d'extrême droite et adepte d'interrogatoires musclés... On barbote dans un océan de clichés, d'autant que Carl Schultz (**La Septième Prophétie**) ne peut se dégager de l'influence de **Casablanca**. Surnagent essentiellement une atmosphère moite, étouffante, soulignée par des images chaudes et une musique lancinante de Colin Towns. Et, bien sûr, George C. Scott en tavernier raconteur d'histoires, roublard, menteur et pathétique lorsqu'il avoue sa lâcheté après s'être terré à l'ombre des palmiers.

**Warner Home Vidéo** présente ***CURACAO*** (USA - 1992) avec William Petersen - George C. Scott - Julie Carmen - Trish Van Devere - Alexei Sayle **réalisé par** Carl Schultz



▲ *Claudia Karvan dans* ***Redheads*** ▲

## redheads

Le cinéma australien recèle parfois encore, malgré l'exode massif des talents vers les Etats-Unis, d'agréables surprises. Dans l'exercice du suspense, Danny Vendramini se révèle très adroit, affichant un tempérament proche de Russell Mulcahy à ses débuts, ou de Stephen Hopkins à l'occasion de **Dangerous Game**. Ses héroïnes : Lucy, une adolescente à l'abandon, incendiaire, enfermée dans un foyer, et son avocate, Diana Ferraro, fraîchement sortie de l'école. Les deux femmes se doivent de découvrir l'identité du motard, meurtrier du procureur avec qui la première frayait. Une cassette planquée dans une machine à laver devrait confondre le coupable.
Naturellement, le réalisateur brouille les pistes en présentant deux suspects idéaux, un avocat véreux et son comparse, un flic tout aussi marron... Danny Vendramini possède un solide sens visuel, surtout lorsqu'il s'agit de filmer des décors déglingués, un assassin en combinaison de cuir noir, la tête coiffée d'un casque intégral. Et Claudia Karvan, fascinante, déchirante dans le rôle de Lucy, adolescente rebelle, a tout d'une vraie comédienne promise à un bel avenir. S'il est vrai que le cinéaste soigne chaque plan en faveur du décor à la façon d'un réalisateur de vidéo-clip, s'il est vrai qu'il s'attarde sur le minois farouche de Claudia Karvan avec affection, il délaisse l'énigme dont la solution ne se hisse pas au niveau de l'ensemble. Satisfaisant quand même de constater que le cinéma australien continue à révéler régulièrement des jeunots plein de ressources.

**New Tone** présente ***REDHEADS*** (Australie - 1992) avec Claudia Karvan - Catherine McClements - Alexander Petersons - Sally McKenzie **réalisé par** Danny Vendramini

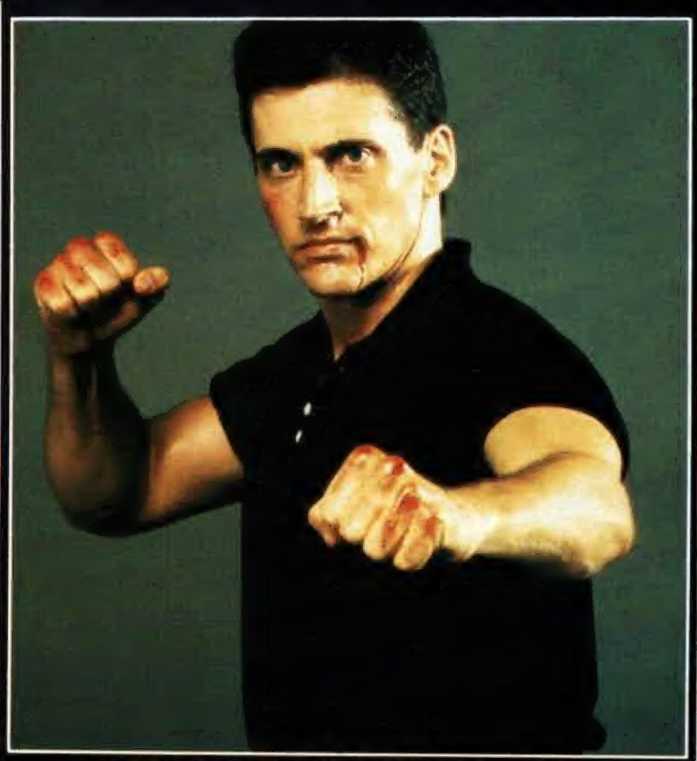
## texas ranger II

Le retour de Cordell Walker, alias Chuck Norris, héros de cette série TV dénoncée par les ligues parentales américaines pour sa violence. Pas de quoi fouetter un chat pourtant. Entre deux cours de karaté à but éducatif, Cordell Walker et son partenaire black, Jimmy Trivette, enquêtent sur deux affaires : des viols à répétition survenant sur le campus et l'écoulement de grandes quantités de drogue. Il semblerait que l'agresseur des étudiantes soit un professeur. Quand au dealer, les réalisateurs l'ont voulu caricatural : un comportement de brute (il envoie sa copine à l'hôpital, charge son fils adoptif de convoyer la dope), un faciès simiesque chargé de haine... Bonjour le manichéisme ! Quelques bagarres durant lesquelles Chuck Norris montre qu'il reste encore en forme, des cascades automobiles, l'ambiance country du bar-quartier général des rangers, de la camaraderie virile, de la complicité, un discours anti-drogue élémentaire comme dicté par la Maison Blanche, l'explosion spectaculaire d'un entrepôt... Des ingrédients qui remplissent parfaitement leur fonction en dépit d'une confection anonyme dans son efficacité. Mais peut-on exiger plus de personnalité de la part d'un téléfilm pour grands networks ?

**Delta Vidéo** présente ***TEXAS RANGER II (WALKER, TEXAS RANGER II : SOMETHING IN THE SHADOWS*** - USA - 1993) avec Chuck Norris - Clarence Gilyard - Noble Willingham **réalisé par** Tony Mordente & Michael Preece.



▲ *Chuck Norris dans* ***Texas Ranger II*** ▲



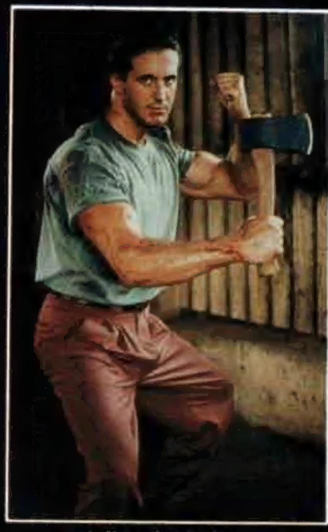
▲ *Loren Avedon dans* ***King of the Kickboxer 2*** ▲

## king of the kickboxer 2 & american kickboxer 2 : *usage de faux*

Lancer un film de kickboxing nanti d'un titre rigoureusement anonyme n'est pas sans risque vu la prolifération des concurrents sur le marché. Par contre, exploiter une séquelle est une garantie : un chiffre signifie toujours que l'original fut un succès, que le public demande une suite. Selon cette logique, **Fighting Spirit** devient en France **King of the Kickboxer 2**. Du premier **King of the Kickboxer**, il ne reprend que le comédien Loren Avedon dans un rôle différent. Il fallait bien un trait d'union, un justificatif. Ringard, dans la tradition des mauvais films de kung fu de la fin des seventies, **King of the Kickboxer 2** aligne des bastons bâclées : les poings et pieds ne frôlent que de très loin les combattants. Une musique de *Prisunic*, pire d'ascenseur, "agrémente" ces combats lassants. David et Billy en sont les héros, de grands copains devant l'Eternel. Compromis avec la fripouille Russell dans des tournois clandestins, le second rend l'âme. Guidé par son fantôme (le premier ectoplasme en jogging et débardeur !), David, entraîné par Murphy, venge la mort de son pote et le tabassage de sa sœur Judith par les malfrats...
S'il y a pire dans le genre, **King of the Kickboxer 2** n'en demeure pas moins un sacré navet, maladroitement filmé, dérisoire dans son désir de sadisme, involontairement burlesque dans la description des vilains. Le clou : lorsque l'un des bandits jette "allons-y, elle est encore chaude !" devant Judith, évanouie, un boudin que le réalisateur essaie de nous vendre comme une beauté !
Comparé à **King of the Kickboxers 2**, **American Kickboxer**, c'est **Citizen Kane** ! Buddy-movie, il réunit le professeur d'arts martiaux David et le flic radical Mike. Tout deux ont pour point commun d'avoir connu intimement la riche héritière Lilian dont la petite fille est l'otage de malfrats. Ceux-ci demandent deux millions de dollars en échange de la gamine. Les deux types, toujours rivaux, se mettent en chasse des ravisseurs.
Sans autre rapport avec le premier **American Kickboxer** que le titre et l'appartenance à un genre lourdement stéréotypé, cette séquelle illégitime satisfait à la demande : des protagonistes qui se battent honorablement, un chorégraphe compétent, des adversaires nombreux et musclés... Le B.A.-Ba du créneau. Si les invraisemblances pleuvent (les kidnappeurs visent vraiment très mal), le duo vedette fonctionne bien. On décèle même une pointe d'ironie de la part du réalisateur à faire de Mike une espèce de beauf à la Cabu se baladant éternellement en jogging et débardeur d'un bleu criard, et de David une gravure de mode de la carrure d'un Rambo. Routinier mais regardable.

**Fox Vidéo/PFC Vidéo** présente ***KING OF THE KICKBOXER 2 (FIGHTING SPIRIT*** - Hong Kong - 1992) avec Loren Avedon - Sean Donahue **réalisé par** John Lloyd

**CIC Vidéo** présente ***AMERICAN KICKBOXER 2*** (USA - 1993) avec Evan Lurie - Dale "Appollo" Cook - Kathy Shower - David Graf **réalisé par** Jeno Hodi



▲ *Evan Lurie dans* ***American Kickboxer 2*** ▲

# OUVREZ-LA !

## COUP DE GUEULE

TROP, c'est TROP ! Et pourtant, Dieu sait que je l'attendais, ce numéro-anniversaire d'un des derniers représentants de la presse "parallèle-indépendante". Résultat des courses ? Oserai-je vous faire l'affront d'énumérer les griefs que l'on ne peut qu'avoir à la vision de ce numéro 50 d'*Impact* ? Ceci dit, vous avez quand même osé faire la démarche, auprès de l'organisme central de la presse, de faire ajouter un "S" dans l'immatriculation de la revue, afin, je pense, de pouvoir augmenter le prix de vente, et ceci, comble du comble, sans modification de la pagination ! Unique, à ma connaissance !

Continuons dans la logique... L'actualité est nulle, soit ! Du coup, aucune cassette vidéo ne va sortir à la location ? Tous les pays du monde vont s'aligner sur cet été de fait français ? Allons donc... Non, je crois qu'il faut aller chercher le malaise bien au-delà de ce simple numéro 50. Et surtout dans le fait que, pour une revue "parallèle", vous ne traitez plus guère de l'actualité "parallèle". Vous qui, il n'y a pas si longtemps, défendiez, après sa sortie confidentielle, **Hôtel St Paul**, ou faisiez une critique du **Kickfighter** de Jet Lee. Alors oui, tartinons du Stephen King, du Space Opera, du duo de flics... Et, pendant ce temps, néant total sur **Une Femme Envoûtée** de Michael Tolkin, **Le Feu de Minuit** de John Nicolleia, **Sans Aucune Défense** de Martin Campbell, **Ange ou Démon** de E.B. Clucher, **Explosion Immédiate** de Christian Duguay... Et pour la vidéo, passons sous silence les **Projet Force 10** de Jacky Chan, **Dragons Forever** et **Commando Condor** de Samo Hung, les sorties de **Godzilla contre Biollante** et **Robot-War**, **Gunhed** de M. Harada chez *Initial Vidéo* ... Bon, je continue à étaler ma science ? (Je pourrais aussi parler de la rétrospective Hong-Kong à la cinémathèque).

Eh oui, je persévère dans le fait de penser qu'une revue devrait se comporter un minimum comme l'une des composantes d'un gigantesque dictionnaire. Alors ce n'est pas en ne traitant plus les différents marchés du film, pour soi-disant parler de ces films dans la rubrique vidéo, alors que la dite rubrique vidéo diminue comme peau de chagrin, qu'on y arrivera.

Maintenant, me direz-vous, vous en avez peut-être marre de votre boulot, ce pour quoi vous êtes payé quand même. A ce moment-là, je vous en prie, assumez et arrêtez la casse, ou assurez le minimum syndical. Ne faites pas comme nos institutions, celles en qui nous ne croyons plus... (j'en fais trop, là ?). Il ne faut surtout pas oublier qu'une rubrique dans un certain *Mad Movies* fustige les travers d'une presse dans lesquels vous pourriez bien tomber un de ces jours. A moins que cette rubrique soit devenue, depuis quelques temps déjà, d'une sombre hypocrisie (pour ça oui, on sait ce qu'ils sortent chez *TF1 Vidéo* !)...

Pour une fois, je ne terminerai pas une lettre par "continuez dans cette voie" (en général, chaque fanzine y a droit). N'attendez pas non plus un "sans rancune". Sachez seulement que ça fait quize ans que je vous suis (j'en ai 30), et vous ne venez pas d'entailler ma fidélité, mais d'amocher salement une partie de ce en quoi je croyais au sein de ma passion-cinéma : un idéal, celui de Jean-Pierre Putters.

A bientôt

**Laurent Savoyen**



*Carlito's Way, ou quand De Palma sort de l'impasse !*

*T'as raison, une diatribe comme celle-là, ça soulage. Ta lettre, très complète sur le sujet, est représentative de la levée de boucliers provoquée par ce numéro 50 (le "S" n'est pas là pour l'augmentation de prix, mais pour une durée de vie plus longue en kiosques). Ce numéro fait à l'économie (dans l'espoir de gagner un peu d'argent) et plutôt en catastrophe, nous l'assumons comme nous pouvons : c'était cela ou rien ! Si ce "Spécial Action" semble intéresser les lecteurs nouveaux ou occasionnels d'*Impact, *nous savions évidemment que les fidèles comme toi n'y trouveraient pas leur compte. Toutes nos excuses donc.*

*Parlons actualité. L'écart se creuse de plus en plus entre cette actualité "parallèle" que tu défends et l'actualité disons "franche" qui est, comme tu peux t'en douter, celle qui nous fait vendre et donc vivre. Nous continuons et continuerons à essayer de trouver l'équilibre entre les sujets commerciaux et les dossiers bis (oui, on peut parler du Space Opera en interviewant Luigi Cozzi). Quant aux sorties confidentielles dont tu parles, que les distributeurs fassent leur travail, et alors nous ferons le nôtre.*

*Croire en un "idéal cinéma", comme tu dis, c'est aussi admettre que par les temps qui courent il se fait rare. Mais il est passé par ici, et il repassera par là. Patience !*

*(Gipépé tiens à préciser que ce n'est pas sa faute si* TF1 Vidéo *sort plein de K7 cons comme la lune, et qu'il ne touche pas un radis - dommage - en publiant les jaquettes !)*

## COUP DE COEUR

Etant un fidèle (seulement) depuis le numéro 36, je profite de votre nouvelle rubrique pour vous faire part de la joie que j'ai éprouvée en découvrant le numéro 49. Tout d'abord, la couverture : dossier Space Opera (même typo, mêmes couleurs). "Tiens, ils ont pas reçu le nouveau *Impact* ? Mais si, c'est bien le 49". Mauvais début, mais j'achète (il pourrait y avoir Tom Cruise en couv' que j'achèterai quand même, c'est dire !). Ensuite l'édito (jouissif), Expresso (avec un arrêt page 7 sur Drew que j'adore), le méga Dossier (toujours aussi intéressant, je l'avoue - c'est normal, c'est la suite - ah, j'ai eu peur - qu'il est con - mais c'était pas marqué sur la couv'). Puis actualités avec arrêt obligatoire sur **L'Impasse** et **Romeo is Bleeding**, deux films que j'attends avec impatience. Jusque là, tout est bien, comme d'habitude. C'est alors qu'arrivent Presse Zapping et Choumchoum (le pied !) puis Van Damme Inédit (hilarant !) et - the last but not the least - LA rubrique dont je rêvais depuis toujours, là, sous mes yeux, enfin, avec deux superbes acteurs dont un que j'admire, que j'adore, que j'adule, j'ai nommé l'inestimable, l'incomparable, l'incommensurable Michael Ironside. Pour terminer (après avoir recouvré mes esprits) le Fourre-Tout, la Vidéo et Ouvrez-la (pour finir en beauté). Bilan : l'un des meilleurs numéros que j'ai lus.

**David Agresti**

*Merci !*

## COUP DE MAITRE

Je voudrais donner mon avis sur **L'Impasse**. Brian de Palma m'avait déçu avec **L'Esprit de Caïn** (bien qu'il ne soit pas aussi nul que vous le dites). Je suis allé voir **L'Impasse** dans l'espoir de découvrir un nouveau **Scarface** (film formidable). Bien qu'il ne lui ressemble pas, j'ai été fasciné par ce film qui surpasse son prédécesseur. Les acteurs sont tous géniaux et le scénario bien construit. De Palma a retrouvé la forme qu'il avait perdue après **Les Incorruptibles** et nous livre plusieurs scènes anthologiques. Je conseille à tous d'aller voir ce film génial. Et vous devriez faire un dossier sur De Palma dans *Impact*.

**Gilles Cats**

*C'est vrai que le parcours atypique de De Palma ces dernières années (**Les Incorruptibles**, **Outrages**, **Le Bûcher des Vanités**, **L'Esprit de Caïn**, **L'Impasse**) mérite quelque chose. On y pense...*

## COUP DE CHAPEAU

Messieurs, j'ai été agréablement surpris de voir ma lettre publiée dans *Impact* 49. Je vous avais suggéré un dossier rapprochant l'évolution du rock de celle du cinéma. Affirmant que c'était une bonne idée, vous aviez suggéré que je le fasse moi-même. Je suppose que c'était une plaisanterie, mais je l'ai fait quand même pour le plaisir. J'espère qu'il va pouvoir vous inspirer, c'est les 40 ans du rock merde ! Toujours prêt à donner un coup de main à *Impact*.

**Olivier Orset**

*Bravo, tu as gagné une deuxième publication. On garde ton article, très intéressant, sous le coude (lire dans le tiroir* Impact *!).*





NOUVEAU !

RAYON de K7 VIDEO à prix réduits. Plus de 1000 TITRES divers et fantastiques. Neuf et occasion. MOVIES 2000 rachète également vos K7 vidéo.

MOVIES 2000
la librairie

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
(Métro St-Georges ou Pigalle)

Librairie ouverte de 14 H 30 à 19 H du mardi au samedi

Vente par correspondance assurée.
Tél.: 42-81-02-65

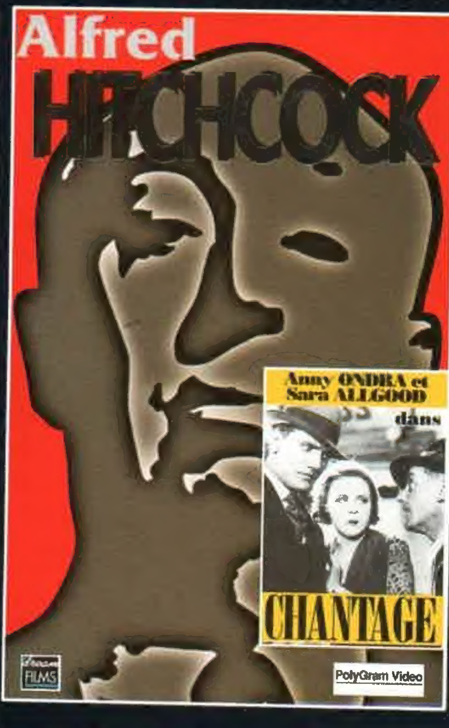
photos
portraits
affiches
jeux d'exploitation
et les anciens numéros de MAD MOVIES et IMPACT

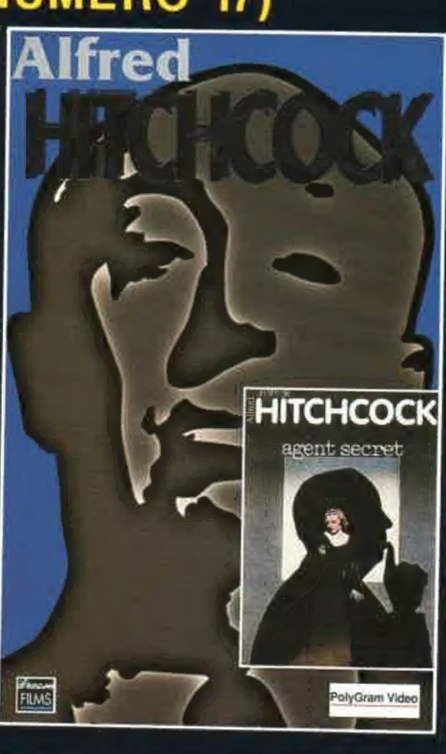
tout sur
INDIANA JONES
MAD MAX
FREDDY
STAR WARS
JAMES BOND
VAN DAMME
SCHWARZENEGGER
STALLONE
GIBSON...
et les films à l'affiche.

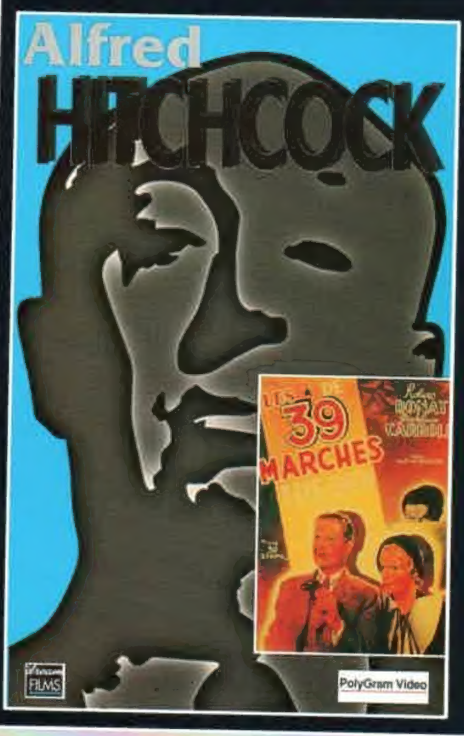
*collection*

# HITCHCOCK

***Films, au choix, en version française ou version originale sous-titrée.***
**(Egalement disponible dans la même collection : NUMERO 17)**







***Films muets.***
**(Egalement disponibles : THE PLEASURE GARDEN, LE PASSE NE MEURT PAS, THE MANXMAN)**













***En vente partout***

CYNTHIA ROTHROCK
JOHN MILLER
HONOR and GLORY

LORENZO LAMAS
L'AFFRONTEMENT FINAL
(FISTFIGHTER II)

BOLO YEUNG
(Bloodsport, Double Impact)
MARTIN KOVE
(Karaté Kid, Rambo II)
Quand un karaté kid devient un karaté killer.
SHOOTFIGHTER
LES GLADIATEURS DES TEMPS MODERNES
"SHOOTFIGHTER : FIGHT TO THE DEATH"

LORENZO LAMAS
MATTHIAS HUES
La Traque infernale
(BOUNTY TRACKER)
hi-fi STEREO

**CYNTHIA ROTHROCK, BOLO YEUNG, LORENZO LAMAS, MATTHIAS HUES, MARTIN KOVE... Cinq virtuoses de la manchette et du coup de savate dans quatre fleurons du film d'arts martiaux !**




*En vente partout*